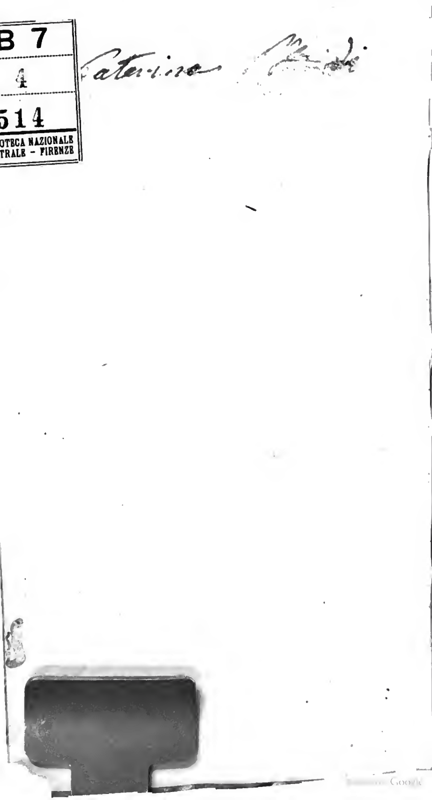




Caterina

# L'ÉCOLE

DES

## JEUNES DEMOISELLES.

TOME II.

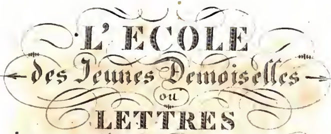
DE L'IMPRIMERIE DE BRODARD, A COULOMMIERS.







*Quoi! tout cela! Mademoiselle.*



# L'ECOLE des Jeunes Demoiselles ou LETTRES

*d'une Mère vertueuse à sa fille avec la réponse de la Fille à sa Mère,*

**PAR Mr. L'ABBÉ REYRE.**

*Tome Second.*



*Emilie et sa Mère.*



à Paris,

*Chez Boiste fils aîné, Libraire, Rue de Sorbonne, N.º 12.
et chez Dufour et Cie. Libraires, Rue du Paon, N.º 1.*

1825.

# L'ÉCOLE

## DES JEUNES DEMOISELLES,

OU

# LETTRES

## D'UNE MÈRE VERTUEUSE A SA FILLE,

AVEC

LES RÉPONSES DE LA FILLE A SA MÈRE,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ REYRE.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ BOISTE FILS AINÉ, LIBRAIRE,

RUE DE SORBONNE, N° 12;

ET CHEZ DUFOUR ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DU PAON, N° 1.

1825.

# L'ÉCOLE

## DES

# JEUNES DEMOISELLES.

## LETTRE LXIV.

La mère à sa fille.

Pour cette fois, ma fille, je n'ai pas à me plaindre. Vous êtes entrée dans tous les détails que j'exigeais de vous, et après les avoir lus, mes désirs ont été satisfaits; les vôtres le seront aussi. Vous aurez le déshabillé, vous aurez la robe que vous demandez, si votre tante, que j'ai priée de vous fournir tout ce qui vous serait nécessaire, est de cét avis. Mais je ne puis vous le dissimuler, ma fille, vous avez mis dans cette demande une si grande vivacité, qu'elle m'a fait appréhender que vous n'ayez trop de goût pour la parure; et cette crainte me fait quelque peine.

Ce n'est pas que je prétende blâmer tous

les soins que l'on prend pour se parer; ce serait pousser les choses trop loin. Il ne nous est pas défendu de nous mettre proprement et décemment, selon notre état; et comme ce n'est que par la parure que nous pouvons acquérir cette décence et cette propreté qu'on exige des personnes de notre sexe, il est naturel d'en conclure que nous pouvons nous en occuper jusqu'à un certain point. Cependant, puisque l'occasion s'en présente, je suis bien aise de vous dire ce que je pense sur cet article, afin de vous prévenir contre les abus qui s'y glissent tous les jours.

Il y en a de très-grands, et je ne finirais pas si je voulais vous en faire ici le détail; mais celui qui me frappe le plus, c'est la perte du temps qu'occasione l'amour de la parure. Dès qu'une fois on est dominé par cette passion, on ne songe plus qu'à la satisfaire, et on regarde son corps comme une idole à laquelle on croit pouvoir consacrer tous ses soins. Suivons en effet une de ces femmes élégantes qui se piquent d'être sur le bon ton (1). La pre-

(1) Je ne garantis pas les détails suivans; mais

mière chose qu'elle fait le matin en sortant des bras du sommeil, c'est de se mettre à sa toilette. C'est là, si j'ose m'exprimer ainsi, le premier et peut-être le seul autel où elle sacrifie. Après s'y être occupée pendant quelque temps à réparer les désordres de sa coiffure, elle en sort en négligé pour faire quelques courtes apparitions; mais, pour peu qu'elle prévoie qu'elle sera exposée à voir du monde et à en être vue, elle y retourne bientôt pour y faire une seconde séance plus longue que la première.

A cette seconde séance paraît la faiseuse de modes, ou du moins le perruquier; car, par un abus très-repréhensible, les femmes n'ont plus comme autrefois la sage précaution de ne se faire coiffer que par de femmes. En vain sa main trop pesante ou trop lente fatigue-t-elle par le tiraillement des cheveux, ou ennuie-t-elle par la longueur du travail; on supporte tout, on endure tout, pourvu qu'on vienne à

---

je les ai laissés sans peine, parce que j'ai supposé qu'une femme était au fait de tout ce qui concerne la parure des femmes. (*Note de l'éditeur.*)

bout d'être coiffée à son air; mais le mal, c'est que l'architecte de la coiffure prend quelquefois l'échange, et que, lorsqu'on veut se regarder au miroir, on se trouve à faire peur. Alors il faut abattre l'édifice et le relever à nouveaux frais. N'importe : on s'y détermine sans peine, on ne plaint pas le temps, et l'on se croit bien dédommagée de la perte qu'on en fait, par la satisfaction de se montrer sous une forme élégante et propre à attirer les regards.

Ce n'est pas encore tout. L'heure vient où il faut faire une visite, où il faut se produire dans les assemblées et dans le grand monde; et alors, nouveaux soins, nouvelles attentions, nouveaux préparatifs. Ce que l'on avait fait le matin, n'était que la petite parure; il reste à faire la grande. On quitte le déshabillé élégant, pour y substituer une robe des plus brillantes, et il faut du temps pour se décider sur celle qui convient le mieux pour le jour et pour la circonstance. On examine cent fois devant une glace si tout est en ordre, si le rouge est bien appliqué, s'il n'y a rien de dérangé dans la coiffure. Cependant le temps s'écoule, les heures s'envolent, le

moment de l'assemblée approche, on sort pour s'y rendre, et il se trouve à la fin qu'on a employé la moitié de la journée pour se mettre en état de se montrer pendant quelques heures au gré de sa vanité.

Or, une pareille conduite est-elle bien chrétiennne? Et passer ainsi le temps, surtout les jours spécialement consacrés au culte divin, n'est-ce pas visiblement en faire un mauvaise usage? Quand on nous demande pourquoi Dieu nous a créés et mis au monde, nous répondons, selon les principes du christianisme, que c'est pour le connaître, l'aimer, et pour le servir. Mais si l'on en jugeait par la vie que mène un grand nombre de femmes, ne dirait-on pas qu'elles n'ont été placées sur la terre, que pour s'embellir (1), que pour

(1) Madame Deshoulières déplorait ainsi cet abus.

Est-ce vivre, et peut-on, sans que l'esprit murmure,
Se donner tout entière au soin de la parure?
Se peut-il qu'on arrive à cet instant fatal,
Qui termine les jours que le destin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autres soucis en tête,
Que de ce qui sied bien ou mal?
Faire de sa beauté sa principale affaire,
Est le plus indigne des soins.
Le dessein général de plaire
Fait que nous plaisons beaucoup moins.

se parer : et s'il est vrai que le souverain Juge doive un jour nous demander compte des paroles inutiles que nous aurons dites, croyez-vous qu'il ne les rende pas responsables des momens superflus qu'elles donnent à la parure, et qu'elles refusent au travail, à la prière et aux bonnes œuvres?

Pour moi, ma fille, je vous avoue que je ne puis les voir sans gémir sur leur aveuglement, et sans me rappeler les sages réflexions que fit un saint évêque, en voyant une courtisane nommée Pélagie.

Cette courtisane avait étalé dans sa parure tout ce que l'artifice et la vanité peuvent avoir de plus séduisant et de plus magnifique. L'or, les perles, les diamans brillaient de toute part sur sa personne et sur ses habits. Ses cheveux étaient arrangés avec tout l'art possible. L'odeur des parfums qui s'en exhalait, annonçait au loin sa présence; et dans cet état elle passait fièrement à Antioche devant une église où plusieurs évêques allaient s'assembler pour tenir un synode. La plupart de ces évêques détournèrent la vue pour ne pas la voir; mais l'un d'entre eux appelé Nonne,

prélat d'une grande sagesse et d'une piété éminente, la regarda attentivement, et la suivit de l'œil jusqu'à ce qu'elle eût disparu; ensuite se tournant vers les évêques, il leur demanda s'ils n'avaient pas pris plaisir à considérer cette femme. A quoi ceux-ci n'ayant point répondu : « Quant à moi, leur dit-il, je confesse que j'ai été charmé de la voir, parce que je crois que Dieu se servira d'elle au grand jour du jugement pour nous condamner et pour nous confondre. Car, qu'aurons-nous à lui répondre, lorsqu'il nous montrera que cette femme emploie plus de soin, et met habituellement beaucoup plus de temps à orner son corps pour plaire aux hommes, que nous n'en mettons à sanctifier nos âmes pour nous rendre agréables aux yeux de Dieu? » Après ce discours, le saint évêque se retira dans son appartement; et, se prosternant par terre, il se mit à frapper sa poitrine, et à conjurer le Seigneur, avec larmes, de lui pardonner la tiédeur et la négligence avec lesquelles il l'avait servi jusqu'alors. Il pria aussi pour celle dont la vue lui avait donné occasion de faire ces réflexions salutaires; et sa

prière fut si efficace, que Pélagie l'ayant un jour entendu prêcher sur les vanités du monde, elle ouvrit enfin les yeux sur ses égaremens, et résolut de se retirer sur le Mont des Oliviers, pour y passer le reste de ses jours dans l'exercice de la pénitence. Elle s'y retira en effet bientôt après, et elle y mena une vie si austère et si sainte, qu'elle a mérité d'être placée sur nos autels.

Je lus dernièrement dans la vie de saint Louis, roi de France, un autre trait, qu'il faut que je vous cite encore :

« Un jour que ce prince donnait audience dans sa chambre, une femme de qualité, vieille et fort parée, lui demanda un entretien secret. Il la fit entrer dans son cabinet, et l'écouta aussi long-temps qu'elle voulut. Ensuite il lui dit : « Madame, j'aurai soin de votre affaire, si de » votre côté vous voulez avoir soin de » votre salut. On dit que vous avez été » belle : ce temps n'est plus, vous le sa- » vez ; la beauté du corps passe comme la » fleur des champs. On a beau faire, on ne » la rappelle point. Il faut songer à la beau- » té de l'âme, qui ne finira point. » Ce

discours fit impression. La dame s'habilla plus modestement dans la suite, et fit pénitence du temps qu'elle avait perdu en vains ajustemens.»

J'aurais encore bien des choses à vous dire sur l'article de la parure, qui est plus important que vous ne croyez, mais une affaire indispensable qu'il me faut expédier, m'oblige de les renvoyer à un autre courrier. Celui-ci ne vous portera que ce que je viens d'écrire, avec une lettre de votre père. Quoique je ne sache pas ce qu'elle contient, j'oserais cependant parier qu'elle vous annonce quelque joli cadeau. Je puis du moins vous assurer que, dès qu'il eut appris que vous demandiez une robe et un déshabillé : «Eh bien, dit-il, rien n'est plus juste, et je me charge d'en faire la dépense : elle nous donne tant de contentement, qu'il faut qu'à notre tour nous n'épargnions rien pour la contenter.» Je suis tout-à-fait de son avis, et bien loin de m'opposer à ses libéralités, j'y joindrai les miennes.

## LETTRE LXV.

La mère à sa fille.

Puisque je suis enfin débarrassée de l'affaire qui m'obligea d'abréger ma dernière lettre, je viens, ma fille, me dédommager de l'ennui que j'y ai essuyé, en m'entretenant amicalement avec vous, et en continuant à vous prévenir contre les divers abus où l'on tombe lorsqu'on se laisse dominer par le goût de la parure.

Je vous disais, je crois, que pour l'ordinaire on y donne trop de temps; mais ne pourrait-on pas dire avec autant de raison, que presque toujours on y met trop de faste; et n'est ce pas pour cela que tout le monde se plaint des rapides progrès qu'a fait le luxe?

Je le lisais dernièrement dans l'Histoire de France, que la Reine étant d'un voyage que Philippe-le-Bel fit à Bruges, surprise de la magnificence des dames de cette ville, elle dit aux personnes qui l'entouraient: « Je croyais paraître ici comme la seule reine; mais j'ai trouvé plus de six

cents femmes qui pouvaient me disputer cette qualité par la richesse de leurs habits. » Si notre auguste souveraine voulait à présent parcourir le royaume, elle pourrait presque en dire autant dans toutes nos villes. Il n'en est aucune où l'on ne se pique d'étaler un faste excessif. Le luxe ne connaît plus de bornes : il a pénétré jusque dans la maison du bourgeois, jusque dans la boutique du marchand, jusque dans l'atelier de l'artisan. Les habits et les parures qui étaient établis pour distinguer les conditions, ne servent maintenant qu'à les confondre. Les filles du vassal et du roturier vont de pair avec celles du seigneur et du gentilhomme; et bientôt les personnes du premier rang ne pourront se distinguer des autres, qu'en affectant un grand air de simplicité.

Mais indépendamment de l'opposition qu'il y a entre cet étalage de luxe et l'esprit du christianisme, qui est un esprit de modestie et d'humilité, que gagne-t-on à vouloir paraître plus que l'on est? Oh! ma fille, que la vanité est une passion sotte et aveugle, et que les jeunes personnes en seraient bientôt détrompées, si elles en

prévoyaient les suites funestes! Elles prétendent se faire estimer par l'éclat de leurs ornemens, et c'est pour l'ordinaire ce qui les fait mépriser; elles veulent attirer les partis, et presque toujours elles les éloignent.

Je me trouvais dernièrement dans une maison où j'étais allée rendre visite à la dame du logis. Tandis que je m'entretenais avec elle, deux jeunes messieurs qui étaient à un balcon situé sur la rue, nous interrompirent tout à coup pour nous dire : « Venez vite, Mesdames, venez voir cette brillante demoiselle qui va passer. Ne diriez-vous pas, ajoutèrent-ils, après nous avoir fait remarquer la magnificence et le faste de sa parure, ne diriez-vous pas que c'est la fille de quelque comte ou de quelque marquis? Ce n'est cependant que la fille d'un fermier, laquelle depuis quelque temps s'avise de trancher du grand; cela ne fait-il pas pitié? » Cependant la jeune demoiselle se rengorgeait, se pavanait, croyant que tout le monde était ravi d'admiration en voyant la belle robe et les brillans pompons qu'elle étalait pour la première fois. « Ah! pauvre fille, dis-je

alors en moi-même, si tu entendais ce qu'on dit de toi, tu penserais bien autrement. »

La chose ne finit pas là. Ce que nous venions de voir donna lieu à une longue conversation sur le luxe des habits et des parures. Les uns prétendirent qu'il causait souvent la ruine des maisons et le dérangement des familles; les autres, qu'il enfantait mille désordres, et qu'il était la source de la dépravation des mœurs; quelques-uns allèrent jusqu'à dire nettement que, parmi les personnes qui brillaient le plus, il y en avait souvent qui ne brillaient qu'aux dépens de leur gloire et de leur honneur. Ce qui me frappa surtout, ce fut d'entendre un jeune homme qui, interrompant la conversation, s'écria tout à coup d'un ton animé : « Et après cela on veut que nous nous mariions ! Eh! ne faudrait-il pas être fou pour se charger d'une femme, tandis que les frais de sa parure absorberaient seuls les revenus de sa dot? » Ce jeune homme outrait peut-être un peu les choses; mais il avait raison pour le fond; et je suis très-persuadée que si depuis quelque temps il est si difficile de trouver

des partis pour les jeunes personnes, cette difficulté ne vient que de la vanité des filles, et de l'indulgence excessive des mères, qui leur laissent prendre de trop grands airs.

Quant à moi, ma chère, je vous réponds bien que je ne tomberai pas dans cette faute. Je vous aime trop pour sacrifier vos intérêts à l'éclat passager que pourrait vous donner une brillante parure. Je suis trop jalouse de votre gloire, pour vouloir vous exposer aux railleries d'un monde qui censure secrètement ce qu'il paraît le plus admirer. Si ce monde malin trouve quelque chose à redire en vous, je veux qu'il ne puisse vous reprocher qu'un peu trop de simplicité dans votre extérieur. Mais non, ma fille, jamais on n'a blâmé une personne de notre sexe d'être restée un peu au-dessous de son état; et quoi qu'en puissent dire nos petites-maîtresses, le blâme n'est réservé que pour celles qui, par un faste outré, s'élèvent au-dessus du leur.

Cependant ce faste qu'on met dans sa parure, serait moins répréhensible, si l'on y observait toujours les règles de la modestie. Mais combien de femmes, com-

bien même de jeunes personnes qui se font une espèce de gloire de les violer, et qui vont même jusqu'à se permettre des nudités indécentes (1)! C'est là, je l'avoue, ce qui m'a toujours révoltée, et ce qui doit indigner toute âme tant soit

---

(1) J'avais d'abord été tenté de supprimer ces avis où une mère qui parle à sa fille, a droit de s'exprimer avec liberté; mais j'ai cru devoir les laisser subsister, tant à cause du besoin général, que parce que M. de Fénélon semble m'y autoriser par son exemple; car parmi les leçons qu'il veut qu'on donne aux jeunes personnes, on trouve celle-ci : « Ayez horreur des nudités de gorge et de toutes les autres immodesties. Quand même on commettrait ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu et devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse et si contagieuse pour autrui? » Non certainement. Aussi toutes les personnes vertueuses ont en horreur tout ce qui peut blesser la modestie; et c'est par-là surtout que se distingua madame Elisabeth. Dans la voiture qui la menait au supplice, son fichu tomba. Exposée en cet état aux regards de la multitude, elle adressa au bourreau ce mot mémorable : « Au nom de la pudeur! couvrez-moi le sein. » *(Note de l'éditeur.)*

peu honnête. La pudeur fait la gloire de notre sexe, et la modestie est la compagne ordinaire de la pudeur. Négliger donc la première de ces vertus, c'est montrer qu'on fait bien peu de cas de l'autre; et l'on peut dire sans témérité, qu'un extérieur immodeste annonce pour l'ordinaire un cœur peu chaste.

Mais quand même l'immodestie ne blesserait pas l'honnêteté, la religion seule ne devrait-elle pas suffire pour nous engager à la proscrire de nos parures? L'Evangile nous apprend qu'un des plus grands crimes que nous puissions commettre aux yeux de Dieu, c'est d'être un sujet de scandale pour notre prochain. Or est-il rien de plus propre à le scandaliser et à le porter au péché, que ces nudités indécentes dont je vous ai parlé? N'est-ce pas là ce qui allume les passions, ce qui excite les désirs, ce qui occasione du moins les regards les plus criminels? et peut-on bien se croire innocent lorsqu'on contribue ainsi à rendre les autres coupables?

Je sais, ma fille, que la plupart des jeunes personnes ont coutume de s'excuser, en disant qu'elles n'ont aucune mau-



vaise intention, et je veux bien ici le supposer avec elles. Mais qu'importe qu'elles n'aient réellement aucune vue de mal faire, si la manière indécente dont elles se parent, est capable par elle-même de faire un grand mal? Excuserait-on un homme qui, au lieu de tenir soigneusement renfermé un venin subtil et mortel qu'il aurait en sa disposition, ne se ferait pas une peine de le répandre partout, sous prétexte qu'il ne prétend nuire à personne? Or il en est de même des parures immodestes, qu'on peut regarder comme le poison de l'innocence et de la vertu. Les filles et les femmes qui osent se les permettre, ont beau dire qu'elles n'ont aucun mauvais dessein, elles n'en sont pas moins blâmables aux yeux de toutes les personnes vertueuses, et n'en seront pas moins condamnées un jour au tribunal du souverain Juge.

Pour vous, ma fille, vous n'avez, grâces à Dieu, aucun reproche à vous faire sur ce sujet; et si je vous en ai parlé si au long, ce n'est, comme je vous l'ai déjà dit, que pour vous prémunir contre les mauvais exemples que

vous aurez sous les yeux lorsque vous serez dans le monde. N'oubliez donc jamais que votre première parure doit être la modestie, et que sans celle-là toutes les autres ne pourraient servir qu'à vous attirer la haine de Dieu, et qu'à vous faire perdre l'estime des hommes. La corruption de leur cœur peut bien leur faire regarder avec complaisance une coquette qui étale artificieusement ses charmes à leurs yeux, mais les principes de pudeur que la nature a gravés dans nos âmes, la leur font mépriser : et jamais on ne leur plaît moins que lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on cherche trop à leur plaire.

C'est ce que M. de Nesmond, archevêque de Toulouse, voulait faire entendre à une personne de ce caractère, en lui envoyant la jolie chanson que je me fais un plaisir de vous transcrire, parce qu'elle renferme une des leçons les plus utiles qu'on puisse donner aux jeunes demoiselles. La voici :

Iris, vous connaîtrez un jour
Le tort que vous vous faites.
Le mépris suit de près l'amour
Qu'inspirent les coquettes.

Songez à vous faire estimer,
Plus qu'à vous rendre aimable :
Le faux honneur de tout charmer
Détruit le véritable.

Je vous exhorte, ma fille, à mettre ce couplet dans votre recueil, et je vous l'entendrai chanter avec le plus grand plaisir, surtout si je m'aperçois que vous soyez exacte à suivre le conseil qu'il renferme.

## LETTRE LXVI.

*La mère à sa fille.*

Le jour que je redoutais tant, et dont je voulais éloigner la pensée en évitant de vous en parler, est enfin arrivé, ma chère fille. Votre frère est parti ce matin. Heureusement il m'a caché son départ, de manière que je ne l'ai su que lorsqu'il a été à deux lieues d'ici. S'il fût venu me faire ses adieux avant de monter en voiture, peut-être j'aurais oublié, dans ce moment attendrissant, la fermeté que doit montrer une mère lorsqu'il s'agit de faire des sacrifices pour le bien de ses enfans. C'en a été un bien rigoureux pour moi, de me

séparer d'un fils si digne de ma tendresse. Je ne m'en console que parce que j'ai lieu de croire qu'il contribuera au bonheur de votre frère ; et, puisque je n'ai pu m'y refuser, je vais tâcher de m'en faire un mérite, en offrant à Dieu la vive douleur qu'il m'a causé.

Je ne me sens pas la force de vous écrire plus au long. Il semble que la tristesse a enchaîné toutes les facultés de mon âme ; mais pour suppléer à la brièveté de ma lettre, je vais vous transcrire ici un trait d'histoire que je rencontrai hier en faisant ma lecture, et qui confirmera tout ce que je vous disais dernièrement sur la parure. Voici comment il est rapporté :

« Théodoret, historien ecclésiastique, raconte que sa mère, qui avait mal à un œil, ayant entendu parler d'une guérison miraculeuse opérée par saint Pierre l'Anachorète, résolut de l'aller trouver pour être guérie de son mal. Comme elle était fort jeune, elle prit plaisir à se parer : elle se présenta devant le saint, richement vêtue, ayant des pendans d'oreille, des bracelets, des couleurs empruntées ; en un mot, avec tout l'étalage de ses orne-

mens. Le saint, ayant remarqué cette parure mondaine, voulut tâcher de la guérir de cette vanité; plus dangereuse pour elle que la maladie de ses yeux. Pour cela, il se servit de cette comparaison familière : « Ma fille, dites-moi, je vous prie, si » quelque peintre fort habile en sa profes- » sion avait fait un portrait suivant toutes » les règles de l'art, et que quelqu'un tout- » à-fait ignorant en peinture voulût le cor- » riger à sa fantaisie, y changer, et y » ajouter, croyez-vous que ce peintre n'en » serait pas offensé? Oui, sans doute, » répondit-elle, il aurait droit de s'en plain- » dre. Or, ma fille, continua le saint, ne » doutez pas que le Créateur de toutes » choses, cet admirable ouvrier qui nous » a formés, ne s'offense avec raison de ce » que vous semblez accuser d'ignorance » son admirable sagesse, en voulant ou ré- » former ou perfectionner en vous son » ouvrage. Ainsi, croyez-moi, ne changez » rien au portrait qui est l'image de Dieu : » ne cherchez point à vous donner à vous- » même ce qu'il n'a pas plu à sa sagesse de » vous accorder, et ne vous efforcez point, » contre son dessein, d'acquérir une beauté

» fausse et artificielle, qui peut rendre
» coupables les plus chastes même, parce
» qu'elle tend des piéges à ceux qui la con-
» sidèrent. »

» Ma mère, ajoute Théodoret, dont le fonds était excellent, n'eut pas plus tôt entendu ce discours, qu'elle se jeta aux pieds du saint, en lui rendant grâces de son instruction salutaire. Ensuite elle le supplia humblement de prier pour elle, et de lui obtenir la guérison de son œil. Le saint anachorète s'en défendit assez long-temps par humilité. Enfin, vaincu par ses instances, il mit sa main sur l'œil malade de ma mère, en faisant le signe de la croix, et à l'instant elle fut entièrement guérie. Ma mère, étant retournée chez elle, quitta dès lors tous ses ornemens, depuis ce jour s'habilla avec la simplicité que cet excellent médecin lui avait prescrite, quoiqu'elle fût encore fort jeune, n'ayant pas encore vingt-trois ans accomplis, et qu'elle n'eût point encore d'enfans, ne m'ayant mis au monde que sept ans après sa guérison. »

Je ne fais aucune réflexion sur ce trait d'histoire. La situation où je me trouve

m'en rend incapable. Je souhaite seulement que toutes les fois que vous vous mettrez à votre toilette, vous vous en rappeliez toutes les circonstances, pour en faire la règle de votre conduite.

Votre tante est d'avis que je vous accorde la robe et le déshabillé que vous m'avez demandés; mais, afin que vous voyiez par vous-même que ces principes sur la parure s'accordent avec les miens, je vous envoie la lettre qu'elle m'a écrite à ce sujet.

---

## LETTRE LXVII.

La mère Rosalie à madame de ***.

Je ne suis point étonnée, Madame, qu'Emilie vous ait adressé la prière sur laquelle vous daignez me consulter. Je comptais avoir moi-même l'honneur de vous écrire, pour vous représenter que son trousseau avait besoin d'une petite augmentation, et elle ne m'a prévenue que de quelques semaines. Ainsi, quoique sa demande soit un peu précoce, elle n'est pas absolument déplacée et déraisonnable : il est naturel qu'elle désire d'avoir de

temps en temps quelque chose de nouveau. Ce goût est attaché à son âge, et je le lui pardonne bien volontiers. Ne concluez pourtant pas de là que j'autorise le goût excessif que la plupart des jeunes demoiselles ont pour la parure.

Je sais qu'on s'imagine quelquefois dans le monde, que nous ne sommes pas assez rigides sur cet article. Mais ne serions-nous pas insensées, si, après avoir renoncé nous-mêmes aux pompes mondaines, nous avions la faiblesse de les approuver et de les autoriser dans les autres? Eh! quel avantage nous en reviendrait-il? Pouvons-nous nous flatter de voir réjaillir sur nous l'éclat de la parure de nos élèves? Nous savons trop bien qu'il n'y a que la sagesse de leur conduite qui puisse nous faire honneur; et quand même les principes de la religion ne nous apprendraient pas que nous nous rendrions coupables aux yeux de Dieu en leur inspirant l'amour du luxe et du faste, les bienséances seules de notre état suffiraient pour nous en détourner. Aussi, bien loin d'aprouver le penchant qu'elles ont pour tout ce qui peut flatter leur vanité, nous ne cessons de leur re-

commander la décence, la modestie; et lorsque nous en voyons quelques-unes qui s'en écartent, nous nous faisons un devoir de les reprendre et de les corriger.

Mais le mal est que, lorsqu'elles sortent, les mères, qui ne pensent pas toutes comme vous, détruisent souvent par leurs discours et par leurs exemples, tout le fruit de nos avis et de nos réprimandes. Elles ne se contentent pas de leur dire qu'elles sont mises sans goût et sans agrément; elles leur apprennent elles-mêmes à se parer d'une manière entièrement opposée à la modeste simplicité que nous leur avions inspirée : et de là qu'arrive-t-il? C'est que ces jeunes personnes nous voyant blâmées, et se croyant autorisées par leurs mères, ne font plus aucun cas de ce que nous leur disons. Nous avons beau leur représenter l'indécence et le danger de certaines modes, qu'elles voudraient suivre, elles croient que nos remontrances sont dictées par le mauvais goût ou par le scrupule, et si nous les forçons à se contraindre lorsqu'elles sont dans le couvent, elles savent bien s'en dédommager quand elles en sortent. On les voit alors pa-

rées d'une façon plus brillante et plus recherchée que la plupart des personnes de leur âge qui sont dans le monde; et comme on ne connaît pas le principe du luxe et de l'élégance qu'elles étalent, on les attribue à l'orgueil des religieuses, et on va même jusqu'à dire que les jeunes demoiselles n'apprennent au couvent qu'à se donner des airs.

On nous rendrait certainement plus de justice, si on savait qu'au lieu de mettre un secret amour-propre à voir nos élèves bien parées, nous n'avons d'autre ambition que celle de les rendre bien vertueuses, et que nous serions au comble de nos vœux, si nous pouvions leur persuader que la décence et la modestie sont les plus beaux de tous les ornemens. Mais comme il n'est pas possible que nous nous justifiions aux yeux de tout le monde, je voudrais de tout mon cœur que, pour faire cesser les discours injurieux qu'on tient contre nous, on établît dans tous les couvens, l'usage d'obliger toutes les pensionnaires à porter un habit uniforme qui, quoique propre, n'aurait pourtant rien que de simple. Par ce moyen, on dimi-

nuerait beaucoup les dépenses que font les parens, on préviendrait la jalousie qui se glisse presque toujours dans le cœur des jeunes personnes, lorsqu'elles se voient effacées par leurs compagnes, et on leur inspirerait un goût d'économie et de simplicité qui influerait peut-être sur toute leur vie. J'ai déjà communiqué ce projet à notre supérieure, et je désire bien ardemment qu'elle se décide à l'exécuter Mais, quoi qu'il arrive, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour préserver Émilie de cette épidémie de vanité qui pénètre quelquefois dans nos maisons, et j'ose me promettre de réussir, puisque je suis assurée que vous me faciliterez le succès par vos leçons et par vos exemples.

Je suis, etc.

## LETTRE LXVIII.

La fille à sa mère.

Il est vrai, ma bonne Maman, que je mis un peu de vivacité dans la demande que je vous fis de la robe et du déshabillé que vous avez eu la bonté de me promet-

tre; mais je n'en suis pas fâchée, puisque cette vivacité m'a valu les deux lettres où vous me donnez tant de sages leçons sur la parure. D'ailleurs, Maman, que devais-je faire? La plupart des pensionnaires, beaucoup mieux mises que moi, me témoignaient continuellement leur surprise sur ce que j'étais toujours habillé de la même manière. Il y en eut même une qui me dit un jour avec un sourire malin : « Apparemment que vous avez fait vœu de vous en tenir à une seule couleur ? » Je ne vous dissimulerai pas que cela me faisait beaucoup de peine. On aime à être comme les autres; et quoiqu'il fût à souhaiter que tout le monde adoptât vos principes par rapport à la parure, c'est pourtant la mode de faire autrement, et il est naturel que l'on cherche à plaire tant que l'on peut. Néanmoins, je regarderai toujours vos conseils comme la meilleure règle de conduite que je puisse suivre; et si je savais que vous eussiez quelque peine à m'envoyer ce que j'ai pris la liberté de vous demander, j'y renoncerais du meilleur de mon cœur. Mais ce que vous me dites, et ce que papa m'écrit, me rassure entièrement à cet égard.

Avant que j'eusse achevé cette lettre, on m'a remis votre troisième : j'en ai été toute réjouie, et je me suis empressée de la lire comme à l'ordinaire. Mais ma joie n'a pas duré long-temps. La nouvelle du départ de mon frère, et la peinture que vous me faites de votre situation, m'ont plongée dans la tristesse, et ma douleur a égalé la vôtre. Aussi, quoique l'histoire que vous avez insérée dans votre lettre m'ait paru, au premier coup d'œil, très-instructive, je n'y ai pas fait beaucoup d'attention. Je craignais que votre santé ne se ressentît de l'état violent où vous a jeté le départ de mon frère; je le crains encore. Ayez donc la bonté, ma chère Maman, de me donner de vos nouvelles, et de m'en donner au plus tôt. Je ne serai tranquille que lorsque j'en aurai reçu d'aussi favorables que je les désire. En attendant, je vais prier Dieu pour vous; s'il daigne exaucer mes vœux, je serai bientôt aussi contente que je suis inquiète.

## LETTRE LXIX.

La mère à sa fille.

Rassurez-vous, ma fille, et que la douleur que je vous témoignai dans ma dernière lettre, ne vous tienne plus en peine. Le coup, il est vrai, fut sensible pour moi; la plaie a saigné long-temps; mais la raison et la religion l'ont enfin fermée, et depuis quelques jours mon cœur a recouvré la paix et la tranquillité qu'il avait perdues.

Votre lettre n'y a pas peu contribué. J'ai vu, avec le plus grand plaisir, le vif intérêt que vous prenez à ma situation; et tout ce que vous me dites m'a d'autant plus charmée, que j'ai senti en le lisant que c'était uniquement le cœur qui l'avait dicté.

Le seul endroit de cette lettre qui m'a fait quelque peine, c'est celui où, pour répondre à tout ce que je vous disais dernièrement sur la parure, vous m'opposez l'empire de la mode. Je n'en ai pas été pourtant beaucoup étonnée : je sais que c'est

là le grand prétexte qu'allèguent ordinairement les jeunes personnes. Dès qu'on veut leur faire sentir le danger et l'inconvénient de certaines parures qui blessent la décence et la modestie, elles croient se mettre à l'abri de tout blâme et de tout reproche en disant, c'est la mode.

Mais, pour sentir combien ce prétexte est vain, faites ici avec moi, ma fille, une réflexion importante. La mode n'est qu'un usage établi par les hommes, et l'on ne peut la suivre en conscience, qu'autant qu'elle n'est point opposée à la loi de Dieu; puisqu'il est évident que l'obéissance que nous devons à Dieu, doit, en toute occasion, l'emporter sur la soumission que les hommes exigent de nous. Or, toutes les fois que la mode autorise l'indécence et le faste, elle est réellement contraire à la loi divine qui nous prescrit la modestie et l'humilité. On ne peut donc alors l'adopter et s'y conformer, sans violer cette loi sainte, et sans se rendre coupable aux yeux du souverain Maître qui nous l'a donnée.

J'ai lu, dans l'un de nos auteurs, que lorsque le christianisme se répandait sur

la terre, il régnait une grande licence dans les modes que suivaient les femmes païennes. « Les plus nobles d'entre elles, dit cet auteur, d'après le témoignage d'un historien contemporain, avaient quitté ces habillemens majestueux dont l'appareil imposant marquait et défendait en même temps l'ancienne dignité de la pudicité romaine. On s'habillait alors à peu près comme à présent, avec un artifice favorable à tous les dérèglemens. Cependant, malgré cet exemple et cet usage public, il fallait que toutes les femmes chrétiennes, en vertu de leur baptême et de leur foi, tinssent ferme contre la mode, à la vue des dames païennes au milieu desquelles elles vivaient. Si quelques-unes se plaignaient de la contrainte où l'Église les réduisait, on ne leur répondait qu'en leur proposant le choix de vivre à la façon des idolâtres, ou de se conformer à la loi de Jésus-Christ. « Nous savons, leur disait-on, que les mo-
» des que vous voudriez suivre, sont en vi-
» gueur chez les Grecs et chez les Ro-
» mains; mais elles sont proscrites chez les
» chrétiens. Choisissez donc de ces deux
» costumes : ou cessez d'être chrétiennes,

» ou, si vous voulez continuer à l'être, sachez que la pudeur et la modestie sont » les seuls ornemens qui conviennent à » une femme qui porte ce nom. » Ce qu'on disait alors, ma fille, on doit le dire encore à présent : la religion ne peut pas changer, et les usages du monde ne prévaudront jamais contre ses lois. Ou il faut donc renoncer au christianisme, ou il faut se soustraire à l'empire de la mode, lorsqu'elle est contraire aux devoirs que nous avons à remplir, ou aux vertus que nous devons pratiquer. C'est ce qu'un de nos poëtes a exprimé avec autant d'énergie que d'élégance, dans ces beaux vers, que je vous exhorte à apprendre et à retenir :

La mode n'a point droit de nous donner des vices,
Ou de légitimer le crime au fond des cœurs.
Il suffit qu'un usage intéresse les mœurs,
Pour qu'on ne doive plus en être la victime.
L'exemple ne peut pas autoriser un crime.
Faisons ce qu'on doit faire et non pas ce qu'on fait.

Mais quoi ! direz-vous peut-être ici, est-ce toujours un crime de se conformer aux usages reçus ? et n'y a-t-il pas plusieurs modes indifférentes qu'on peut suivre sans

blesser sa conscience? Oui, ma fille, il y en a plusieurs; mais si, en les suivant avec trop d'empressement, on ne se rend pas toujours coupable aux yeux de Dieu, on se rend du moins ridicule à ceux des hommes.

Quoi de plus risible en effet que la manie de ces femmes du bon ton, qui sont sans cesse à l'affût des modes nouvelles? A voir l'intérêt qu'elles prennent à un pompon, à une coiffure, à un ajustement d'une nouvelle invention, on dirait que leur bonheur dépend de ces bagatelles. La seule vue d'une petite-maîtresse qui les arbore avant elles, suffit pour leur donner de l'humeur et de la jalousie. Elles se croient malheureuses tant qu'elles ne les ont pas; elles ne sont satisfaites que lorsquelles les ont. Il ne se passe aucune saison où, indépendamment de ce qu'elles font faire à neuf, elles ne fassent changer et refondre ce qui était déjà fait. Nouveaux Prothées (1), elles prennent chaque jour une

(1) Prothée, selon la fable, était un dieu marin qui, se changeant tantôt en animal, tantôt en arbre, tantôt en rocher, était toujours différent de lui-même.

forme nouvelle. Vrais caméléons (1), elles se montrent sans cesse sous une couleur différente; et il n'y a pas plus de variations dans le temps, qu'on en remarque dans leur habillement et dans leur parure.

Je n'examinerai point ici, ma fille, si cette conduite est bien conforme à l'esprit du christianisme, et si, tandis que tant de pauvres manquent du nécessaire, il est permis de se donner tant d'ornemens superflus (2). Le souverain Juge en décidera un jour; et qu'est-ce que ces femmes élé-

---

(1) Le caméléon est un animal grand comme un lézard, qui a des taches sur la peau, et qui prend la couleur des choses dont il approche.

(2) Quelqu'un témoignait un jour à un riche et vertueux ecclésiastique sa surprise de ce qu'il n'avait aucune de ses chambres tapissées. « Quand en hiver j'entre dans ma maison, répondit-il, mes murailles ne ne me disent pas qu'elles ont froid; mais les pauvres qui sont à ma porte tout tremblans, me crient qu'ils ont besoin de vêtemens. » Il serait bien à souhaiter que les femmes qui s'accordent tant d'ornemens superflus, se rappelassent souvent cette sage réponse; elle les engagerait peut-être à consacrer à la charité une partie de ce qu'elles donnent à la vanité.

(*Note de l'éditeur.*)

gantes auront à répondre, lorsqu'il leur dira : « J'avais faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'avais soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais nu, et vous ne m'avez pas fourni des vêtemens pour me couvrir? » Diront-elles qu'elles avaient leur vanité à contenter, leur beauté à relever, les coutumes du monde à observer? et cette excuse ne serait-elle pas encore plus criminelle que l'omission dont elles chercheraient à s'excuser?

Je demande seulement si cet asservissement aux variations et aux caprices de la mode est digne d'une âme sensée, et s'il n'est pas plutôt la marque d'un esprit léger qui, comme une girouette, tourne à tous les vents? Eh quoi! parce qu'il plaira à une petite-maîtresse, ou à une fille de théâtre, car, à la honte de notre siècle, c'est là que souvent on choisit ses modèles, de se dégoûter d'un ajustement, et d'en imaginer un nouveau, il faudra qu'aussitôt j'adopte ses idées, je suive ses goûts, et je change pour changer sans cesse?

Non, ma fille, ce ne fut jamais là le système des personnes sages et raisonnables. Elles ne bravent pas l'empire de la



mode lorsqu'elle n'a rien que d'innocent ; mais elles ne s'y assujettissent pas non plus servilement.

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre :
A son bizarre goût il faut s'accommoder,
Et sous ces folles lois étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
Ni le dernier à les garder.

Voilà, ma fille, quelle doit être, selon moi, la règle de votre conduite. Je ne prétends pas que votre parure contraste avec celle des autres, ni que vous affichiez un extérieur antique : ce serait une singularité ridicule, et qui tiendrait de l'extravagance; mais je voudrais qu'en évitant cette singularité, vous ne vous écartassiez jamais de cette noble simplicité qui est si convenable à une fille chrétienne. Je voudrais que, selon le conseil d'un auteur célèbre (1), vous ne satisfissiez à la mode que comme à une servitude fâcheuse, et que vous ne lui accordassiez que ce que vous ne pourriez lui refuser. Je voudrais

---

(1) C'est encore un conseil tiré du livre de M. de Fénélon, intitulé l'*Éducation des Filles*. On ne pourrait suivre un meilleur guide.

qu'en vous conformant à ses lois, vous entrassiez dans les sentimens de la pieuse Esther, qui, lorsqu'elle était obligée de se montrer avec l'appareil de la royauté, adressait à Dieu ces touchantes paroles :

Tu sais que cette pompe où je suis condamnée,
Ce bandeau dont il faut que je paraisse ornée,
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,
Seule, et dans le secret, je les foule à mes pieds;
Qu'à ces vains ornemens je préfère la cendre,
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.

En suivant cette méthode, vous vous ferez un mérite de ce qui souvent est un crime dans les autres : vous ne donnerez du moins jamais dans l'affectation, qui est toujours un ridicule. Laissez ce misérable artifice aux personnes frivoles, qui fondent toute leur gloire sur l'éclat de leur parure, parce qu'elles sentent qu'elles ne peuvent briller que par-là. Laissez-les se consumer de jalousie, en voyant que d'autres brillent plus qu'elles, et que leurs facultés ne peuvent pas répondre au désir qu'elles ont de les surpasser, ou du moins de les égaler. Pour vous, ma fille, si je savais que vous fussiez susceptible de cette jalousie, qui

est si commune parmi les femmes, et surtout parmi les jeunes personnes, je vous adresserais les mêmes paroles qu'un ancien philosophe (1) adressait autrefois à sa fille :

« Vous ne sauriez avoir, disait-il, les » perles de celle-ci, les robes de soie de » celle-là, pour vous en parer, sans qu'il » vous en coûtât beaucoup. Mais il est des » ornemens encore plus précieux, que » vous pouvez vous procurer, sans qu'il » vous en coûte rien. Ce sont les bonnes » qualités que vous remarquerez dans les » personnes qui sont autour de vous, et » qui se distinguent le plus par leur méri» te. Prenez donc la modestie de l'une, la » douceur de l'autre, la circonspection de » celle-ci, la sagesse de celle-là, et que » toutes ces vertus vous servent de parure. » Cette parure convient à toutes les con» ditions, à tous les âges. Elle n'exige au» cune dépense, et elle procure beaucoup » de gloire. Elle n'est point sujette aux va» riations de la mode, mais son éclat dure

(1) Plutarque.

» toujours, et on peut s'en faire honneur
» en tout temps, parce que le vrai mérite
» ne perd jamais rien de son prix, et est
» toujours également estimable. »

Je n'ai pu, ma fille, me refuser à la satisfaction de vous citer ce passage, qui contient, selon moi, l'avis le plus sage qu'on puisse donner aux personnes de notre sexe. Puissai-je voir briller en vous ces ornemens précieux dont je viens de parler! C'est alors que vous paraîtrez véritablement belle à mes yeux, et que mon amour s'accroîtra de l'estime que m'inspireront vos vertus.

Il me reste encore quelques réflexions à vous communiquer sur un endroit de votre lettre; mais comme celle-ci est déjà trop longue; j'en ferai la matière d'une autre, que vous recevrez bientôt. En attendant, je crois pouvoir vous annoncer que votre cousine Caroline se mariera dans peu de temps, quoique personne ne le lui conseille. Elle prétend que le parti qu'elle a en vue, est très-bon : son oncle n'est pas de cet avis. Si l'affaire se conclut, vous en serez instruite, et je vous dirai ce que j'en pense.

## LETTRE LXX.

La mère à sa fille.

Comme il est de mon devoir, ma fille, de rectifier toutes vos idées, et de vous faire apercevoir toutes les erreurs dans lesquelles vous pourriez tomber, je me crois obligée de revenir, ainsi que je vous l'avais annoncé, sur un passage de votre dernière lettre, qui ne me parut pas fort exact. Vous me dites « qu'il est naturel que l'on cherche à plaire tant que l'on peut. » Quoique cette maxime ait quelque chose de vrai, elle mènerait beaucoup trop loin si on la suivait à la lettre, et elle a besoin de bien des restrictions, pour pouvoir être adoptée sans danger.

Le désir de plaire est sans doute naturel à tout le monde, et principalement aux personnes de notre sexe. On peut même dire que c'est là leur passion dominante. Mais plus cette passion est vive, plus on doit s'appliquer à la réprimer et à la contenir dans de justes bornes, pour l'empêcher d'aller jusqu'au crime.

Ces bornes sont différentes, selon la situation et l'état où l'on se trouve. Plus resserrées pour les personnes qui sont engagées dans le mariage, elles le sont moins pour celles qui n'ont contracté aucun engagement. Une femme ne doit ambitionner de plaire qu'à son époux, parce que c'est à lui seul qu'elle a donné son cœur et voué sa fidélité. Tout désir qui la porterait vers d'autres objets, serait un crime pour elle, parce qu'il serait opposé au serment qu'elle a fait au pied des autels, de concentrer toutes ses affections dans celui à qui elle a uni sa destinée. Une fille, au contraire, dont le sort n'est point encore fixé, peut souhaiter en général de paraître aimable, dans la vue de se procurer un établissement solide; mais, pour que ce souhait n'ait rien que de louable et de légitime, elle ne doit se servir, pour parvenir à fixer le choix d'un époux, d'aucun moyen qui ne soit honnête et décent; et le désir de plaire devient vicieux, dès que, pour y réussir, on emploie le secours du vice.

Mais il n'est pas nécessaire d'y avoir recours, pour venir à bout de s'établir

dans le monde. L'exemple d'Esther, dont vous savez l'histoire, en est une preuve sensible. Lorsqu'elle fut sur le point d'être présentée à Assuérus, qui voulait choisir une épouse parmi les plus belles personnes de son royaume, elle ne demanda point, comme ses rivales, des diamans, des pierreries, et d'autres ornemens, pour ajouter un nouveau lustre à sa beauté; elle se contenta de ce qu'on jugea à propos de lui donner, et s'en para sans affectation. Cependant elle ne laissa pas que de gagner le cœur du souverain, que les autres cherchaient à éblouir par l'éclat de leur parure; et ce fut sans doute parce qu'elle était la plus modeste, qu'elle lui parut la plus digne de son choix.

L'expérience confirme souvent la vérité de ce trait d'histoire. Ce ne sont pas toujours celles qui s'étudient le plus à plaire, qui plaisent le plus. On voit que, si elles mettent en œuvre tous les artifices de la toilette et les manéges de la coquetterie, c'est qu'elles manquent du mérite et des qualités qui rendent vraiment aimable; les charmes qu'elles veulent se procurer, ne servent qu'à affaiblir l'éclat de ceux qu'elles

peuvent avoir. Celles, au contraire, qui, ne montrant aucune prétention, ne se donnent que pour ce qu'elles sont, relèvent, par leur pudeur et par leur modestie, le prix des agrémens qu'elles ont reçus de la nature; et lors même qu'elles ont moins de beauté que bien d'autres, la naïve candeur qui brille sur leur front, et la noble simplicité qui règne dans tout leur extérieur, les font paraître plus belles, ou du moins plus agréables. Mademoiselle de Barilliers en a fait, comme vous savez, l'heureuse expérience, et elle n'est pas la seule qui ait dû sa fortune à son mérite plutôt qu'à sa figure.

Ne croyez donc pas, ma fille, que l'on ne puisse plaire que par les artifices dont on a coutume de se servir pour augmenter ses appas, et qu'on soit autorisé, comme vous le prétendez, à faire tout ce qu'on peut pour attirer et charmer les regards. *Ce tout ce qu'on peut* ouvrirait la porte à tous les abus, et ne tendrait à rien moins qu'à justifier tous les moyens criminels que la passion et la vanité pourraient suggérer. La véritable règle, c'est qu'il faut toujours s'en tenir à ce que l'on doit. Or,

notre premier devoir est de ne jamais franchir les bornes de la pudeur, de la décence, de la modestie; et fût-il question de l'établissement le plus avantageux, de la fortune la plus considérable, si l'on ne pouvait se les procurer que par des moyens indignes d'une âme honnête et chrétienne, il faudrait absolument y renoncer, et préférer un état obscur à une destinée brillante, qui serait le fruit du crime.

Mais je vous l'ai déjà dit, ma fille, et je ne saurais trop vous le répéter : il y a dans le cœur de tous les hommes un fonds de droiture qui leur fait estimer et aimer la vertu, comme malgré eux (1); et quand il s'agira surtout d'un établissement, qui est la seule raison pour laquelle il soit permis

---

(1) Henri IV ayant voulu séduire Antoinette de Pons, demoiselle de condition, elle lui dit : « Je suis de trop bonne maison pour être votre maîtresse; mais pas assez bonne pour vous épouser. » Henri donna des louanges à cette demoiselle, et lui dit : « Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, vous le serez de celle que je mettrai sur le trône. » Il tint parole, car mademoiselle de Pons fut la première qu'il nomma dame d'honneur de la reine.

de songer à leur plaire, ils préféreront presque toujours une fille vertueuse et décente à une petite-maîtresse élégante et évaporée.

J'ai cru devoir vous bien inculquer ces principes, afin que lorsque vous serez dans le monde, vous ne vous laissiez pas séduire par les mauvais exemples que vous aurez sous les yeux. Car il ne faut pas croire que les règles que je viens de vous tracer, soient toujours observées : on les admet dans la spéculation; mais on les néglige dans la pratique, et il n'y a rien peut-être sur quoi les abus soient plus crians et plus nombreux. Animées d'un désir effréné de plaire, la plupart des jeunes personnes n'oublient rien dans leur parure, excepté la modestie; et, sous prétexte de se procurer un parti, elle se servent de tous les artifices qu'elles peuvent s'imaginer, pour s'attirer des adorateurs. Les femmes, qui n'ont pas le même prétexte, n'en sont pas pour cela plus réservées : elles croient au contraire que le lien qui les attache, les autorise à se donner plus de liberté : elles commencent à devenir coquettes, lorsqu'elles ont une raison de plus de ne l'être pas; et à juger de leurs sentimens

par leur extérieur, on dirait qu'elles ne se sont obligées en apparence à ne vouloir plaire qu'à un seul homme, que pour pouvoir se livrer plus librement à l'envie qu'elles ont de plaire à tous les autres.

Mais que gagnent-elles à suivre ce funeste penchant? Tantôt c'est la jalousie de leur époux, qui, les voyant attentives à s'attirer les hommages des autres, s'imaginent qu'elles ne font plus aucun cas des leurs, et ont pour elles la même indifférence qu'elles semblent avoir pour eux. Tantôt ce sont les mépris du monde, qui, jugeant de leur cœur par leurs manières, forme sur leur conduite les soupçons les plus injurieux à leur honneur : et plût à Dieu que ces soupçons fussent toujours faux! mais par combien de scandales ne sont-ils pas souvent justifiés! Je n'oserais, ma fille, vous rapporter ici ce que je sais à cet égard. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a une infinité de personnes de notre sexe qui ne se sont déshonorées aux yeux de Dieu et des hommes, que parce qu'elles ont trop désiré de plaire, et que malheureusement elles ont trop plu.

Gardez-vous donc, ma fille, de vous laisser dominer par ce funeste désir. S'il ne vient pas toujours du vice, il y conduit presque toujours; et, bien loin qu'il procure les avantages flatteurs qu'il semble promettre, l'expérience nous apprend qu'il ne sert, pour l'ordinaire, qu'à troubler le repos, et qu'à flétrir la réputation de celles qui s'y abandonnent. Les seuls moyens qu'on doive prendre, pour s'assurer un sort honorable et heureux dans le monde, c'est d'être honnête, c'est de bien se conduire; et il n'y a point d'attraits plus propres à gagner les cœurs, que la sagesse et la vertu. C'est là du moins ce qui vous attachera toujours plus le mien. Moins vous chercherez à paraître aimable, plus vous le serez à mes yeux; et, si tout le monde pense comme moi, vous plairez d'autant plus, que vous ne montrerez aucune envie de plaire.

## LETTRE LXXI.

La fille à sa mère.

Je tremblais, ma bonne Maman, en ou-

vrant votre avant-dernière lettre; mais, dès que je vis que votre cœur avait recouvré sa tranquillité, le mien fut rassuré. Je ne m'occupai plus qu'à lire attentivement les leçons que vous me donnez sur la mode. Elles firent sur moi la plus vive impression. Ma tante m'avait fait apprendre, il y a quelque temps, une fable intitulée : *La Vertu et la Mode;* mais quelle différence entre cette fable et vos réflexions! Quoique j'aie ouï dire qu'elle est aussi instructive qu'ingénieuse, je vous avoue que je n'y comprends presque rien, et que j'aurais besoin qu'on me l'expliquât : au lieu que ce que vous me dites dans votre lettre, est clair comme le jour, et ne demande aucune explication. Aussi vos sages maximes sur la mode m'ont entièrement détrompée, et je suis toute résolue de m'y conformer.

La seule chose qui m'embarrasse, c'est de distinguer les modes qu'on peut suivre, de celles auxquelles on doit se soustraire. Car tenez, par exemple, Maman, je vois que c'est un usage généralement reçu de mettre du rouge; cependant j'ai entendu souvent les religieuses blâmer les person-

nes qui en font usage; et si j'étais dans le monde, je ne saurais à quoi me décider. Aussi vous me feriez plaisir de me dire ce que vous pensez sur cet article. Ce n'est pas que j'aie la moindre envie de me barbouiller le visage. La Providence y a pourvu; mais il est bon d'être instruit sur tout.

Pardonnez-moi, Maman, cette petite digression. J'aurais dû la supprimer ou la renvoyer à un autre temps, pour vous donner d'abord des nouvelles de mon frère : il m'a écrit de sa garnison. Comme je le grondais sur sa paresse, il s'en excuse, en me disant qu'il y a dix jours qu'il est dans des fêtes continuelles, à l'occasion du mariage d'un de ses intimes amis. Ce mariage a quelque chose de singulier : je voudrais pouvoir vous bien rendre ce qu'il m'en raconte; mais il vaut mieux que je transcrive cet article de sa lettre.

« La nouvelle mariée, me dit-il, qu'on » nommait Emilie, n'est pas celle qui de- » vait se marier. Mon ami avait d'abord je- » té les yeux sur sa sœur aînée, appelée » Sophie, qui n'a pas peut-être son égale » en beauté. Celle-ci comptant sans doute

» que les charmes de sa figure lui tien-
» draient lieu de tout, ne s'appliquait
» qu'à les conserver et à les relever par
» tous les artifices de la vanité. Émilie, au
» contraire, se voyant dépourvue de tous
» les agrémens qu'on admirait dans sa
» sœur, s'étudiait sans cesse à y suppléer,
» en cultivant son esprit, et en perfec-
» tionnant son caractère. Mon ami, qui
» ignorait tout cela, et qui avait été d'a-
» bord ébloui par les attraits ravissans de
» la belle Sophie, la demanda en ma-
» riage, et comme sa proposition fut ac-
» cueillie favorablement, il s'empressa de
» lui aller faire sa cour. Mais, quand il
» voulut examiner de près les qualités
» de son esprit et de son cœur, il vit
» qu'elle n'avait que du caprice, de l'i-
» gnorance, de la fierté, tandis que tou-
» tes les fois qu'il eut occasion de se trou-
» ver et de converser avec Émilie, il dé-
» couvrit en elle un discernement, une
» affabilité, une politesse et une bonne
» humeur qui le ravissaient. Ce contraste
» frappant dérangea entièrement son pre-
» mier projet. Les amabilités de la cadette
» lui firent oublier les charmes de l'aînée.

» Il imagina un prétexte, pour rompre » l'espèce d'engagement qu'il avait con- » tracté : il demanda Émilie, l'obtint, et » laissa là la fière Sophie, qui n'a pas eu » les rieurs pour elle. Tous les suffrages » se sont réunis en faveur de sa sœur, » qui fait oublier les défauts de sa figure » par les charmes de son esprit, de son » caractère et de ses manières. Je suis du » nombre de ses admirateurs, et je puis » bien vous assurer que, si j'eusse été à la » place de mon ami, j'aurais pris le même » parti que lui.

» Je vous ai rapporté cette anecdote » avec d'autant plus de plaisir, qu'en par- » lant de la nouvelle mariée, je croyais » parler de vous. C'est le même nom, la » même amabilité : il n'y a de différent » que la figure; et la différence est toute » à votre avantage. »

Voilà, ma bonne Maman, une partie de la lettre de mon frère, qui, comme vous voyez, finit galamment par me faire un compliment. Je sens qu'il s'en faut bien que je le mérite. Je me consolerais pourtant de n'être pas plus jolie que l'Émilie dont il est question dans cette anec-

dote, pourvu que j'eusse ses bonnes qualités. Car je me souviens fort bien de ce que vous m'avez dit des agrémens de la beauté, comparés aux charmes de l'esprit et du caractère; et l'histoire que je viens de transcrire m'en fait toujours mieux sentir la vérité. Je vais maintenant répondre à mon frère; je ne manquerai pas de faire mention de vous dans ma lettre. Ayez la complaisance de me marquer dans la première que vous m'écrirez, si le mariage de ma cousine doit avoir lieu.

Voici maintenant la fable dont je vous ai parlé :

Sans être étroitement unies,
Ni vivre entre elles comme amies,
La Mode et la Vertu se voyaient fréquemment;
Et quoique leur humeur, leurs goûts, leur caractère,
Ne se ressemblent nullement;
Quoique l'une soit grave, et que l'autre légère,
Change et varie à tout moment,
En assez bonne intelligence
Elles avaient long-temps vécu.
La Mode, avec raison, respectait la Vertu;
La Vertu pour la Mode avait de l'indulgence;
Et loin de la blâmer avec sévérité,
Elle lui pardonnait et sa légèreté,
Et ses caprices vains, et sa folle inconstance.

Mais, cédant à la vanité,
Ou voulant se donner un air de nouveauté:
Un jour, notre jeune étourdie,
Dans un nouvel ajustement,
Oublia presque entièrement
Les lois de la pudeur et de la modestie;
Et se faisant honneur de son effronterie,
Avec un habit peu décent,
Chez son amie, elle eut l'audace de paraître.
Pour mieux lui reprocher un excès si criant,
Celle-ci fit semblant de ne pas la connaître.
Quoi! vous ne me connaissez pas?
Dit la Mode : je suis... Vous êtes la licence,
Répondit la Vertu qu'outrait son impudence;
Vous le montrez assez par vos honteux appas.
Mais fuyez loin d'ici : votre seule présence
Suffirait pour ternir l'éclat de mon honneur;
Et pour vous je ne puis avoir que de l'horreur.
Cette réception à la belle était due,
Et l'on ne devait pas la traiter autrement;
Mais l'on assure cependant,
Que chez plus d'une femme elle fut bien reçue.

---

## LETTRE LXXII.

La mère à sa fille.

Je ne sais qui je dois le plus aimer de vous ou de votre frère. Vous êtes charmans tous deux : lui de vous avoir écrit

une si jolie lettre, et vous de me l'avoir envoyée. L'histoire qu'elle renferme est extraordinaire : elle n'a cependant rien que de vraisemblable. Tout homme qui pensera bien, préférera une aimable laide à une beauté fière et sans mérite ; et j'ai vu avec plaisir que mon fils est de cet avis.

Votre père et moi, nous sommes invités aux noces de mademoiselle Limiers l'aînée, qui doit se marier lundi prochain à Château-Rond, avec un seigneur aussi distingué par son mérite que par sa naissance. Les préparatifs qu'exige ce petit voyage ne me permettront pas de discuter la question que vous me faites sur le rouge ; mais pour ne pas laisser cet article sans réponse, je vais d'abord vous citer une fable qui semble avoir été faite exprès pour y répondre. La voici :

Une Rose à qui sa couleur
Ne semblait pas assez brillante,
Enviait souvent le bonheur
De celles de qui la rougeur
Lui paraissait plus éclatante.
Que n'ai-je, disait-elle, en voyant leur éclat,
Que n'ai-je ce vif incarnat !

Oh! comme je serai contente!
Pour se contenter donc la belle imagina
De recourir à l'artifice,
Et par des sucs qu'elle exprima,
Elle sut se donner une couleur factice.
Par ce moyen, elle espéra
De se rendre, ou du moins de paraître plus belle.
Mais, hélas! elle se trompa;
Et comme sa couleur n'était pas naturelle,
En la voyant on s'en moqua.
La vanité produit un effet tout contraire
Au succès qu'on s'en promettait;
Et souvent en voulant trop briller et trop plaire,
On se fait tort et l'on déplaît.

Mais comme cette fable ne renferme qu'une maxime générale qui ne répond pas directement à la question que vous m'avez proposée sur l'usage du rouge, je vais y joindre la réponse que fit dernièrement M. de la Mothe, évêque d'Amiens, qui, par sa charmante gaîté, a le talent de rendre la vertu aimable, et qu'on peut regarder comme le saint François de Sales de notre siècle. Une dame qui voulait se conformer à la mode, et qui avait la conscience délicate, craignant de se rendre coupable en faisant usage du rouge, crut, pour se tranquilliser, devoir consulter ce

vénérable prélat. Après lui avoir fait part de sa peine, elle lui demanda s'il ne lui permettrait pas de mettre du rouge. « Oui, sans doute, je vous le permets, répondit en souriant M. de la Mothe; mais c'est à cette condition que vous n'en mettrez que d'un coté. »

Cette réponse me fit rire lorsqu'on me la rapporta pour la première fois; mais elle ne me surprit pas. Comme l'usage du rouge est entièrement opposé à la modeste simplicité qu'exige la piété chrétienne, je n'ai jamais cru qu'on pût allier l'un avec l'autre. Je vois tous les jours que le monde en juge de même. Il est le premier à se scandaliser de ce mélange de dévotion et de vanité; il ne peut pas se persuader qu'on ne veuille plaire qu'à Dieu, tandis qu'on emploie l'artifice pour s'attirer encore les regards des hommes; et c'est ce qui a fait que je m'en suis toujours tenue à mes couleurs naturelles.

J'ai suivi en cela l'opinion et la méthode de la vertueuse reine de France, Marie Lecksinska, princesse de Pologne, dont je me plais à vous citer l'exemple, parce que c'est là ma sainte. On lui avait fait en-

tendre, à son arrivée en France, qu'elle ferait plaisir au roi en mettant du rouge. Elle y avait beaucoup de répugnance : mais complaire à son époux lui parut un devoir, elle en mit. Comme elle n'en avait pas l'usage, elle le mettait fort mal; ce qui donna lieu à Louis XV de la plaisanter un peu, en la comparant à Janus aux deux faces. Elle saisit cette occasion pour représenter au roi combien il lui en coûtait pour se défigurer ainsi tous les jours; et ce prince l'assura de son côté, qu'il était surpris qu'elle eût pu prendre tant de peine pour se donner ces visages artificiels, qui ne valaient pas le naturel. Dès lors la reine s'affranchit pour jamais de cette tyrannie, « introduite, disait-elle, par les vieilles et les laides, qui veulent que leurs filles paraissent aussi vieilles et aussi laides qu'elles. »

Je me flatte, ma chère, que vous vous formerez comme moi, sur un si beau modèle, et qu'au lieu du rouge artificiel qu'étalent la coquetterie et la vanité, on ne verra jamais sur votre visage que la rougeur aimable dont la timide et modeste pudeur a coutume de colorer le front des

filles honnêtes et vertueuses (1). Mais je crains bien que votre cousine Caroline ne soit pas ausai réservée; car elle a un furieux goût ponr tout ce qui tient à la parure : elle n'ose pas maintenant s'y livrer entièrement; mais gare qu'elle vienne à se marier! son mariage n'est pas encore décidé. Son oncle continue à s'y opposer, et elle tient toujours ferme. Lorsqu'il y aura quelque chose de positif, je vous en ferai part.

Je ne vois pas ce qui peut vous avoir empêché de comprendre la jolie fable de *la Mode et de la Vertu*, que vous m'avez envoyée; le sens en est si clair! Il me semble qu'il est impossible de la lire attentivement, sans en conclure que les personnes même les plus vertueuses ne doivent ni se faire une peine de suivre la mode ni condamner trop sévèrement celles qui s'assujettissent à ses caprices, taut qu'elle se tient renfermée dans les bornes de la décence; mais que lorsqu'elle est

(1) Un philosophe à qui l'on demandait quelle couleur convenait le mieux au visage des femmes, répondit avec autant d'esprit que de vérité : « C'est celle de la pudeur. »

contraire aux lois de la modestie et de la pudeur, ou se déshonorerait en s'y conformant; et on ne doit avoir pour elle que de l'horreur, parce que l'excès où elle se porte alors, est une véritable licence, à laquelle bien des femmes qui se piquent d'ailleurs d'être honnêtes, se livrent trop aisément. Voilà du moins ce que j'ai cru voir dans cette fable, que je vous exhorte à conserver avec soin.

Les fêtes qu'il y aura à Château-Rond, nous forceront peut-être d'y passer quelques jours. Ne soyez donc pas en peine, si je ne vous écris pas aussitôt qu'à l'ordinaire.

---

## LETTRE LXXIII.

La mère à sa fille.

Nous voilà, ma fille, de retour du voyage que nous avons fait à Château-Rond, pour assister au mariage de mademoiselle de Limiers. Je n'aime point ces sortes de fêtes; mais je serais bien fâchée de n'avoir pas été de celle-ci : elle m'a procuré une satisfaction inexprimable.

La cérémonie se fit mardi matin. Nous nous rendîmes à l'église à l'heure indiquée, et nous la trouvâmes presque entièrement remplie. Tous les habitans du village, en habits de fête, y étaient accourus, comme si c'eût été la plus grande solennité. Ce concours extraordinaire commença par nous étonner. Ce fut bien autre chose, lorsque le prêtre se tourna pour donner la bénédiction nuptiale. A ce moment, on n'entendit dans toute l'église que soupirs, que sanglots. Tout le peuple fondait en larmes, comme si on eût dû lui annoncer une calamité publique. La future épouse elle-même fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme les autres, et qu'elle eut peine à prononcer le *oui* qu'on lui demandait.

Comme j'étais fort empressée de savoir la raison de cet attendrissement général, dès que je fus sortie de la chapelle, je priai trois ou quatre habitans que je trouvai sur mes pas, de me dire pourquoi ils avaient témoigné une si vive douleur dans une circonstance où ils auraient dû plutôt, ce semble, se réjouir du parti avantageux qu'avait trouvé la fille de leur seigneur

« Eh! Madame, me dit alors un bon paysan qui paraissait plus affligé que les autres, vous ne vouliez pas que nous pleurassions, en voyant que nous allions perdre une si bonne personne? Hélas! après Dieu, elle était notre sauveur : elle a été du moins le mien. Dernièrement, me trouvant réduit à une extrême nécessité, je pris le parti d'aller faire du bois dans la forêt du seigneur, pour pouvoir ensuite le vendre et en tirer quelques sous, que j'aurais employés à procurer du pain à mes pauvres enfans. Le garde me surprit, me mena au château, et me présenta à M. le marquis de Limiers, qui entra dans une furieuse colère, et qui voulait tout de suite me faire mettre en prison. Heureusement, mademoiselle l'aînée, ayant entendu les terribles menaces qu'il me faisait, vint à mon secours, et dit tout ce qu'elle savait pour obtenir ma grâce de monsieur son père. Comme il persistait à vouloir me faire punir, elle se prosterna devant lui, embrassa ses genoux, et lui dit en pleurant, qu'elle ne se lèverait pas qu'il ne m'eût pardonné. Eh bien! dit alors M. le marquis, qui avait aussi les yeux mouillés de larmes, je

lui pardonne; car il n'y a pas moyen de vous résister, mais c'est à vous plutôt qu'à moi qu'il doit son pardon.

» Cela est bien bon, dit alors au paysan une vieille femme; mais si elle vous a conservé la liberté, elle m'a sauvé la vie. Pendant deux mois que j'ai été malade sans avoir de quoi me secourir, elle n'a pas manqué un seul jour de venir me voir, et de m'apporter tous les soulagemens qui m'étaient nécessaires. Aussi j'ai bien prié le bon Dieu de lui rendre tout ce qu'elle a fait pour moi, et c'est peut-être pour cela qu'elle épouse un si grand seigneur. La seule chose qui me fâche, c'est que ce seigneur demeure si loin d'ici. Oh! qu'il sera heureux le peuple qui aura une si bonne dame!

» Cela est vrai, reprit une autre femme; mais si nous perdons l'aînée, il nous reste une ressource dans la cadette; car quand on aime bien le bon Dieu, on ne peut pas manquer d'aimer les pauvres; et elle fera sûrement pour nous ce que faisait madame sa sœur. »

Avouez, ma fille, que c'est là un bien bel éloge. La flatterie n'y entre pour rien:

ces bonnes gens ne la connaissent pas, leur bouche n'exprimait que ce que le cœur leur dictait. Aussi, en les entendant, j'étais transportée de joie et d'admiration; et, quoique nous ayons eu les fêtes les plus brillantes, rien ne m'a fait autant de plaisir que la scène touchante que je viens de vous retracer. Puissé-je la voir un jour se renouveler en vous! Ce jour serait certainement le plus consolant et plus beau de toute ma vie.

## LETTRE LXXIV.

La fille à sa mère.

Votre silence me tient en peine, ma bonne Maman. Jamais vous n'aviez passé tant de temps sans m'écrire. Il me semble qu'un secret pressentiment me dit qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire; du moins mon imagination se le figure. Tantôt il me vient dans l'idée que vous ou mon papa, vous êtes tombés malades; tantôt je crains que vous n'ayez reçu quelque triste nouvelle sur le compte de mon frère. En un mot, Maman, je vois tout en noir,

et j'ai bien besoin que vous dissipiez, par quelques-unes de vos lettres, les idées sombres qui me tourmentent.

Quant à moi, si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que le trouble et l'agitation où nous avons été, m'en ont empêché. Il y a plus de trois semaines que la petite vérole, qui fait de grands ravages dans la ville, s'est glissée dans le couvent. Deux de nos pensionnaires en ont été atteintes, et malheureusement l'une des deux y a succombé. Jugez de la désolation où sa mort nous a jetées. Il n'est personne qui ne l'ait regrettée et pleurée; mais, pour moi, je vous avoue que mes larmes étaient presque mêlées de joie, parce que je suis persuadée qu'elle est dans le ciel. Elle était l'exemple des pensionnaires, et jamais on n'a eu la moindre faute à lui reprocher. Aussi elle a vu approcher sa dernière heure avec la plus grande tranquillité, et elle était la première à consoler celles qu'elle voyait pleurer. La nouvelle de sa mort va être un coup de foudre pour ses parens; car ils étaient, dit-on, sur le point de la retirer du couvent pour la marier. Elle aurait été sans doute le modèle des

femmes, comme elle était celui des demoiselles ; elle avait du moins bien pris ses précautions pour cela. Sa tante a trouvé, parmi ses papiers, un règlement de vie qu'elle s'était tracé ; elle nous en a fait la lecture, et nous en avons été toutes édifiées. Si on veut me permettre de le transcrire, j'en prendrai une copie pour mon usage.

La maladie de l'autre pensionnaire n'a pas si mal tourné ; elle en sera quitte pour quelques marques que la petite vérole a laissé sur son visage ; elle n'en est pas pour cela plus contente. La première fois qu'elle se regarda au miroir, elle fut si frappée, en voyant ses joues et son nez creusés, qu'elle en eut une espèce de défaillance, et qu'après en être revenue, elle dit en pleurant qu'elle aimerait mieux être morte. Elle se serait épargné bien des peines et bien des regrets, si elle avait eu les principes que vous avez tâché de m'inspirer par rapport à la beauté. Cet exemple m'en fait toujours mieux sentir la sagesse, et je vois maintenant que c'est une folie que d'avoir tant d'attachement pour une chose qu'on peut perdre si aisément.

Il y a apparence que la petite vérole ne nous causera plus aucune alarme; car toutes les pensionnaires qui ne l'avait pas eue ont été retirées par leurs parens. Le nombre de celles qui sont restées au couvent se réduit à quatre. Mais Julie est de ce nombre; c'en est assez pour moi. Je suis toujours plus charmée des marques d'amitié qu'elle me donne. Cependant tout ce qu'elle me dit ne peut calmer les craintes que me cause votre silence. Il n'y a qu'une de vos lettres qui puisse les dissiper. Ne me la faites pas attendre long-temps, je vous en supplie, Maman; je vous en supplie.

## LETTRE LXXV.

La mère à sa fille.

Ah! vous n'aviez pas tort, ma fille, de vous alarmer de mon long silence. J'ai été pendant trois semaines dans la situation la plus accablante qu'on puisse imaginer; et ce n'est que depuis trois jours, que j'ai commencé à respirer, parce que ce n'est que depuis lors que votre père est entièrement hors de danger. Je regarde sa con-

valescence comme une espèce de miracle, car les médeciens eux-mêmes avaient perdu toute espérance, tant la maladie qu'il a essuyée était voilenté et cruelle! Dès le cinquième jour, il en sentit tout le péril; et comme vous savez qu'il a toujours vécu fort chrétiennement, il demanda lui-même les sacremens de l'Eglise; il les reçut avec les plus grands sentimens de religion, et il nous édifia autant par sa piété, qu'il nous animait par sa résignation, par son courage et par sa fermeté.

La seule chose qui paraissait l'inquiéter, c'était de ne pas avoir son fils et sa fille. Il en parlait à tout moment, et tournant vers moi ses yeux baignés de larmes: « O vous, me disait-il; ô vous qui connaissez toute ma tendresse, si le ciel me ravit à mes enfans, ah! dites-leur bien du moins combien je les ai aimés, et combien je les aime! J'aurai désiré leur laisser une fortune plus considérable; mais je meurs content, pourvu qu'ils soient toujours vertueux, parce que je vois à présent par moi-même, que la vertu est après tout, le seul bien qui nous reste et qui nous suive au-delà du tombeau. »

Imaginez, ma fille, quelle devait être ma situation en entendant ces paroles. Je sentais mes larmes se précipiter avec abondance, et il me les fallait retenir. J'aurais eu besoin de consolation, et j'étais obligée de cacher ma douleur pour consoler celui qui en était l'objet. Oh! ma fille, qu'il en coûte d'aimer, lorsqu'on voit souffrir les personnes qu'on aime! Je ne sais comment j'ai pu tenir si long-temps. Il faut que la Providence proportionne les secours qu'elle nous accorde aux besoins que nous éprouvons; car je sens que, sans une assistance particulière, je n'aurais jamais pu résister à tant d'accablement et à tant de fatigues. Mais à présent j'en suis bien dédommagée, et si ma douleur a été extrême, ma joie est inexprimable.

Remerciez-en bien le Seigneur et pour vous et pour moi. Il a droit à votre reconnaissance autant qu'à la mienne, puisqu'en me conservant le plus tendre des époux, il vous a conservé le meilleur des pères. Je vais donner cette nouvelle à votre frère, qui, jusqu'ici, l'a ignorée aussi bien que vous. Bien des personnes étaient d'avis que je vous l'annonçasse plus tôt; mais

j'ai jugé à propos de ménager votre tendresse, et je n'ai voulu vous apprendre la maladie, qu'en vous apprenant en même temps qu'elle avait été suivie de la plus heureuse convalescence.

---

## LETTRE LXXVI.

La fille à sa mère.

Que vous avez bien fait, Maman, de ne me parler de la maladie de mon papa, qu'en m'annonçant sa guérison. Si j'en eusse été informée plus tôt, j'aurais infailliblement succombé à la douleur qu'elle m'aurait causée, puisque, malgré tout ce que vous me dites pour me rassurer, je tremble encore de frayeur.

Quoi! nous avons été menacés de perdre un si bon père! Eh! que serions-nous devenus, si le ciel nous l'eût ravi? Ah! Dieu a sans doute prévu que nous ne pourrions résister à un coup si terrible; et il n'a paru vouloir nous en priver, que pour nous le rendre plus cher. C'est là du moins l'effet que votre lettre a produit sur moi. Je n'ai pu lire les paroles touchantes que papa

vous adressait en vous parlant de mon frère et de moi, sans éprouver tout ce que la tendresse a de plus vif; et je crois que si j'eusse été présente lorsqu'il les prononçait, mon cœur se serait brisé de douleur.

Ah! puisqu'il vous chargeait de nous rendre témoignage de son amour, assurez-le bien, je vous prie, du nôtre. Dites-lui bien qu'il ne soit point en peine sur la fortune qu'il doit nous laisser, et que nous regardons comme le bien le plus précieux, la faveur que le ciel nous a faite en nous le conservant. Je l'en ai déjà remercié du fond de mon cœur, et je ne passe aucun jour sans le prier de prolonger des jours qui font toute notre consolation et tout notre bonheur. Vous sentez bien, Maman, que cette prière vous regarde aussi bien que mon papa. Dieu veuille qu'elle soit aussi efficace que je le désire, et que vous continuiez à me donner de bonnes nouvelles. Les courriers n'arriveront jamais assez tôt pour satisfaire l'empressement que j'ai de les recevoir.

## LETTRE LXXVII.

La mère à sa fille.

Quoique votre père se trouvât assez bien, lorsque je lui ai fait la lecture de votre lettre, il a été si charmé des sentimens de tendresse dont elle est remplie, qu'en l'entendant, il m'a paru ne plus se ressentir de sa maladie. J'ai vu ses traits s'animer, son front s'épanouir. Rien n'égalait sa satisfaction, si ce n'est la mienne, et s'il était le plus heureux des pères, j'étais la plus fortunée des mères. Eh! aurions-nous pu ne pas l'être? Nous étions assurés d'être aimés de la personne que nous aimons le plus.

Outre cette assurance, j'ai trouvé dans votre lettre une chose qui a mis le comble à ma joie : elle m'a fait présumer que vous avez le cœur bon; et c'est ce que j'ai toujours ambitionné pour vous, comme la qualité la plus précieuse. Toutes les autres peuvent bien nous attirer quelques vaines louanges; celle-ci seule peut nous faire estimer et aimer; et cette vérité est si gé-

néralement reconnue dans le monde, que la plus grande injure qu'on puisse faire à une personne, c'est de l'accuser d'avoir un mauvais cœur; comme le plus bel éloge qu'on croit pouvoir lui donner, c'est de dire qu'elle en a un bon.

Il est vrai, ma fille, que cette bonté du cœur est un don du ciel; c'est même, selon moi, le don le plus précieux quenous puissions en recevoir : et, d'après votre lettre, j'ai tout lieu de croire qu'il vous l'a accordé. Mais, quand même il vous l'aurait refusé jusqu'à un certain point, il ne tiendrait qu'à vous d'y suppléer, en faisant par vertu ce qui n'est souvent dans les autres qu'un effet du penchant et du caractère. Or, comment se comporte une personne qui a le cœur naturellement bon? Elle est sensible aux bienfaits qu'elle reçoit; elle s'interdit tout ce qui pourrait causer la moindre peine aux autres, et elle s'empresse de leur rendre tous les services dont elle est capable. Eh bien, ma fille ! c'est là ce que vous devez faire vous-même si vous voulez passer pour avoir un bon cœur.

Loin donc de vous tout discours et toute démarche qui pourrait donner sujet de

croire que vous manquez de reconnaissance envers les personnes à qui vous êtes redevable de quelque bienfait, et surtout envers les Dames respectables qui veulent bien consacrer leurs soins à vous instruire et à vous élever. Si l'ingratitude est toujours un vice odieux, elle devient un monstre digne d'exécration lorsqu'elle a pour objet ceux qui nous ont donné la vie ou l'éducation; et je croirais vous faire tort, si je pensais seulement que vous pouvez en être capable.

Loin de vous encore toute parole et tout procédé qui pourrait contrister et blesser qui que ce soit. On ne regarde souvent les railleries et les malices qu'on fait dans le monde que comme autant de traits d'esprit dont on rit et dont on s'amuse; mais si on faisait réflexion que ces prétendus traits d'esprit prennent leur source dans un cœur qui cherche sa satisfaction dans la peine d'autrui, on en serait indigné, et on regarderait ceux ou celles qui en sont les auteurs comme autant de serpens vénimeux dont on ne saurait s'éloigner avec trop de soin.

Je me souviens avec plaisir, ma fille,

qu'un jour vous vous recriâtes beaucoup sur ce qu'un domestique s'amusait à tourmenter en votre présence un papillon qu'il avait pris « Eh! pourquoi donc, lui dites-vous avec un air et un ton de compassion qui me charmèrent, pourquoi faire ainsi souffrir ce pauvre animal qui ne vous a rien fait? » Mais pourquoi, vous dirais-je avec encore plus de raison, si je vous croyais sujette à la raillerie, pourquoi contrister par des paroles piquantes les personnes avec qui vous vivez? N'y a-t-il pas encore plus de cruauté à faire de la peine à ses semblables, qu'à tourmenter un vil animal?

Loin de vous enfin tout rapport et tout discours qui pourrait donner atteinte à la réputation du prochain. La médisance passe pour un défaut très-ordinaire aux personnes de notre sexe; et il faut convenir que les femmes et les filles même les ples pieuses, n'en sont pas toujours exemptes. Mais n'est-ce pas s'aveugler que de prétendre allier la dévotion avec la malignité? La religion ne nous recommande rien plus expressément que la charité; et Jésus-Christ nous dit formellement dans

l'Évangile, qu'il ne nous reconnaîtra pour ses disciples qu'autant que nous nous aimerons les uns les autres. Or, est-ce aimer le prochain que de déchirer sa réputation? et regarderiez-vous comme votre ami, celui qui se plairait à affaiblir par ses médisances la bonne opinion qu'on aurait de votre mérite? Non, ma fille, la véritable charité s'impose un rigoureux silence sur tout ce qu'elle voit de mal; et bien loin de prendre plaisir à divulguer les fautes d'autrui, elle ne cherche qu'à les excuser, lors même qu'elles sont devenues publiques. Ne vous flattez donc pas de pouvoir plaire à Dieu, si vous ne commencez par épargner les défauts de vos semblables. « Celui qui ne sait pas mettre un frein à sa langue, dit l'Écriture, n'a qu'une religion vaine. » Et il ne saurait y avoir de véritable piété là où il n'y a point de vraie charité.

Eh! quand même la religion ne proscrirait pas la médisance, notre intérêt seul ne devrait-il pas nous porter à la bannir de nos discours? Que gagne-t-on à médire? on fait rire une compagnie par quelques saillies ingénieuses, on passe pour avoir

de l'esprit ; car il est facile de se faire cette réputation lorsqu'on est malin et qu'on ose tout dire. Mais en amusant les autres, on se décrie soi-même, et on ne fait briller son esprit qu'aux dépens de son cœur.

Parmi un grand nombre de personnes que j'avais dernièrement chez moi, il se trouva une de ces femmes médisantes qui semblent faire consister leur gloire à obscurcir celle d'autrui. Elle débita, pendant plus d'une heure, toutes les anecdotes qui pouvaient fournir matière à sa malignité. On en rit beaucoup en sa présence, et elle prit sans doute les éclats de rire pour des applaudissemens; cependant à peine fut-elle sortie, que quelqu'un s'écria : « Cette femme est bien amusante, mais aussi elle est bien méchante, et si elle a un esprit d'ange, il faut avouer qu'elle a une langue de vipère. » Quelle louange ! ou plutôt quelle censure ! Je serais au désespoir qu'on pût vous appliquer de telles paroles, et si jamais on vient à parler de vous, je souhaite seulement que l'on puisse dire : « Elle a bien bon cœur, car jamais elle ne parle mal de personne. » Il n'est point

d'éloge que le monde accorde plus volontiers, et il n'y a rien, selon moi, de plus glorieux que de le mériter.

Aussi, je voudrais qu'au lieu de ce ton caustique et de cette ingénieuse méchanceté, par lesquels on cherche quelquefois à se faire valoir dans le monde, les personnes de notre sexe à qui on accorde ordinairement la douceur en partage, ne s'y fissent jamais remarquer que par des manières affables, que par un air prévenant, que par les aimables épanchemens d'une bonté qui se répandît sur tout ce qui les environne. Mais les unes, entêtées d'un sot orgueil, et accoutumées à être prévenues partout et en tout, croiraient en quelque sorte se dégrader si elles consentaient à prévenir qui que ce soit. Les autres, arrêtées par la timidité et par la crainte de manquer aux bienséances, n'osent suivre la pente de leur bonté naturelle, et se persuadent que, pour se rendre estimables, elles doivent affecter de ne montrer qu'un air distrait et indifférent, surtout lorsqu'elles sont en la compagnie des hommes.

Il est vrai que nous ne saurions jamais

être trop réservées avec eux, et que lorsqu'on voit une jeune femme, et encore plus une jeune demoiselle se mêler avec empressement dans leurs entretiens, sourire agréablement à tous leurs propos, et autoriser même leur familiarité par des manières trop familières, on ne peut s'empêcher d'en concevoir une mauvaise idée. Mais on peut être bonne, affable, polie, sans donner dans tous ces excès. On peut montrer de la douceur, de l'honnêteté, sans donner la moindre marque de coquetterie; et bien loin que le monde nous fasse un crime de ces qualités aimables, lorsqu'elles sont contenues dans de justes bornes, il en fait tous les jours la matière de ses éloges.

J'aurai encore bien des choses à vous dire; mais je m'arrête pour aller tenir compagnie à votre père. J'aime mieux vous écrire brièvement, que de ne pas satisfaire l'empressement que vous avez de recevoir de ses nouvelles. Jeudi prochain j'achèverai de vous marquer ce que je pense sur la bonté du cœur. Cette qualité est si précieuse à mes yeux, que je crois ne devoir rien négliger pour vous l'inspirer. Adieu,

ma chère : soyez tranquille, et ne craignez rien pour notre convalescent. Son état ne promet rien que de consolant.

## LETTRE LXXVIII.

La mère à sa fille.

Puisque l'heureuse situation où se trouve votre père, me laisse toujours plus de loisir, je me fais un plaisir, ma fille, d'en employer une partie à remplir la tâche que je m'imposai l'autre jour, en vous promettant de compléter l'instruction que j'ai commencé à vous donner sur la bonté du cœur.

Jusqu'ici je vous ai bien parlé des défauts qu'elle doit exclure ; mais je ne vous ai presque rien dit des effets qu'elle doit produire. Cependant, ma fille, quand on a bon cœur, on ne se borne pas à épargner la réputation des autres, et à ne rien dire qui puisse leur causer la moindre peine, on s'attache encore à leur être utile, et à leur faire tout le bien dont on est capable. On devient l'appui des faibles, la consolation des affligés, la ressource et l'asile

des pauvres : en un mot, on prend un vif intérêt à tout ce qui peut contribuer au bonheur d'autrui, et on ne se croit jamais plus heureux que lorsqu'on soulage les malheureux.

Voilà, ma fille, ce qui caractérise surtout la bonté du cœur, et ce que j'ai tâché de vous inspirer dès votre plus tendre enfance. Vous savez que je vous ai répété mille fois que nous sommes tous frères en Jésus-Chrit; que la religion nous ordonne de nous aimer tous comme des frères, et que nous devons surtout avoir une prédilection particulière pour les infortunés et les indigens. Vous savez que, pour vous rendre sensible à leurs misères, je vous ai souvent conduite, toute jeune que vous étiez, dans la demeure obscure des pauvres, et j'ai vu avec la plus grande satisfaction, qu'en leur distribuant vous-même les aumônes que je leur destinais, vous versiez sur eux des larmes de compassion, et vous me disiez avec un ton de pitié : « O Maman ! que ces pauvres gens sont à plaindre ! » Oublieriez-vous, ma fille, de si beaux sentimens, et deviendriez-vous semblable à la plupart des fem-

mes du monde, qui n'aiment que ce qui peut satisfaire leur mollesse ou leur vanité? Ah! laissez ces âmes dures concentrer en elles-mêmes toutes leurs affections : elles sont assez punies de leur dureté; elles sont privées du plaisir qu'on trouve à faire du bien et à être aimé.

Pour vous, mon enfant, continuez à suivre les mouvemens de cette bonté naturelle qui vous rendait si sensible aux souffrances des malheureux, et soyez bien persuadée qu'il n'y a pas de plus grande satisfaction que celle qu'on se procure en leur faisant du bien. Les plaisirs du monde traînent presque toujours à leur suite les remords et la honte, au lieu que les actes de bienfaisance et de charité ne laissent après eux qu'une joie pure et délicieuse. En se livrant aux premiers, on se ravale souvent jusqu'au vil instinct de la brute; au lieu qu'en pratiquant les seconds, on se rend en quelque sorte semblable à la divinité qui se plaît surtout à faire des heureux.

Oui, ma fille, l'homme bienfaisant est comme un Dieu, comme un sauveur sur la terre. Il en imite les fonctions, il en re-

trace la bonté; il en obtient même souvent le nom : et que peut-on imaginer de plus propre à satisfaire une âme noble et sensible? Ah! l'on cherche souvent la gloire dans un vain étalage de faste et de luxe; on serait bien plus assuré de la trouver dans les doux épanchemens de la bienfaisance et de la générosité.

Le crime souille les largesses,
Que prodigue un luxe effréné;
Mais secourir l'infortuné,
C'est diviniser les richesses (1).

C'est le noble usage qu'en a fait de nos jours une princesse dont l'exemple ne saurait jamais être assez admiré et imité! Elle avait douze cents livres à employer à une sorte d'ajustement, pour une fête dont elle devait faire l'ornement et les honneurs. Dans une circonstance si brillante, son cœur, plus noble par ses sentimens généreux que par sa naissance, eut le courage de ne choisir qu'un ajustement de trois cents livres, et de donner neuf cents livres aux pauvres malheureux.

---

(1) Ces vers sont de M. Sabatier de Cavaillon.

Mais un exemple encore plus admirable, c'est celui de son auguste mère (1). « Dans son jeune âge, dit M. l'abbé Proyart, qui a écrit sa vie avec autant d'élégance que de vérité, elle aurait assez aimé les bijoux. Les marchands du château, qui le savaient, ne manquaient pas d'étaler sur son passage ce qu'ils avaient de plus curieux dans le genre qu'elle aimait. Elle s'arrêtait quelquefois un instant devant les boutiques; mais connaissant son faible, elle s'était fait une loi de renvoyer toujours au lendemain l'achat d'une chose qui lui avait plu, et le lendemain l'amour des pauvres l'avait emporté sur celui des bijoux. Un jour qu'on lui en proposait un aussi commode qu'élégant, mais d'assez grand prix. « Il me plai- » rait assez. dit-elle au marchand; mais, » pour en bien juger, il me faudrait mes » yeux de demain. » Le lendemain, elle n'y eût plus pensé; on lui annonce que le bijoutier demande à parler à sa majesté. « Oh! à coup sûr, répond la reine, ce » n'est pas à ma majesté qu'il en veut; ce

(1) La reine, épouse de Louis XV.

» n'est qu'à ma fantaisie : vous lui direz » qu'elle est partie. » Dans une autre occasion, on l'entendit s'écrier, en refusant d'acheter une robe qui lui plaisait : « C'est » trop cher, j'ai assez de robes; et nos » pauvres manquent de chemises. » Oh! que de familles indigentes seraient soulagées, si toutes les femmes du grand monde pensaient et agissaient comme cette illustre princesse! Il leur en coûterait, il est vrai, quelques vains ornemens; mais, n'en seraient-elles pas bien dédommagées par les bénédictions qu'elles s'attireraient? et ne vaut-il pas mieux gagner les cœurs par ses bienfaits, que de flatter les regards par un fastueux étalage de vanité?

» D'ailleurs, peut-on ignorer que Dieu nous a fait un précepte de donner l'aumône, et que, selon les principes de la religion (1), le superflu des riches doit

---

(1) Les lumières de la raison ont suffi pour découvrir cette vérité aux païens. Nous trouvons du moins dans leurs écrits ces beaux sentimens que Racine a exprimés avec autant de noblesse que d'élégance, dans les vers que nous allons citer :

Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi.
Je suis homme : tout homme est un ami pour moi.

être employé à soulager les misères des pauvres. Or, comment pouvoir accorder ces principes avec la conduite de ces femmes du monde, qui donnent tout au luxe, et qui n'accordent rien à la charité? Diront-elles que, réduites au pur nécessaire, elles n'ont aucun superflu à faire passer dans les mains des malheureux? Mais le pompeux attirail de leur faste et de leur mollesse ne démentirait-il pas leurs paroles? et si, en jetant les yeux sur la multitude de leurs bijoux, de leurs robes, de leurs colifichets, qu'elles changent et augmentent tous les jours sans nécessité, elles voulaient en juger, je ne dis pas d'après les maximes de la foi, mais d'après les seules lumières de la raison, ne seraient-elles pas forcées de s'écrier, comme un ancien philosophe : « Oh! que de choses » dont je n'ai pas besoin! »

Ah! ne me donnez pas, ma fille, le

---

Le pauvre et l'étranger, le ciel me les envoie,
Et mes mains avec eux partagent avec joie,
Des biens qui pour moi seul n'étaient pas destinés.
Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.

Ces sentimens sont capables de faire rougir bien des chrétiens. *(Note de l'éditeur.)*

chagrin de vous voir tomber dans un abus si répréhensible; et si vous voulez me rendre heureuse, ne cherchez à vous distinguer que par votre bonté. J'ai toujours éte charmée du bien qu'on m'a dit de vous; cependant ma joie ne sera parfaite que lorsqu'on me dira que vous êtes bonne.

Je ne vous ai jamais rien refusé de ce que vous m'avez demandé pour vos menus plaisirs, mais je me prêterai encore plus volontiers à vos désirs, lorsque je saurai que vous comptez, parmi vos plus doux plaisirs, la satisfaction qu'on éprouve en soulageant ceux qui souffre. Alors mon cœur se dilatera, ma main s'ouvrira, et je ne croirai jamais pouvoir assez multiplier des dons destinés à assurer votre gloire, en faisant le bonheur d'autrui.

Je ne veux pas vous laisser ignorer, en finissant, que j'ai reçu des nouvelles de votre frère. Il fait éclater les mêmes sentimens que vous, sur la maladie du bon papa; et il nous marque qu'il a été fait lieutenant; je suis charmée de son avancement, et je vais lui en faire mon compliment; mais je trouve qu'il est triste de ne pouvoir le féliciter que par écrit.

## LETTRE LXXIX.

La mère à sa fille.

Le mariage de votre cousine Caroline est enfin arrêté; mais, s'il l'est, ce n'est ni la faute de son oncle, ni la mienne. Cet oncle aussi prudent que zélé pour le bien de sa nièce, n'a rien oublié pour lui dessiler les yeux, et pour lui montrer le précipice où elle allait se jeter. Mais quand le cœur est épris, l'esprit est bientôt aveuglé, et, malgré les sages conseils de cet homme respectable qui lui sert de père, votre cousine a persisté dans sa résolution. Pour l'empêcher de l'exécuter, je crus de mon côté devoir aller lui parler, et j'avais déjà commencé à m'entretenir avec elle de son futur mariage, lorsque nous fûmes interrompus par une visite qui vint fort mal à propos. Dans la crainte de rencontrer un autre jour le même obstacle, je pris le parti de lui écrire, et voici la lettre que je lui envoyai:

« Je suis bien fâchée, ma chère Caro-
» line, qu'on vînt interrompre la conver-

» sation intéressante que nous avions en-
» tamée sur votre mariage. Comme c'est
» de l'engagement que vous allez prendre
» que dépend le bonheur ou le malheur
» de toute votre vie, je m'étais proposée
» de vous exposer en détail les suites fu-
» nestes et irréparables que peut avoir un
» mauvais choix dans une démarche si
» importante; et je ne pus vous en dire
» qu'un mot en passant. Mais vous n'y
» perdrez rien, ma chère. Je vous aime
» trop pour ne pas vous donner en cette
» occasion des preuves de mon amitié, et
» pour ne pas user de tous les moyens qui
» peuvent servir à vous préserver de l'er-
» reur où je crains de vous voir tomber.
» Je vais donc vous marquer par écrit
» tout ce que j'avais résolu de vous dire de
» vive voix.

» Lorsque je vous demandai si vous con-
» naissiez bien les qualités que doit avoir
» celui à qui une jeune personne unit sa
» destinée, pour qu'elle puisse raisonna-
» blement espérer d'être heureuse avec
» lui, vous me donnâtes à entendre par
» votre réponse, que vous réduisiez ces
» qualités à une naissance illustre, à une

» belle figure, à un air noble, à des ma-
» nières agréables, c'est-à-dire, à tout ce
» qui peut flatter les regards et la vanité.
» Je n'en fus pas surprise. A votre âge,
» on n'aime que ce qui flatte les sens,
» que ce qui charme la vue, et l'on croit
» que, pourvu qu'un homme ait le don de
» plaire, on ne peut manquer de se plaire
» avec lui. Mais il n'en est pas ainsi, ma
» chère amie. L'homme le plus distingué
» par le lustre de son origine, par les
» charmes de sa figure, et par la politesse
» de ses manières, peut être un mari très-
» dur, très-hautain, très-capricieux, très-
» haïssable; il peut, sous un extérieur no-
» ble et grâcieux, cacher une âme vile et
» un mauvais cœur : il peut être agréable
» dans les cercles, et insupportable dans
» sa maison; il peut être l'idole des autres
» femmes, et le tyran de la sienne, C'est
» ce que l'on voit tous les jours dans le
» monde; et c'est ce qu'il me serait facile
» de vous prouver par plusieurs exemples,
» si je ne craignais de nuire à la réputa-
» tion de ceux que j'aurais à citer.

» Gardez-vous donc de regarder les
» qualités dont vous m'avez parlé, comme

» autant de sûrs garans du bonheur que » vous vous promettez. La naissance n'est » qu'un vain titre, qui n'inspire souvent » qu'un sot orgueil et un injuste mépris » pour ceux qui n'en sont pas décorés. » Une figure agréable est un beau tableau » que l'on contemple d'abord avec enthou- » siasme, mais à la beauté duquel l'habi- » tude rend peu à peu insensible, et qu'on » voit à la fin avec indifférence. La poli- » tesse des manières, et les démonstra- » tions d'attachement ne sont, pour l'ordi- » naire, qu'un artifice dont les hommes » se servent pour se faire valoir aux yeux » de celles dont ils cherchent à gagner le » cœur.

» Sont-ils amans? ils savent se contraindre:
» On croit former les nœuds les plus flatteurs.
» L'amour voltige sur les fleurs;
» L'hymen marche sur les épines.

» Rien n'est plus vrai que le sens de ces » vers que vous nous chantiez dernière- » ment; et l'expérience en démontre tous » les jours la vérité. Quand un jeune » homme cherche à unir son sort à celui » d'une demoiselle dont la fortune lui offre

» de grands avantages, il n'est aucun rôle » qu'il ne joue, aucun artifice qu'il ne » mette en œuvre pour lui plaire; il lui » prodigue sans cesse les attentions, les flat- » teries, les protestations d'attachement; il » lui donne à entendre qu'il n'aime, qu'il » n'aimera, et qu'il ne pourra jamais aimer » qu'elle. La jeune personne qui, faute d'ex- » périence, juge de ses sentimens par ses pro- » messes et par ses discours, espère de trou- » ver en lui un mari attentif, un mari com- » plaisant, un mari qui lui sera réellement » attaché; et ce doux espoir lui fait croire » qu'elle ne peut mieux assurer son bon- » heur qu'en s'unissant à lui par les liens » du mariage. Mais à peine cette union est- » elle formée, qu'elle voit son espérance » trompée, et qu'au lieu de l'heureux sort » que semblait lui promettre le mérite ap- » parent de l'amant, elle ne trouve dans » les défauts réels du mari, qu'une source » intarissable de désagrémens, de cha- » grins et de peines.

» Ce n'est donc, je vous le répète, ma » chère, et je ne saurais trop vous le répé- » ter, ce n'est ni de la naissance, ni du » rang, ni de la figure, ni des agrémens

» extérieurs de celui qu'elle prend pour » époux, que dépend la destinée d'une » femme : c'est de son caractère, c'est de » sa conduite, c'est de sa manière de pen- » ser. S'il est naturellement doux, atten- » tif, prévenant; s'il a des mœurs pures; » s'il mène une vie sage et réglée; si, sur- » tout, il est pénétré des sentimens qu'in- » spire la religion, et s'il se montre exact à » en remplir les obligations, loin de se » rien permettre de tout ce qui pourrait » contrister celle qui partage son sort, il » ne s'étudiera qu'à lui plaire, qu'à lui » donner sans cesse de nouvelles marques » de son amour; et comme, d'après ses » principes, il ne l'a épousée que pour la » rendre heureuse, il regardera le soin de » faire son bonheur comme le plus im- » portant et le plus doux de tous ses de- » voirs.

» Mais si, au lieu d'être tel que je viens » de le peindre, il est malheureusement » emporté, violent, impérieux, jaloux et » capricieux, si, ne songeant qu'à se sa- » tisfaire, il sacrifie ses devoirs à ses goûts, » et sa fortune à la passion qu'il a pour le » jeu, si, méprisant les maximes et les lois

» de la religion, qui seule peut faire régner » constamment parmi les époux, l'union, » la vertu, et le bonheur qui en est le fruit, » il se fait, comme tant d'autres, une » fausse gloire de ne rien croire, de ne » rien respecter, et de ne suivre d'autres » lois que ses caprices et ses penchans dé- » réglés, pourra-t-il avec tous ses défauts, » rendre heureuse celle qui a eu l'impru- » dence de s'associer avec lui? Ne l'abreu- » vera-t-il pas, au contraire, d'amertumes » et de chagrins? Ne lui donnera-t-il pas » autant de marques de froideur et d'indif- » rence, qu'il lui avait fait de protesta- » tions de tendresse, d'attachement? et, » après avoir fait long-temps son tour- » ment par ses mépris et ses dédains, ne » finira-t-il pas, peut-être, par y mettre le » comble, en rompant le lien sacré qui » l'attachait à elle, pour s'unir, sous ses » yeux, à une rivale indigne de son estime » et de son amour?

» Hélas! ma chère, on n'entend parler » depuis quelque temps dans le monde, » que de dissentions, que de ruptures, » que de divorces parmi les époux. Mais » d'où viennent des désordres si scanda-

» leux, si ce n'est de ce que la plupart des
» mariages sont mal assortis, et n'ont eu
» pour principes qu'un amour aveugle, ou
» un sordide intérêt? Les passions ne peu-
» vent former que des nœuds fragiles : la
» vertu seule peut les rendre solides; et
» mille exemples nous prouvent que les
» hommes qui ont de la sagesse, des
» mœurs, de la religion, sont les seuls
» maris qui aient constamment des égards,
» des attentions et de l'attachement pour
» leurs femmes.

» Voulez-vous donc, ma chère, en avoir
» un de ce caractère, et vous assurer par-
» là une vie heureuse? Ne vous bornez pas
» à examiner si celui à qui vous vous pro-
» posez d'accorder votre main, est doué des
» charmes qui distinguent les hommes ai-
» mables; mais cherchez surtout à savoir
» s'il a les qualités qui caractérisent les
» hommes vertueux; et comme la préven-
» tion que vous avez peut-être pour lui,
» jointe à la dissimulation dont il pour-
» rait user envers vous, ne vous permet-
» trait pas d'acquérir une connaissance
» parfaite de son caractère, de sa con-
» duite et de ses principes, employez,

» pour en bien juger, les lumières de
» l'oncle respectable qui vous tient lieu de
» père, qui dans les circonstances critiques
» où vous vous trouvez, doit vous servir
» de guide. Il connaît à fond le jeune
» homme qui a fixé votre choix : il est
» prudent; il a de l'expérience, il vous
» aime comme si vous étiez sa propre fille,
» il ne craint que de vous voir malheu-
» reuse, il ne désire que ce qui peut con-
» tribuer à votre bonheur : vous ne pouvez
» donc rien faire de plus sage que de sou-
» mettre vos idées à son jugement, et de
» renoncer même, s'il le faut, à votre in-
» clination, pour suivre ses conseils. On
» dit tous les jours que l'amour est aveu-
» gle, et les écarts où il donne lorsqu'il
» n'a point de guide pour l'éclairer, ne
» le prouvent que trop souvent; il n'y a
» que la raison et la prudence qui puissent
» l'empêcher de s'égarer, et c'est ce que
» vous trouverez dans les conseils de vo-
» tre oncle. Suivez-les donc, ma chère, je
» vous en conjure, pour mon intérêt au-
» tant que pour le vôtre; car si vous ve-
» niez à être malheureuse, je ressentirais le
» contre-coup de tous vos malheurs; mais

» j'espère que vous ne me procurerez pas
» ce chagrin, et que je n'aurai qu'à m'ap-
» plaudir de votre bonheur. Quoi qu'il en
» soit, j'ai acquitté la dette qu'exigeait de
» moi la tendre amitié que j'ai toujours eue
» pour vous; et si jamais vous aviez à vous
» plaindre des rigueurs de votre sort, je
» n'aurai pas du moins à me reprocher
» d'avoir négligé de faire tout ce qui dé-
» pendait de moi pour le rendre heureux.
» Je suis, etc. »

Voilà, ma fille, ce que j'ai cru devoir écrire à votre cousine. Je n'ai rien oublié, comme vous le voyez, pour l'engager à se défier de son cœur, et à s'en rapporter au jugement de son oncle. Mais ma lettre a été aussi inutile que les conseils de cet homme respectable par qui elle devait se laisser conduire; c'est en vain qu'il lui a dévoilé tous les défauts qu'il avait remarqués dans son futur époux. Il a eu beau lui représenter que c'était un homme intéressé qui en voulait moins à sa personne qu'à ses richesses, et que dès qu'une fois son avarice serait satisfaite, les hommages qu'il lui rendait se changeraient en mépris. Rien n'a été capable de la désabu-

ser; rien n'a pu triompher de son obstination. L'espoir de s'élever au-dessus de son état, de porter un grand nom, et de figurer avec les dames du premier rang; la satisfaction d'avoir pour époux un homme dont l'air noble et gracieux semble annoncer une belle âme; l'inclination qu'elle a conçue pour lui, en souffrant ses assiduités malgré nos avis, tout cela lui a tellement fasciné les yeux, qu'elle a dit nettement qu'elle ne voulait point d'autre époux, et qu'elle l'aurait quoique l'on pût faire. Elle l'aura en effet, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle se félicite longtemps de son choix. Mais le portrait que l'on m'a tracé de celui qui en est l'objet, me fait bien craindre le contraire. Je vous marquerai dans peu tout ce que j'en saurai.

## LETTRE LXXX.

La mère à sa fille.

Vous avez tant pris de part à la tristesse que m'a causée la maladie de votre père, qu'il est bien juste, ma fille, qu'en vous annonçant son entier rétablissement, je

vous fasse participer à la joie que j'en ai ressentie. Il sortit avant-hier pour la première fois, et il est si bien remis, que si l'on n'avait pas su qu'il a essuyé une fièvre putride, personne ne l'aurait deviné : aussi je l'abandonne à présent à lui-même; et, comme il n'a plus besoin de mon secours, j'ai profité des premiers momens de liberté que j'ai eus, pour rendre quelques visites indispensables. Vous jugez bien que je n'ai pas oublié celle que je devais à votre cousine Caroline, que je ne vis que pendant peu de temps le jour de son mariage. Aujourd'hui j'ai passé une grande partie de l'après-dînée tête-à-tête avec elle, et j'ai déployé toute mon éloquence pour l'engager à me parler avec confiance; mais je n'ai rien pu tirer d'elle. Elle a fait, comme on dit, contre mauvaise fortune bon cœur; et quoiqu'elle porte sur la physionomie un air de tristesse qui annonce qu'elle n'est pas contente, elle m'a protesté qu'elle l'était. Je voudrais bien qu'elle m'eût dit vrai. Son oncle, qui voit les choses de près, et qui n'a aucun intérêt à dissimuler, parle sur un tout autre ton. « J'ai été prophète, me

disait-il l'autre jour; ce que j'avais prédit est arrivé à la lettre. Notre homme n'a pas même eu assez de politique pour sauver les apparences pendant quelque temps; la hauteur et la dureté ont succédé en lui à la feinte douceur qu'il faisait paraître; et, dès qu'il s'est vu maître des richesses de sa nouvelle femme, il n'a plus eu aucun égard pour elle. Il ne la regarde qu'avec un œil de mépris; il ne lui parle qu'avec un ton d'empire; il la traite en esclave plutôt qu'en épouse. »



Après cela je ne suis pas surprise qu'elle ait l'air triste et chagrin : ah! qui pourrait ne pas l'avoir dans une pareille situation? Oh! qu'elle doit bien sentir à présent toute la frivolité de ce vain titre de grande dame, qu'elle ambitionnait! qu'elle doit bien comprendre que ce n'est point le rang et la figure, mais le caractère et la vertu d'un époux qui rendent une femme heureuse! qu'elle doit se repentir amèrement de n'avoir pas suivi les sages conseils des personnes qui ne désiraient que son bonheur, et qui, par leurs lumières et leur expérience, étaient bien mieux en état qu'elle de prendre les moyens nécessaires

pour l'assurer! Malheureusement tous ses regrets sont inutiles; et la rigueur de son sort doit lui être d'autant plus insupportable, qu'elle ne peut l'attribuer qu'à elle-même, et qu'elle est forcée de se dire : « Tu l'as voulu. »

Cette nouvelle fait ici grand bruit : on en parle dans toutes les assemblées; et l'on compatit beaucoup au malheur de votre infortunée cousine. Mais le tort qu'elle a eu en se roidissant contre le sentiment et les désirs de ses parens, fait que bien des personnes la blâment encore plus qu'elles ne la plaignent. Votre père est de ce nombre. « Tant mieux, disait-il l'autre jour que nous en parlions dans notre petite société, tant mieux, si elle est malheureuse. Il est bon qu'elle le soit, puisqu'elle l'a mérité par son entêtement. Son exemple sera une leçon pour les jeunes filles; et en leur montrant combien il est dangereux de vouloir se marier à sa fantaisie, il leur apprendra à se conformer aux avis de ceux que la Providence leur a donnés pour leur servir de guides dans une démarche aussi décisive.

Je blâme, comme les autres, l'opiniâtreté de la nouvelle mariée; mais je la

plains encore plus de s'être réduite dans une si cruelle situation, et lorsque son oncle m'en eut fait part, je ne pus m'empêcher de verser des larmes. Imaginez ce que ce serait, si jamais j'avais le désagrément de vous voir dans un état aussi déplorable; je crois que j'en mourrais de douleur. La Providence vous préservera sans doute d'un si triste sort; il ne tiendra pas du moins à moi que vous n'en ayez un beaucoup plus heureux; et si votre docilité répond à mes désirs, comme tout me porte à le croire, j'espère que je n'aurai jamais qu'à m'applaudir de votre destinée.

## LETTRE LXXXI.

La fille à sa mère.

Quoique votre avant-dernière lettre m'eût annoncé que mon bon papa était fort bien, je n'étais pas encore entièrement tranquille; j'éprouvais, comme vous me le marquiez un jour, que l'on craint toujours pour ce que l'on aime. Je me di-

sais à tout instant : « Si malheureusement il lui survenait quelque rechute ! » A présent, Maman, je ne crains plus rien ; et en m'apprenant l'entier rétablissement de sa santé, votre dernière lettre a mis le comble à ma satisfaction. Dès que j'en eus achevé la lecture, je sautai, je tressaillai d'allégresse. Si on ne m'eût pas connue, on m'aurait prise pour une folle ; mais comme on avait su dans le couvent le sujet de ma douleur, on devina, sans que je le dise, celui de ma joie.

Maintenant qu'il n'y a plus rien qui me trouble, je vais écrire à mon frère, pour lui faire mon compliment sur le nouveau grade où il a été élevé. Que ne puis-je aussi féliciter ma cousine Caroline ! Après ce que vous m'avez appris sur son sort, je n'en ai pas le courage. Je ne puis que la plaindre de s'être obstinée à faire son malheur par son entêtement. Son exemple, comme le disait papa, est une belle leçon. Soyez bien persuadée, ma bonne Maman, que j'en profiterai, et que, si je viens à être malheureuse, ce ne sera certainement pas pour avoir rejeté vos conseils. Je me trouve trop bien de les avoir

suivis jusqu'ici; ils seront toujours la règle de ma conduite, comme vous serez toujours l'objet de mon amour. Je n'écris point à papa pour le féliciter : tout ce que je pourrais lui dire n'approcherait pas de ce que je sens ; je vous prie seulement de lui faire part de ma lettre, et de le bien assurer que le contentement que j'éprouve égale la tendresse que j'ai pour lui et pour vous.

## LETTRE LXXXII.

La fille à sa mère.

Quoiqu'il n'y ait que quelques jours, ma bonne Maman, que je vous ai écrit, je ne puis m'empêcher de mettre encore aujourd'hui la main à la plume, pour vous faire part du triste et touchant événement qui est arrivé sous nos yeux.

Jeudi dernier, le feu prit à la maison d'une revendeuse qui demeurait vis-à-vis du couvent, et qui avait toute sa fortune dans sa boutique. Elle cria au secours : on y vola; mais le vent était si fort et la flamme si ardente, qu'on ne put pas venir

à bout de l'éteindre. Comme nous entendîmes de très-grands cris, nous allâmes toutes aux fenêtres de la galerie, et nous eûmes la douleur de voir réduire en cendres la maison de cette pauvre femme, qui était veuve depuis six mois, et à qui il n'est resté que deux jeunes filles et un garçon de deux ans. C'était un spectacle vraiment lamentable : ce fut bien pis le lendemain. Nous vîmes la scène la plus attendrissante qu'on puisse imaginer. La malheureuse veuve, se trouvant sans ressource, prit le parti de venir au couvent, et pria la portière de faire descendre toute la communauté au parloir. Les pensionnaires s'y rendirent comme les autres. Lorsque nous fûmes toutes rassemblées, elle entra avec ses trois enfans échevelés et couverts de haillons. Le garçon qu'elle tenait entre ses bras, effrayé sans doute par les robes noires des religieuses, poussa un grand cri et se jeta dans le sein de sa mère, qu'il pressait de ses faibles mains; les deux filles, plus âgées, firent la révérence; mais avec un air qui semblait annoncer qu'elles sentaient leur malheur. Tout cela commença à nous émouvoir, et

nous nous disions les unes aux autres : « Oh ! les jolis enfans! quel dommage qu'ils soient si malheureux! » Mais ce qui nous toucha le plus, ce fut la mère. Elle était pâle comme la mort; la douleur l'avait changée en une espèce de spectre. On voyait qu'elle faisait un effort pour nous adresser la parole; les sanglots étouffaient sa voix. Ce ne fut qu'après plusieurs minutes que, nous montrant ses enfans : « Voilà, dit-elle en pleurant, voilà, mes charitables dames et demoiselles, tout ce que le bon Dieu m'a laissé. Je n'ai plus ni linge, ni habits, ni pain, ni maison; et si les bonnes âmes ne viennent à mon secours, je n'aurai bientôt plus d'enfans, et je n'existerai plus moi-même. Ah! je vous en conjure pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi et de ma famille! » Elle ne put en dire davantage. Ses soupirs, ceux de ses enfans et les nôtres l'interrompirent; elle ne s'exprima plus que par ses larmes. Madame la supérieure eut bientôt soin de la consoler, en lui promettant qu'on n'oublierait rien pour la secourir, et que ce jour-là même on ferait une quête pour elle dans le couvent.

On la fit en effet. Parmi toutes les religieuses et les pensionnaires, il n'y en eut pas une seule qui ne s'empressât de contribuer à la bonne œuvre. La plus petite des demoiselles, mettant la main à la poche, en tira une pièce de vingt-quatre sous, et dit en la donnant : « Tenez, voilà tout ce que j'ai ; je voudrais bien en avoir davantage ; car ces pauvres petits enfans m'ont fait pitié. » L'aumône des grandes pensionnaires fut plus considérable ; la mienne fut proportionnée à mes facultés ; mais celle qui l'emporta sur toutes les autres, ce fut celle de Julie.

Je serai peut-être indiscrète en vous révélant son secret ; cependant le trait est si beau, que je ne puis vous le taire.

Vous savez sans doute que madame sa mère, qui n'a rien de caché pour vous, lui avait envoyé dernièrement six louis pour un déshabillé. Eh bien ! Maman, dès que nous fûmes de retour du parloir, elle alla les porter à la maîtresse des pensionnaires, qui était chargée de faire la quête. Cette dame fut si étonnée de sa libéralité, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire : « Quoi ! tout cela ! Mademoiselle, vous

avez apparemment beaucoup d'argent? Non, Madame, répondit Julie; je n'avais que ces six louis que maman avait eu la bonté de m'envoyer pour m'acheter un déshabillé en soie; mais ce déshabillé ne m'est pas absolument nécessaire, et je puis bien m'en passer; au lieu que la pauvre femme et les malheureux enfans que nous avons vus ce matin, ne peuvent se passer ni d'habits, ni de linge, ni de pain, et n'ont aucune ressource pour s'en procurer. Vous m'enchantez, ma chère, lui dit alors la religieuse en l'embrassant. Cependant comme la charité doit être bien réglée, et que votre maman trouverait peut-être mauvais que vous disposassiez de cette somme sans son agrément, je vais en prendre la moitié pour la pauvre famille que nous voulons soulager, et vous vous servirez de l'autre pour acheter un déshabillé moins beau que celui dont vous comptiez faire emplette. Par ce moyen, vous contribuerez à la bonne œuvre sans vous écarter des vues de vos parens, qui doivent toujours être la règle de votre conduite. » Julie eut beau insister; elle fut forcée de reprendre trois louis;

mais en même temps elle annonça à la religieuse, qu'elle allait écrire à sa maman pour lui demander la permission d'employer cet argent à secourir les malheureux auxquels elle l'avait destiné. Je ne doute pas qu'elle n'ait exécuté son projet. Si cela est, madame sa mère n'aura pas manqué de vous en faire part. Vous jugerez vous-même si vous devez lui communiquer le contenu de ma lettre. Pour moi, je n'ai pu me refuser la satisfaction de vous l'écrire.

## LETTRE LXXXIII.

La mère à sa fille.

Vous m'avez ravie, ma chère, par le charmant récit que vous m'avez fait. Depuis que je l'ai lu, l'amitié que j'avais pour l'aimable Julie, a augmenté de moitié; sa mère, que je m'empressai d'aller féliciter, n'était point instruite de l'acte héroïque dont vous m'avez donné la première nouvelle; elle ne comprenait pas même ce que je voulais lui dire, et mon compliment ne fit d'abord que l'étonner. Mais quand elle

eut entendu la lecture de votre lettre, elle en fut si transportée de joie, qu'elle me dit, en m'embrassant, que jamais elle n'avait éprouvé une aussi grande satisfaction. Celle que vous m'avez procurée, en me marquant que vous aviez fait tout ce qui avait dépendu de vous pour soulager la famille infortunée dont vous me parlez, n'a pas été moins douce pour moi. J'aurais voulu seulement que vous m'eussiez fait confidence de ce que vous avez donné. Vous avez craint apparemment d'aller contre l'esprit de l'Évangile, qui nous dit expressément : « Que votre main gauche ignore ce que donne votre droite. » Cette délicatesse est fort louable. Je crois cependant qu'il est toujours permis de dire ses secrets à une mère, surtout quand on ne les lui confie que pour lui faire voir qu'on n'a rien de caché pour elle. Quoi qu'il en soit, votre tante a eu soin de suppléer à votre silence ; et, comme j'ai compris en lisant sa lettre (1), que votre charité vous avait ruinée, je vous envoie bien volontiers de

(1) On trouve cette lettre à la suite de celle-ci.

quoi vous dédommager du sacrifice que vous avez fait, et je souhaite de tout mon cœur, que vous en fassiez souvent de pareils.

Je voudrais bien avoir à vous raconter quelque chose d'aussi touchant que ce que vous m'avez rapporté vous-même; mais si le récit que je vais vous faire n'est pas propre à vous édifier, il pourra du moins vous instruire, et vous apprendre la manière dont on doit se comporter lorsqu'on veut éviter le mépris et s'attirer la bienveillance et l'estime de tout le monde.

Je m'étais rendue cette après-dînée chez madame de Montbilla, qui est nouvellement arrivée de la campagne; j'y avais trouvé quatre ou cinq personnes de ma connaissance, avec qui je causais de bonne amitié, lorsque la conversation a été interrompue par l'arrivée d'une dame qui venait faire aussi sa visite. Cette dame, que je me garderai bien de vous nommer, est grande, bien faite; et, quoiqu'elle soit d'une naissance assez médiocre, grâce au mariage que ses immenses richesses lui ont fait faire, elle porte un nom, et occupe un rang assez distingué. Mais, si elle est res-

pectable par ses titres, elle est bien haïssable par son air, par son ton et par ses manières. Je n'ai jamais rien vu de si froid, de si sec et de si fier. Il semblait qu'elle nous faisait grâce en daignant s'abaisser jusqu'à nous regarder et à s'entretenir avec nous. Son coup d'œil était dédaigneux, sa conversation laconique; et elle ne nous eût dit probablement que des oui ou des non, si elle ne nous eût parlé de ses gens, de ses terres, de ses diamans, de son frère le colonel, de son oncle le président, etc. Une femme comme elle, car c'est là son expression favorite, n'est point faite pour descendre à des détails roturiers : elle volait toujours dans les nues, et elle était aussi haute qu'elles.

Pour nous, ma fille, nous étions toutes interdites; nous nous regardions avec étonnement, et notre embarras était si grand, qu'à peine nous restait-il assez de présence d'esprit pour soutenir la conversation. Heureusement cette contrainte n'a pas duré long-temps. La dame empesée a abrégé sa visite : on l'a accompagnée en grande cérémonie jusqu'à la porte, et alors on s'est bien dédommagé de la gêne où elle

nous avait tenues. C'était à qui gloserait le plus sur son compte. « Avez-vous vu cet » air? disait l'une; avez-vous pris garde à ce » ton? Oh! qu'on est sot, lorsqu'on est » fier! En vérité, disait l'autre, je crois » que cette dame a perdu la mémoire, et » a entièrement oublié ce qu'elle est et d'où « elle vient. Si elle l'a oublié, ajoutait une » troisième, les autres s'en souviennent, » et l'on comprend fort bien que sa fierté » n'est qu'un voile dont elle cherche à » couvrir la bassesse de son extraction. »

On aurait poussé les réflexions encore plus loin; car, comme vous voyez, l'humeur commençait à s'en mêler, et la raillerie allait dégénérer en satire : par bonheur, la présence de madame la comtesse de Malfort, qui est survenue, a mis fin à tous les commentaires. Le caractère de cette dame est l'antipode de celui de l'autre. C'est la bonté, c'est la politesse, c'est l'affabilité même. Loin de se prévaloir de son rang et de sa naissance, qui la rendent supérieure à tout ce que nous avons ici de plus relevé, elle a paru les oublier pour se mettre, en quelque sorte, à notre portée: elle a fait tomber adroitement la conversa-

tion sur tout ce qui pouvait nous intéresser ; elles nous a dit à toutes les choses les plus gracieuses ; elle a même poussé l'attention jusqu'à me demander de vos nouvelles ; mais elle a mis à tout cela tant d'aisance, tant d'intérêt et de cordialité, que nous en avons toutes été extasiées. Aussi, quoique sa visite ait été longue, il nous a semblé qu'elle n'avait duré qu'un instant ; et si la chose avait dépendu de nous, nous serions encore avec elle. Du moins, en nous quittant, elle a emporté tous les cœurs, et toutes les voix se sont réunies pour faire son éloge. « O l'aimable femme ! » s'écriait-on, et qu'elle est différente de » cette fière mijaurée qui nous regardait du » haut de sa grandeur ! Elle ne cherche » point, comme elle, à en imposer et à » dominer, mais elle y réussit beaucoup » mieux, et elle se fait autant respecter et » aimer par son affabilité, que l'autre se » rend odieuse et méprisable par sa fierté. »

Je ne doute pas, ma fille, que vous ne pensiez comme nous ; et je suis persuadée que, si l'on vous demandait à laquelle de ces deux femmes vous aimeriez mieux ressembler, vous diriez sans hésiter : « A la

seconde. » Vos souhaits s'accorderaient en cela avec les miens, et si jamais ils sont accomplis, comme je m'en flatte, rien ne manquera plus à mon bonheur; puisque j'aurai lieu de croire que tout le monde partagera les sentimens que j'ai pour vous, et qu'après le plaisir d'aimer ses enfans, il n'est rien de plus satisfaisant pour une mère, que de les voir aimés.

---

## LETTRE LXXXIV.

La mère Rosalie à Madame ***.

Félicitez-vous, Madame; je crois avoir vu, en lisant une de vos lettres, que vous désiriez surtout qu'Émilie fût bonne et charitable. Eh bien! vos vœux sont accomplis: elle a fait un sacrifice, et m'a tenu un langage qui ne permettent pas d'en douter.

Une veuve infortunée qu'un incendie avait réduite à la plus grande misère, vint dernièrement au parloir, accompagnée de ses trois jeunes enfans, pour réclamer notre charité. A son aspect tous les cœurs furent émus, et il n'y eut personne qui ne

leur donnât quelques secours. Mais Émilie fut une de celles qui se distinguèrent le plus par leur générosité. Comme j'ai coutume de garder son petit trésor, elle me prit à part, me fit monter dans ma chambre, et me pria de lui donner l'argent que vous lui aviez envoyé pour fournir à ses petites fantaisies. Je condescendis très-volontiers à ses louables désirs; mais quand je vis qu'elle prenait et emportait tout ce qu'elle avait : « Que vous restera-il donc, lui dis-je, pour vos menus plaisirs? Eh! ma tante, me répondit-elle avec émotion, est-il un plaisir comparable à celui que j'aurai à soulager les membres souffrans de Jésus-Christ! »

Vous devez juger, Madame, combien je fus enchantée de cette réponse : elle me charma d'autant plus, qu'elle me fit comprendre que ce n'était point par un sentiment naturel, mais par un véritable esprit de christianisme, qu'elle se déterminait à secourir les malheureux; et c'est là justement le point où je voulais l'amener; car j'ai toujours été persuadée qu'il n'y a que les motifs que nous fournit la religion, qui puissent nous rendre constamment bienfai-

sans, et je vois avec douleur que, dans la plupart des livres qu'on a faits dans ces derniers temps pour l'instruction des jeunes gens, ces motifs sont presque les seuls qu'on néglige de leur proposer. On leur répète sans cesse le mot d'humanité, qui n'est qu'une vertu morale; et on n'oserait leur parler de la charité, qui est une vertu chrétienne et surnaturelle. On leur représente les pauvres comme nos semblables; et on ne les leur fait jamais envisager comme nos frères en Jésus-Christ. On leur dit que rien n'est plus doux et plus glorieux aux yeux des hommes, que de faire du bien; et on craindrait de leur ajouter que rien n'est plus nécessaire et plus méritoire aux yeux du Seigneur. On les porte à donner l'aumône par un sentiment de compassion; et on rougirait presque de les exhorter à la faire par un véritable esprit de piété.

Mais quel est le fruit de ces instructions où la religion n'entre pour rien? Voyons-nous que, depuis qu'on a substitué les maximes de la philosophie aux principes du christianisme, il se fasse dans le monde plus de bonnes œuvres, et qu'on y soit

aussi bienfaisant qu'on veut le paraître? S'il faut s'en rapporter aux discours des gens du monde eux-mêmes, la bienfaisance n'est presque plus que sur les lèvres de ceux qui s'en piquent : l'égoïsme a desséché et endurci tous les cœurs; le luxe absorbe tous les dons qui doivent être consacrés au soulagement de l'indigence; et si l'on veut trouver encore quelques âmes vraiment charitables, on ne doit les chercher que parmi les personnes qui sont véritablement chrétiennes.

Je n'en suis point du tout surprise. Il y a un si grand fonds d'amour-propre dans le cœur de tous les hommes, qu'à moins qu'ils ne s'élèvent au-dessus de la nature par le secours de la religion, ils s'aimeront toujours plus eux-mêmes que les autres, et ils préféreront infailliblement leur satisfaction à celle de leurs semblables. Oui, si dans un malheureux on ne voit qu'un homme, en donnant, par un sentiment d'humanité, quelques larmes à son triste sort, on ne sacrifiera point constamment ses plaisirs et sa vanité pour lui accorder les secours qu'il réclame dans son infortune, et on dira froidement que

la charité doit commencer par soi-même. Mais, si éclairé par les lumières de la foi, on découvre dans ce malheureux l'image de la Divinité; si on est bien persuadé, comme nous l'apprend l'Evangile, que Dieu regarde comme fait pour lui-même tout ce qu'on fait pour la moindre de ses créatures, et qu'il ne laissera pas même sans récompense un verre d'eau donné pour son amour; si on a présentes à l'esprit ces terribles paroles que Jésus-Christ doit adresser aux réprouvés: « Retirez-vous loin de moi, maudits; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; » on sentira alors qu'on n'est pas moins intéressé qu'obligé à faire l'aumône; et, convaincu que les largesses qu'on verse dans le sein de l'indigence, sont autant de trésors qu'on amasse pour le ciel, on ne croira jamais pouvoir les porter trop loin.

Aussi, pour accoutumer nos élèves à être compatissantes et généreuses envers les malheureux, j'ai soin, toutes les fois que l'occasion s'en présente, de leur mettre sous les yeux les grands et touchans motifs que la religion nous propose pour

émouvoir nos cœurs, et pour les exciter à la charité. Je crus devoir surtout les leur rappeler, lorsque je sus que la famille ruinée dont je vous ai parlé, devait se présenter à elles; et, avant que de les conduire au parloir, je leur fis faire cette réflexion : « Si, lorsque vous serez devant la grille, vous voyiez paraître à vos yeux Jésus-Christ fondant en larmes et implorant vos charités par ses soupirs et par ses sanglots, quoi qu'il pût vous en coûter pour le secourir, il n'est sans doute aucune de vous qui eût assez peu de religion et de piété, pour lui refuser les secours qu'il demanderait. Eh bien! Mesdemoiselles, vous allez voir ses membres et ses images dans la personne de la mère et des enfans infortunés qui vont s'offrir à vos regards, et j'espère que vous ferez pour les représentans de ce Dieu sauveur, ce que vous seriez disposées à faire pour lui-même. »

Mon espérance ne fut point trompée, et je vis avec le plus grand plaisir, qu'Émilie alla même jusqu'à la surpasser. Mais plus le sacrifice qu'elle a fait est généreux, plus je crois qu'il est à propos de l'en dédommager. Je me repose sur vous de ce

soin. Vous savez mieux que moi, qu'on ne saurait être trop libéral envers les enfans qui le sont en faveur des pauvres, et que l'argent qu'on leur donne pour un si noble et si saint usage, est celui qu'on emploie le mieux. Pour moi, ne pouvant lui donner des marques plus sensibles de ma satisfaction, je la lui ai témoignée par mes paroles. Toutes nos dames se sont empressées de lui faire leur compliment; et la joie, qui était peinte sur son visage, me donna lieu de présumer qu'elle se félicitait elle-même, d'avoir sacrifié ses menus plaisirs à la bonne œuvre qu'elle a eu le courage de faire.

J'aurais cru, Madame, vous priver de la plus douce consolation, si je vous avais laissé ignorer cette agréable nouvelle: tout ce qui me reste à souhaiter, c'est de pouvoir vous en mander souvent de pareilles.

Je suis, etc.

---

## LETTRE LXXXV.

La mère à sa fille.

J'AI bien besoin, ma fille, de me dédom-

mager, en m'entretenant quelques momens avec vous, du chagrin que j'ai essuyé tous ces jours derniers, en voyant le triste état où est réduite votre cousine Caroline. « Ah ! ma tante, me disait-elle hier, que n'ai-je suivi vos sages conseils et ceux de mon oncle ! Je sens à présent que vous ne vouliez que mon bien : hélas ! je le sens trop tard. » Vous jugez bien que je n'ai rien oublié pour lui faire entendre que le mal n'est pas sans remède ; mais elle connaît trop bien les défauts de son époux, pour pouvoir se le persuader.

Au reste, elle n'est pas la seule qui ait à se plaindre de son sort. Je vis dernièrement une jeune femme qui n'est guères plus heureuse qu'elle. C'est une de nos anciennes voisines, que vous connaissiez sous le nom de mademoiselle Joséphine, et dont j'ai oublié, je ne sais comment, de vous apprendre le mariage. Il est de notoriété publique qu'elle vit mal avec sa belle-mère, qu'elle a souvent des altercations avec son mari, et, ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout le monde prétend qu'elle en est l'unique cause, et qu'elle a tout le tort. Son mari a un bon fonds, mais il est

vif. Sa belle-mère est une femme fort prudente et fort vertueuse; mais, comme la plupart des vieilles gens, elle a la manie de vouloir tout faire, et de trouver souvent mal ce que font les autres. Si, connaissant ainsi son monde, car on l'avait prévenue, la nouvelle mariée eût ménagé la vivacité de son époux, et laissé agir l'activité de sa belle-mère, qui lui aurait épargné beaucoup de peines, et peut-être beaucoup de fausses démarches, elle eût été la jeune femme la plus heureuse du monde. Mais madame n'a pas été de cet avis. Trop sensible et trop délicate pour dissimuler et pour souffrir patiemment les petits reproches et les sages remontrances qu'on lui faisait de temps en temps, elle a commencé par bouder, puis elle a murmuré, ensuite elle a éclaté, jusqu'à brusquer et injurier tout son monde : je vous laisse penser si, après cela, elle doit mener une vie fort agréable.

Je ne vous garantis pas tous ces faits; je ne les ai point vus par moi-même, et, en vous les rapportant, je ne suis que l'écho du public. Cependant, s'il faut en juger par la manière dont cette jeune dame se

conduit dans le monde, il est bien à craindre que le public ne dise vrai. J'ai eu occasion de la voir dans différentes sociétés : presque toujours elle y a laissé échapper quelques saillies de cette sensibilité excessive qu'on lui reproche. Une légère raillerie, un badinage innocent, une bête qu'on lui faisait faire au jeu dans un coup critique, mille autres bagatelles auxquelles les gens sensés ne prennent pas garde, ou dont ils sont les premiers à rire, suffisaient pour irriter son amour-propre et pour blesser sa délicatesse. On la voyait aussitôt changer de couleur; et, si elle ne répondait pas toujours par des paroles piquantes, elle montrait du moins, par son ton, qu'elle était piquée. Or, quand une personne est si peu traitable dans le monde, où les bienséances la retiennent, elle l'est bien moins encore dans le sein de sa famille, où rien ne l'arrête; et, à vous dire vrai, ce que j'ai vu de mes propres yeux me porte fort à croire ce qu'on m'a rapporté sur le compte de la nouvelle mariée.

Je voudrais pourtant bien me tromper, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle ait

moins de torts que le public ne lui en donne. Mais ce que je désire encore plus ardemment, c'est que son exemple vous serve de leçon et vous apprenne de bonne heure à être moins sensible et moins délicate. Car, ma fille, puisque l'occasion s'en présente, il faut enfin que je vous ouvre mon cœur, et que je vous fasse part d'une inquiétude qui le ronge, surtout depuis que j'ai appris ce que je viens de vous raconter. Je crains, mon enfant, que, si vous venez jamais à vous établir dans le monde, vous n'y éprouviez un sort aussi malheureux que celui de notre ancienne voisine; et voici ce qui donne lieu à ma crainte.

Je me suis aperçue, dès votre plus tendre enfance, qu'à la plus légère réprimande que je vous faisais, vous aviez le cœur ulcéré. Vous n'imitiez pas, il est vrai, certaines filles revêches, qui, dès l'instant qu'on veut les reprendre, élèvent la voix, et prennent un ton qui ferait presque croire qu'elles grondent leurs mères de ce qu'elles s'avisent de les gronder. Vous auriez craint, avec raison, qu'on ne vous accusât de manquer entièrement de sentiment et d'éducation. Mais si le res-

pect que vous aviez pour moi, vous empêchait de me témoigner ouvertement votre rancune, vous me la faisiez assez sentir par le morne silence que vous gardiez, et par l'air sombre que vous affectiez de prendre. Je ménageais alors votre délicatesse, et je me contentais d'en gémir en secret. Mais qui sait si les autres auraient pour vous les mêmes égards.

Ah ! ma chère fille, que vous vous prépareriez de tristes jours, si vous n'aviez soin de réprimer cette sensibilité excessive !

Quand on veut dans le monde avoir quelque bonheur,
Il faut légèrement glisser sur bien des choses.
On y trouve bien plus d'épines que de roses.
Aux contradictions il faut s'accoutumer,
Ou, loin de tout commerce, aller se renfermer.

C'est ce qu'a dit un de nos poëtes; et rien n'est plus vrai. En ne voulant rien supporter de la part des personnes avec qui vous auriez à vivre, vous leur deviendriez insupportable; et que deviendrais-je alors moi-même? Pourrais-je être heureuse, tandis que je verrais que vous ne

le seriez pas ? Ah ! non, sans doute, ma chère ; et les chagrins que vous causerait votre délicatesse, retomberaient encore plus sur moi que sur vous. Mais j'espère que l'expérience, l'âge et les réflexions détruiront en vous un défaut qui nous serait si funeste ; et c'est cette espérance qui m'a engagée à vous en parler. Car je n'aime pas à faire des reproches ; et le vif intérêt que je prends à votre bonheur, pouvait seul m'arracher les choses désagréables que j'ai cru devoir vous dire. N'en soyez donc point fâchée, ma chère enfant ; mais, en lisant ma lettre, songez que c'est la mère la plus tendre qui l'a écrite, et que c'est sa tendresse seule qui la lui a dictée.

---

## LETTRE LXXXVI.

La mère à sa fille.

Votre silence me tenait en peine, et je commençais à craindre pour votre santé ; mais M. de Barilliers, notre voisin et notre ami, dont vous eûtes dernièrement la visite, et qui a pris la peine de venir me voir d'abord après son arrivée, a entière-

ment dissipé mes alarmes, en me donnant de vos nouvelles. Je les ai reçues d'autant plus volontiers, que depuis long-temps je n'avais pas eu la même satisfaction. Vous m'écriviez bien; mais je ne trouvais personne qui pût me dire: « Je l'ai vue, je lui ai parlé, » et cela est tout différent; j'en juge du moins par le plaisir que m'a fait la visite de notre voisin: je l'ai prolongée tant que j'ai pu; encore elle m'a paru trop courte. Je lui ai fait question sur question; je suis entrée dans les plus petits détails; et, si la tendresse maternelle ne m'a point excusée à ses yeux, il m'aura pris pour une bavarde ou pour une indiscrète. Quoi qu'il en soit, s'il n'a pas été content de moi, je l'ai bien été de lui. On ne peut rien imaginer de plus honnête que ce qu'il m'a dit sur votre compte. Votre figure, vos manières, votre maintien, tout a été la matière de ses louanges. Il m'a fait surtout le plus grand éloge de la bonté de votre caractère; et c'est ce que j'ai entendu avec le plus de plaisir, parce que c'est, à mon avis, ce qui fait le principal mérite des personnes de notre sexe. Il est vrai que cet éloge n'est peut-être qu'une

flatterie, car, comme on sait que les mères n'aiment rien tant que d'entendre louer leurs filles, on ne fait pas difficulté del es tromper pour leur plaire. Mais, si M. de Barrilliers avait usé à mon égard, de ce mensonge officieux, ce que je ne crois pas, il ne tiendrait qu'à vous, ma fille, de justifier la vérité de ses louanges, en réformant tous les défauts qui peuvent se trouver dans votre caractère.

Nous en avons toutes quelques-uns, et la plus parfaite d'entre nous est celle qui en a le moins. Dans les unes, c'est une fierté dédaigneuse qui leur fait tout mépriser, excepté elles-mêmes; dans les autres, c'est une sensibilité outrée qui s'offense de la plus légère contradiction et du moindre reproche; dans celles-ci c'est une indocilité opiniâtre qui les rend également incapables de céder à la volonté d'autrui, et de se départir de la leur; dans celles-là, c'est une humeur aigre et acariâtre qui ne se manifeste que par des plaintes et des murmures.

Je ne sais, ma fille, quel est celui de tous ces défauts qui domine en vous : quel qu'il puisse être, vous ne sauriez trop vous

en corriger. Si vous aviez au visage quelque tache qui vous défigurât, vous n'oublieriez certainement rien pour la faire disparaître, s'il était possible. A combien plus forte raison ne devez-vous pas employer tous vos soins à extirper tout ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre caractère ! Tout l'effet que pourrait produire la tache que vous auriez au visage, ce serait de vous rendre moins belle; au lieu que les défauts de caractère dont je vous ai parlé, vous rendraient infailliblement odieuse, et seraient pour vous une source intarissable de chagrins.

Vous avez dû voir dans les anecdotes que je vous racontai dernièrement, ce qu'on a à craindre, lorsqu'on se laisse dominer par une sotte fierté, ou par une sensibilité excessive. Les effets que produisent l'entêtement et l'indocilité, ne sont pas moins funestes. C'est de là que viennent les désagrémens qu'essuient la plupart des femmes. Comme la nature nous a faites pour obéir, et que la religion même nous y oblige, nous ne pouvons trouver notre bonheur et notre tranquillité que dans l'obéissance. Une femme qui a le caractère

flexible, vient à bout de tout, et vit toujours en paix avec ceux qui sont autour d'elle. Celle au contraire qui ne veut jamais céder, éprouve de la part des autres, la même contradiction qu'elle leur oppose, et passe sa vie dans le trouble et dans la discorde. On pourrait comparer la première au roseau de la fable, qui se releva après la tempête, parce qu'il avait su plier pendant qu'elle grondait sur sa tête; au lieu que la seconde est semblable au chêne, qui, pour avoir voulu résister à la fureur des vents, finit par y succomber.

Vous vous souvenez sans doute de cette femme qui, en conséquence du conseil que lui avait donné une prétendue magicienne, prit le parti de mettre dans sa bouche une gorgée d'eau, toutes les fois qu'elle était tentée de répliquer à son mari, et par-là vint heureusement à bout de faire cesser les querelles qu'elle avait continuellement avec lui. Eh bien! ma fille, il faudrait que toutes les femmes qui sont dans le même cas, se déterminassent à suivre la même méthode : il faudrait au moins qu'elles eussent la sagesse de se taire, lorsqu'elles voient que leurs paroles ne peu-

vent servir qu'à aigrir le mal. Mais bien loin d'employer ce moyen, qui seul pourrait leur donner la paix, il semble qu'elles ne cherchent qu'à attiser et à entretenir le feu de la discorde. On ne peut les contredire, sans qu'elles répliquent avec un ton aigre et acariâtre ; elles n'ont jamais à la bouche que des reproches ou des murmures ; elles ne savent parler qu'en grondant. Mais que résulte-t-il d'une pareille conduite ? La désunion, les disputes, la haine de leurs maris, et souvent même quelque chose de pire. Ceci me rappelle un petit conte qui, en vous amusant, pourra vous faire sentir cette vérité. Le voici :

Un capitaine, effrayé des dangers
Où l'exposaient et les vents et l'orage,
Dit hautement à tous les passagers
Que pour sauver son vaisseau du naufrage,
Il prétendait qu'au sein des flots émus,
Chacun jetât ses meubles, son bagage,
Et le fardeau qui pèserait le plus.
Lors un d'entre eux, mécontent de sa femme,
Entre ses bras prenant la bonne dame,
L'allait jeter à la mer sans façon.
Que fais-tu là? Quelle fureur t'entraîne?
Lui dit quelqu'un, l'arrêtant avec peine.

As-tu perdu l'esprit et la raison ?
Moi ? répondit notre homme; oh ! vraiment non!
Mais j'accomplis l'ordre du capitaine :
Car en jetant ma compagne dans l'eau,
J'y jette, hélas ! mon plus pesant fardeau.

Voilà l'idée que l'on a de ces femmes dont les gronderies éternelles fatiguent sans cesse ceux qui sont autour d'elles. On regarde la triste nécesssité où l'on est obligé de vivre en leur compagnie, comme un fardeau insupportable dont on serait charmé de se débarrasser. Pour nous, mon enfant, laissons-les gronder; et, pour me servir ici des expressions de S. François de Sales, souvenons-nous « qu'on prend plus de mouches avec une cuillerée de miel, qu'avec un baril de vinaigre. » Cette maxime est faite pour tout le monde; mais elle regarde plus particulièrement les femmes, qui, n'ayant point l'autorité en partage, ne peuvent régner que par la douceur.

Après la mort d'Auguste, dit l'auteur du *Dictionnaire d'Éducation*, on demandait à l'impératrice Livie, son épouse, par quels moyens elle avait pu captiver si constamment l'esprit du prince. « J'ai pré-

» venu, dit-elle, tous ses désirs; je me
» suis empressée d'exécuter toutes ses vo-
» lontés; jamais je n'ai eu l'indiscrète cu-
» riosité de connaître ses actions, et je
» ne lui ai pas plus parlé de ses égare-
» mens, que si je les eusse parfaitement
» ignorés. »

Je connais une dame dont la douceur a produit un effet encore plus extraordinaire. Elle avait le mari peut-être le plus intraitable que l'on puisse voir. Loin de rendre justice à son mérite, il n'avait pour elle que du mépris; il ne répondait aux témoignages de son affection que par l'indifférence la plus marquée. Toute autre s'en fût dépitée, et son dépit n'aurait fait qu'augmenter le mal; mais la dame dont je parle, se comporta autrement. Toujours attentive, toujours prévenante, elle ne laissa jamais échapper le moindre reproche; et son mari fut si frappé de la bonté de son caractère, et de la constance de sa vertu, qu'ouvrant enfin les yeux sur l'injustice de sa conduite, il se jeta un jour à ses pieds pour lui en demander pardon et pour lui jurer un attachement qui ne s'est plus démenti.

Je voudrais que cette anecdote fût connue de toutes les personnes de notre sexe : si elle ne les corrigeait pas, elle leur apprendrait au moins que souvent elles ne doivent imputer ce qu'elles ont à souffrir, qu'à la vivacité de leur humeur, et que, comme dit le bon La Fontaine : « plus fait douceur que violence. »

Apprenez-le du moins vous-même, ma fille, et ne l'oubliez jamais. Vous ne pouvez pas savoir ce que la Providence vous réserve ; mais, dans quelque situation, dans quelque état que vous puissiez vous trouver, vous n'y serez estimée, aimée, et heureuse, qu'autant que vous y porterez un caractère doux, affable, endurant et flexible. C'est là surtout, ma fille, ce que l'on recherche en nous ; c'est par-là que nous faisons notre bonheur et celui des autres. Car, comme dit un de nos poëtes :

Que sert une sagesse âpre et contrariante ?
Heureuse la vertu, douce, aimable, liante,
Dont les ris et les jeux accompagnent les pas !
La raison même a tort, quand elle ne plaît pas.

Or elle ne plaît que lorsqu'elle est, pour ainsi dire, assaisonnée par la douceur.

Tout le reste n'a qu'un agrément passager, qui perd bientôt son prix. On s'accoutume à la figure, et l'on devient bientôt insensible à ce qu'elle a d'attrayant ou de désagréable; mais on ne s'accoutume jamais à ce que les défauts du caractère ont de révoltant. Plus on les connaît, plus on a de peine à les supporter.

Un chevalier romain avait épousé une fille des plus riches, des plus belles, et même des plus estimables, en apparence, qu'il y eût à Rome. Tout le monde le croyait heureux; mais il ne l'était pas: et ce qui le prouva bien, c'est que, malgré les richesses et la beauté de son épouse, il la répudia peu de temps après son mariage. Ses amis en furent fort étonnés; et, comme ils lui en demandaient un jour la raison, il tendit d'abord le pied, et leur montra son soulier; ensuite leur adressant la parole: « Que manque-t-il à ce soulier, leur dit-il? n'est-il pas bien fait, n'est-il pas tout neuf? Vous n'y voyez certainement rien de défectueux? Et toutefois je ne puis le mettre sans qu'il me blesse. Or il en est de même, mes amis, d'une femme qui, sous un beau visage,

cache un méchant naturel. Elle plaît à ceux qui ne la voient que de loin, et qui ne la connaissent que par sa beauté; mais elle fait le supplice d'un pauvre mari qui est obligé de vivre avec elle, et de supporter sa mauvaise humeur.

Tous les époux qui ont eu le malheur de rencontrer aussi mal que le chevalier romain, ne vont pas, comme lui, jusqu'à rompre ouvertement avec leurs épouses; mais si la rupture n'est pas toujours aussi éclatante, elle n'en est pas pour cela moins réelle; et nous voyons que le triste sort qu'éprouvent la plupart des femmes, n'est qu'une suite de leur mauvais caractère. Voila pourquoi, mon enfant, je ne saurais trop vous exhorter à vous corriger de tout ce qui pourrait altérer la bonté du vôtre.

Un autre défaut contre lequel je suis intéressée à vous prémunir, c'est la paresse à écrire. Il y a déjà plus de trois semaines que je suis privée de vos lettres: vous devez sentir combien cette privation est dure pour moi. Il est vrai que la visite que M. de Barilliers m'a faite de votre part, en a un peu adouci la rigueur; mais

elle m'aurait fait encore plus de plaisir, si elle eût été accompagnée d'une de vos lettres. Réparez donc votre faute au plus tôt, et que la longueur de votre réponse me dédommage de celle de votre silence. Je ne vous le pardonne qu'à cette condition, et j'aime à croire que la pénitence que je vous impose, vous paraîtra bien douce.

## LETTRE LXXXVII.

La mère à sa fille.

A PEINE avais-je fait partir ma dernière lettre, que je vis entrer chez moi mademoiselle Adèle, qui vient de vous quitter, et qui m'a dit avoir été votre amie pendant tout le temps qu'elle a passé au couvent. Vous pensez bien qu'à ce titre elle fut bien reçue. Je l'ai déjà vue trois ou quatre fois; et j'ai toujours un nouveau plaisir à la voir, parce que toutes les visites que je lui fais ou que j'en reçois, me fournissent l'occasion de parler de vous. Elle vous est fort attachée, et elle mérite que vous la payiez de retour : car, outre l'amitié qu'elle

a pour vous, il m'a paru qu'elle avait un grand fonds de piété et beaucoup de douceur dans le caractère.

Mais, soit dit entre nous, je lui voudrais un peu plus de politesse, soit dans le maintien, soit dans les manières, soit dans la conversation. Je ne l'ai jamais vue en compagnie, qu'il ne lui soit échappé des fautes qui m'ont fait souffrir, et je crois que, si elle eût été ma fille, je me serais cachée de honte. Tantôt elle restait assise lorsqu'il aurait fallu qu'elle se levât, pour saluer les personnes qui entraient; tantôt elle laissait aller sans cérémonie celles qu'elle aurait dû accompagner lorsqu'elles sortaient. Quelquefois elle occupait une place qu'elle aurait dû céder, ou se tenait dans une posture trop nonchalante et trop familière. D'autres fois elle parlait lorsqu'elle aurait dû se taire, ou se taisait lorsqu'il aurait fallu qu'elle parlât. En un mot, sa conduite est si opposée aux principes de politesse qu'on a coutume d'inspirer dans le couvent d'où elle sort, que si je ne savais pas qu'elle y a passé deux ans, je ne pourrais jamais me le persuader. Il est bien fâcheux qu'elle n'ait

Votre frère est beaucoup plus exact que vous : il m'écrit de quinze en quinze jours, et il fait toujours mention dans ses lettres de son aimable petite sœur. Comme il n'est pas loin de Paris, je vais le charger d'y faire un voyage pour chercher un avocat qui défende un procès qu'on vient de nous susciter. Notre cause est si bonne, que nous ne craignons rien des prétentions de notre adversaire. Cependant il faut toujours prendre les précautions que la prudence suggère.

*P. S.* Comme votre esprit et votre caractère ont pris une consistance qui les rend capables de supporter le choses les plus sérieuses, j'avais résolu de ne plus vous envoyer de ces petites pièces de poésie qui pouvaient servir à égayer les instructions que je vous donnais pendant votre enfance. Mais je ne puis résister à la tentation de vous faire part d'une fable nouvelle que je viens de lire. Elle finit par un trait de satire contre les femmes; et malheureusement ce trait de satire est une vérité. Mais j'espère qu'après l'avoir lue, vous vous comporterez de telle manière, qu'on ne pourra jamais vous l'appliquer.

Voici cette fable, qui a pour titre : *La Vertu et la Beauté.*

La Vertu par hasard rencontra la Beauté,
Qui sur elle jetant un regard de fierté,
Avec peine sembla supporter sa présence.
Mais insensible à cette offense,
Et toujours pleine de douceur,
La Vertu lui dit sans aigreur :
D'où vient donc ce dédain et cette indifférence
Que j'aperçois à votre abord ?
Autrefois, comme des amies,
On nous voyait souvent unies.
Qui peut nous empêcher d'être encore d'accord ?
Et qu'ai-je donc enfin qui puisse vous déplaire ?
Rien, lui dit la Beauté ; mais votre air trop austère
Et la gravité de vos mœurs
Ne semblent guère faits pour vous gagner les cœurs.
Oui, reprit la Vertu, je suis grave et sévère ;
Mais, soit dit entre nous, selon certains méchans,
Vous, de votre côté, vous cherchez trop à plaire ;
Vous êtes trop vaine, trop fière ;
Et tout cela déplaît à bien des gens.
Savez-vous donc ce qu'il faut faire
Pour nous mettre à l'abri des traits des médisans ?
Tout le monde vous trouve aimable ;
On dit aussi, je crois, que je suis estimable :
Eh bien ! commençons dès ce jour,
A former entre nous une étroite alliance :
Ne nous séparons plus : aidons-nous tour à tour.
Dès qu'on nous verra vivre en bonne intelligence,

Nous obtiendrons du monde et l'estime et l'amour,
Et nous en paraîtrons l'une et l'autre plus belles.
Ce traité, qui devait entre elles
Unir la Vertu, la Beauté,
Etait sage et bien concerté;
Mais par malheur, à ce qu'il semble,
Il n'est pas bien exécuté ;
Car nous ne les voyons que rarement ensemble.

## LETTRE LXXXVIII.

La fille à sa mère.

Vous avez raison de me dire, ma bonne Maman, que la pénitence que vous m'imposâtes dernièrement est bien douce. Je n'ai pas de plus grand plaisir que celui de vous écrire ; et si je ne remis point de lettre à M. de Barilliers, dont la visite fut si agréable pour moi, c'est que je le priai instamment de vous dire de vive voix tout ce que j'aurais pu vous marquer par écrit : J'ai vu avec beaucoup de satisfaction, qu'il a eu la bonté de s'acquitter de la commission, et qu'il vous a parlé de moi fort au long. Mais il s'en faut bien que je mérite l'éloge qu'il vous a fait de mon caractère. Vous savez vous-même qu'il n'est

point tel qu'il vous l'a dépeint; et ce n'est pas pour rien que vous entrez dans le détail de tous les défauts qui peuvent gâter un bon naturel. Vous avez sans doute voulu me montrer par-là ce que j'avais à réformer dans le mien. La leçon ne sera pas inutile; je vous promets que j'en ferai mon profit.

Je profiterai aussi des soins qu'on prend ici pour nous former à la politesse, et j'ose me flatter que vous ne me trouverez pas aussi impolie que mademoiselle Adèle.

On était ici aussi choqué que vous, de ses manières, et on n'avait certainement rien oublié pour la corriger; mais il y a, dit-on, des personnes qui naturellement sont si gauches, qu'elles ne peuvent rien faire avec grâce; et on prétend que cette demoiselle est de ce nombre; c'est en vérité bien dommage. Elle a le meilleur fonds du monde : quoique de temps en temps les pensionnaires se moquassent d'elle, il n'en est cependant aucune qui ne l'aimât. En mon particulier, je lui étais fort attachée, et je l'ai vue partir avec regret. Si son départ eût été moins précipité, je n'aurais pas été si laconique en vous écrivant;

mais je n'en fus instruite qu'un quart-d'heure avant qu'elle sortît du couvent, et je ne pus griffonner que le petit billet qu'elle vous a remis.

Depuis que je vous l'ai écrit, il s'est passé ici une chose que vous apprendrez, je crois, avec le plus grand plaisir. La maîtresse des pensionnaires faisait lire un jour, en récréation, la relation de la fête de la rosière de Salenci, dont vous avez sans doute ouï parler. Nous en étions toutes charmées; et, quand on fut à l'endroit où l'on représentait la rosière recevant le prix dû à sa vertu, en présence d'un peuple nombreux qui lui applaudit et l'accompagne en triomphe, nous nous écriâmes toutes: « Oh! que cela est beau! oh! qu'il serait à souhaiter qu'on établît partout une pareille fête! Eh bien nous dit alors la maîtresse des pensionnaires, si vous voulez, nous l'établirons ici, et c'est jeudi prochain qu'elle se célébrera. D'ici à ce jour, nous ferons les préparatifs nécessaires, et nous nommerons la rosière. Mais, afin que cette nomination ne puisse rien avoir de suspect, ce sera vous, Mesdemoiselles, qui la ferez, en mettant dans un billet cacheté

le nom de la pensionnaire qui vous paraîtra la plus digne d'obtenir la rose, c'est-à-dire la plus vertueuse : car ici, comme à Salenci, nous ne prétendons couronner que la vertu. »

Nous fûmes trop enchantées de ce projet, pour ne pas nous empresser de l'exécuter. Chacune de nous remit, dès le lendemain, son billet cacheté, et nous attendions avec impatience le jour prescrit pour le triomphe de la Rosière qui nous était entièrement inconnue : ce jour arriva enfin. D'abord, après le dîner, on nous fit entrer dans une grande salle où toutes les religieuses étaient rassemblées. La maîtresse des pensionnaires commença par nous faire un petit discours qui me parut fort joli. Ensuite elle se fit apporter une boîte où était renfermée une couronne de roses, avec tous les billets que nous lui avions remis. Elle les ouvrit, elle les lut à haute voix; et, de trente qu'il y en avait, il s'en trouva vingt-neuf qui étaient conçus en ces termes : « Je nomme pour rosière mademoiselle Julie. »

Dès qu'on en eut lu plus de la moitié, on commença à battre des mains pour applau-

dir au triomphe de ma bonne amie : l'on aurait pu applaudir au mien; car j'étais pour le moins aussi contente qu'elle. Mais le claquement des mains devint bien plus fort, lorsque la maîtresse des pensionnaires alla prendre la nouvelle rosière, et la conduisit devant la supérieure, qui lui mit la couronne sur la tête. A ce moment, on ne s'entendit plus, toute la salle retentit de cris d'allégresse et d'admiration. Julie seule paraissait souffrir. Dès l'instant qu'on l'eût proclamée, elle commença à changer de couleur; et, lorsqu'elle fut couronnée, son visage était plus rouge que les fleurs qu'elle avait sur la tête. Cette aimable rougeur ne servit qu'à lui attirer de nouveaux applaudissemens, parce qu'on vit bien qu'elle ne venait que de la modestie, qui, comme vous me le disiez un jour, est la parure de la vertu, ainsi que celle de la beauté.

La fête ne finit pas là. Notre rosière prit place à côté de madame la supérieure; et, dès qu'elle fut assise, deux pensionnaires qui savent fort bien la musique, et qui ont une très-belle voix, chantèrent en son honneur une chanson qu'on avait fait faire par notre aumônier, et qui fut encore accom-

pagnée d'un battement de mains presque continuel. Après la chanson, où on représentait ma chère Julie comme une reine, qui ne devait la couronne qu'à ses vertus, la maîtresse des pensionnaires lui dit que, puisqu'elle avait mérité un si beau nom, elle devait en exercer l'autorité, et que c'était à elle à nous prescrire ce que nous devions faire. Elle usa en effet de ses droits, en nous donnant récréation pour tout le reste de la journée, et je vous réponds que nous nous conformâmes bien à ses intentions : nous ne cessâmes de danser, de chanter, de nous amuser jusqu'au souper, où la rosière, toujours la couronne sur la tête, occupa un rang distingué, et fit courir plusieurs plats de dragées et d'autres bonbons, pour régaler toutes les pensionnaires, qui la chérissent autant qu'elles l'admirent.

Je me suis peut-être un peu trop étendue sur cette fête; mais vous savez bien, Maman, qu'on parle volontiers de ce qu'on aime. D'ailleurs, il a fallu que je fisse la pénitence que vous m'aviez imposée, et je l'ai faite avec d'autant plus de plaisir, qu'en obéissant à vos ordres, je suivais mon inclination.

## LETTRE LXXXIX.

La mère à sa fille.

Il n'y a rien à dire, ma chère : la pénitence a bien réparé la faute. Vous avez décrit la fête de la rosière avec des couleurs si vives et si naturelles, qu'en lisant le récit que vous en faites, il me semblait voir l'aimable rougeur qui brillait sur le front de votre chère Julie : j'ai du moins éprouvé la même allégresse que si je l'eusse vue. Ce qui m'a surtout enchantée, c'est le vif intérêt avec lequel vous parlez de votre charmante rosière ; ce ton animé est à mes yeux une nouvelle preuve de l'amitié qui vous unit à elle ; et après le titre de rosière, je n'en vois point de plus flatteur que celui de son amie. En un mot, ma fille, votre lettre m'a fait oublier tous vos torts, et je puis bien vous assurer que vous ne m'en avez jamais écrit aucune que j'aie lue avec autant de satisfaction.

Mais je dois vous dire en même temps, que vous avez bien mal pris le sens d'une des miennes, et que vous vous rendez bien

peu de justice en vous croyant sujette à tous les défauts dont j'y ai fait mention. Non, ma chère enfant, grâces au ciel, je n'ai remarqué en vous ni cette fierté, ni cette opiniâtreté, ni cette aigreur de caractère que je vous ai dépeintes. Ce qui doit vous le prouver, c'est que je ne vous les ai pas reprochées. Car pourquoi n'aurais-je pas été aussi sincère dans cette occasion, que lorsque je vous représentais les dangers de la délicatesse et de la sensibilité excessive que j'avais cru reconnaître en vous? Est-ce à une mère à dissimuler la vérité? et ne trahirais-je pas tout à la fois mon devoir et mon amour, si, pour ne pas vous contrister par des reproches qui vous feraient de la peine, je vous laissais croupir dans des défauts qui vous feraient tort?

Ah! que je pense bien autrement! ma chère fille. Ce serait, il est vrai, un chagrin pour moi, que d'être obligée de vous dire des vérités dures; mais, quoi qu'il pût en coûter à mon cœur, je me ferais un devoir de vous les dire, surtout s'il s'agissait de quelque défaut ou de quelque démarche qui pût répandre le moindre nuage

sur la sagesse de votre conduite. Car, ma fille, c'est de là principalement que dépend l'opinion que l'on a d'une jeune personne. On ne l'estime, on ne la considère, on ne la respecte, qu'autant qu'elle se respecte elle-même, qu'autant qu'elle est attentive à éviter tout ce qui pourrait lui faire perdre l'estime publique : et combien peu de chose ne faut-il pas pour la lui ravir ! On dit ordinairement que la réputation d'une jeune fille est comme une glace brillante dont le moindre souffle obscurcit l'éclat ; et rien n'est plus vrai. Le monde, qui est toujours plus porté à la censure qu'à la louange, prend les apparences du mal pour le mal même ; et quelque innocente que soit une jeune personne, la moindre indiscrétion et la moindre imprudence lui font croire qu'elle est coupable.

On ne peut donc se mettre à l'abri de la malignité de ses jugemens, qu'en évitant avec soin tout ce qui tend à affaiblir la pudeur, qui fait la gloire de notre sexe, c'est-à-dire tout air évaporé, toute parure affectée, toute liaison tant soit peu suspecte, tout désir excessif de se montrer et de plaire.

Quand on voit une fille réservée, modeste, retirée, qui n'aime d'autre compagnie que celle d'une mère sage, ou de quelques amies vertueuses comme elle; qui ne paraît jamais dans le monde, que lorsque la bienséance ou la nécessité l'y obligent; qui ne cherche d'autres amusemens que ceux qui ne blessent en rien la plus austère décence; quelque porté que l'on soit à la critique et à la censure, on ne peut s'empêcher d'en dire du bien, parce qu'on ne trouve rien dans sa conduite qui puisse donner occasion d'en dire du mal.

Lorsqu'au contraire on en voit une autre qui se montre avec un air hardi, qui, en promenant partout ses regards, semble vouloir provoquer ceux des autres; qui n'oublie rien dans sa parure, si ce n'est la modestie qui devrait en faire le plus bel ornement; qui sourit à des discours dont elle devrait rougir; qui permet des familiarités qu'elle devrait interdire; qui ne paraît satisfaite que lorsqu'elle se voit entourée de ceux qu'elle devrait fuir; qui supplée aux conversations qu'on lui défend, par les lettres qu'elle écrit et qu'elle reçoit en cachette; qui porte l'imprudence

jusqu'à accepter secrètement des présens de la part même de ceux dont elle ne devrait pas seulement écouter les discours, ni souffrir la présence; qui paraît fréquemment dans les assemblées, à des bals ou à des spectacles dont elle devrait s'exclure; qui n'aime, en un mot, que la vanité; qui ne se plaît que dans la dissipation; qui ne soupire qu'après les amusemens les plus dangereux; supposez-lui avec cela toute la pureté d'intention, toute l'innocence même que vous voudrez, le monde n'en glosera pas moins sur son compte. Son empressement à voir et à être vue, à rechercher et à écouter les louanges, pas sera pour coquetterie; ses liaisons, pour intrigues suspectes; et avec un bon fonds, car je suppose toujours qu'elle l'a tel, faute de savoir se bien conduire, elle se fera une mauvaise réputation.

Cette mauvaise réputation est fondée, il est vrai, sur des jugemens qui peuvent être faux; mais du moins ils ne sont pas téméraires. Car il est bien difficile, ma fille, qu'une jeune personne qui tient une conduite telle que je viens de la dépeindre, ne sorte jamais des bornes de l'exacte pu-

deur. Celui qui aime le péril, dit le Sage, y périra. Or quels plus grands périls que ceux qu'elle affronte? Est-il à présumer qu'elle soit toujours insensible à tout ce que la dissipation, l'amour du plaisir, la fréquentation du monde, les liaisons entre les personnes de différent sexe, ont de plus dangereux et de plus séduisant; et, si tout cela ne faisait sur son cœur aucune impression funeste, ne serait-ce pas un aussi grand miracle que si elle restait sans cesse au milieu des flammes sans jamais en ressentir les ardeurs?

Non, ma fille, quand on ne prend pas les précautions les plus rigoureuses pour conserver sa pudeur, on ne la conserve pas long-temps; et combien de jeunes personnes qui, pour ne les avoir pas prises, sont tombées dans le précipice, et ont perdu leur innocence et leur réputation! Vous frémiriez, ma chère, si vous saviez ce qu'un événement tout récent m'a appris à ce sujet. Mais vous n'avez pas besoin de pareils exemples, et les sentimens d'honneur et de religion qui sont gravés au fond de votre âme, me sont de sûrs garans de la sagesse de votre conduite.

Continuez seulement à les y entretenir, afin que, lorsque vous serez sortie du couvent, ils puissent faire votre sûreté et ma consolation. Oh! qu'il me tarde de les voir éclater et d'en recueillir les fruits! Oh! qu'il sera satisfaisant pour moi d'être témoin de la gloire qu'ils feront rejaillir sur vous! Une dame romaine disait en montrant ses enfans: « Voilà ma parure, voilà mes joyaux. » Je ne tiendrai pas le même langage, parce qu'on pourrait l'attribuer à l'orgueil et à la vanité; mais j'aurai du moins les mêmes sentimens. Vous serez toute ma gloire; vous serez toute ma joie. Il n'y a que cet espoir qui puisse me faire supporter la peine que j'ai à me voir séparée de vous.

*P. S.* Nous venons de recevoir une lettre qui me fait bien craindre que votre père ne soit obligé d'aller à Paris pour le procès dont je vous parlai dernièrement. Cependant la chose n'est pas encore bien décidée; lorsqu'elle le sera, je vous en donnerai avis. En attendant, je vous envoie une fable qui confirmera tout ce que j'ai dit dans cette lettre, et qui vous fera sentir toujours mieux les suites funestes et ir-

réparables que peut avoir une fausse démarche. Elle est intitulée : *La Vertu, l'Honneur et la Renommée.* La voici :

Contrainte de faire un voyage,
Dont les dangers lui faisaient peur,
En personne prudente et sage,
La Vertu prit pour son guide l'Honneur ;
Et grâces à son conducteur,
Sa marche fut d'abord tranquille et sûre ;
Mais on sait bien qu'un voyageur
A souvent en chemin quelque triste aventure.
Les nôtres eurent le malheur,
De rencontrer un jour une nymphe perfide,
Emissaire de Cupidon,
Qui, voyant la Vertu réservée et timide,
Et la tirant à part, un peu loin de son guide,
Lui dit : Que faites-vous avec ce vieux barbon
Qui n'inspire que la tristesse ?
Venez, venez, dans ce riant vallon,
Qu'habite la belle jeunesse,
Et vous partagerez ses transports d'allégresse.
Jeune encor, des plaisirs votre âge est la saison :
Saisissez d'en jouir l'heureuse occasion.
La Vertu, qu'éblouit une telle promesse,
De la nymphe goûta le conseil dangereux,
Et de la suivre eut la faiblesse.
Mais comme après quelques momens joyeux,
Passés avec les ris, les plaisirs et les jeux ;
Les regrets, les remords qui marchent à leur suite,
Vinrent remplacer à ses yeux,

Le bonheur dont l'espoir l'avait d'abord séduite.
Reconnaissant ses torts et son erreur,
Elle voulut aller joindre son conducteur,
Pour se mettre à l'abri de quelque autre disgrâce.
Mais en vain elle le chercha ;
En vain sa voix plaintive à grands cris l'appela ;
Elle ne put jamais trouver la place
Qu'il occupait lorsqu'elle le quitta ;
Et Dieu sait comme elle en pleura !
Un jour que, de douleur et d'ennui consumée,
Elle gémissait tristement,
Ayant vu tout à coup passer la Renommée,
Elle lui dit en l'abordant :
Vous qui de tout êtes bien informée ;
Et qui voyez tout en roulant,
Auriez-vous vu l'Honneur, chemin faisant ?
Et pourrai-je en avoir par vous quelque nouvelle ?
Ah ! l'Honneur, lui répondit-elle,
Jadis je le voyais souvent ;
Mais depuis quelque temps je ne le vois plus guère.
Avez-vous donc avec lui quelque affaire ?
C'était mon bon ami, répondit la Vertu :
C'est lui qui me guidait naguère
Sur ces bords éloignés où je suis étrangère ;
Mais, en m'en séparant, hélas ! je l'ai perdu.
Ah ! tant pis ! je vous plains, ma chère,
Reprit la déesse aux cent voix ;
Car j'ai tout en courant ouï dire cent fois,
Que pour le rattraper, quoi que l'on puisse faire,
On fait des efforts superflus,
Et que lorsqu'on le perd, on ne le trouve plus.

## LETTRE XC.

La fille à sa mère.

Vous avez bien soulagé mon cœur, ma bonne Maman, en me disant expressément que vous n'avez jamais cru que je fusse sujette aux différens défauts dont vous me parliez dans une de vos lettres. J'avais regardé ce que vous m'en disiez, comme un reproche indirect que vous prétendiez me faire; et, persuadée que vous ne voyiez en moi qu'un mauvais caractère, je craignais que vous ne m'aimassiez plus avec la même tendresse. Depuis que j'ai lu votre dernière lettre, mes alarmes se sont dissipées, et puisque je peux me flatter de jouir encore de votre estime et de votre amour, je ne songerai désormais qu'à éviter tout ce qui pourrait me les faire perdre. Ce sont là, Maman, mes résolutions. Mais qui peut se flatter de manquer jamais à ce qu'il se propose?

Ce qui me rassure, c'est que si dans la suite il venait à m'échapper quelque démarche qui pût me faire le moindre tort,



j'aurai toujours une ressource dans vos bons avis. Je vous prie instamment d'avance de ne pas me les épargner : je sens que c'est là le plus grand service que vous puissiez me rendre ; et je compte assez sur votre bonté, pour espérer que vous ne me le refuserez pas. Peut-être ce n'est que faute de ce secours, que mademoiselle Dumontet a donné dans le travers qui l'a déshonorée aux yeux du public. Quoi qu'il en soit, mon sang s'est glacé dans mes veines lorsqu'on me l'a appris. Il est vrai que ma tante avait fait son horoscope, en nous disant, quelques jours après qu'elle fut sortie du couvent : « Cette demoiselle s'est gâté l'esprit et le cœur par de mauvaises lectures; je crains bien qu'elle ne fasse une triste fin. » Mais je n'aurais jamais imaginé qu'elle fût capable de la démarche qu'on lui attribue ; et elle m'a paru si odieuse, que, malgré tout ce qu'on m'en a dit, j'ai encore peine à le croire. Peut-on en effet oublier l'honneur et la religion jusqu'à ce point? il me semble que cela est impossible : je suspends du moins mon jugement, jusqu'à ce que votre témoignage ait confirmé ou détruit cette affreuse nouvelle.

Si elle est vraie, elle a de quoi faire trembler.

Mais, quoi qu'il en soit, je vais employer tous mes soins à m'affermir toujours plus dans la vertu; afin que, bien loin de vous causer le moindre chagrin, je puisse un jour, comme vous le désirez, faire toute votre joie. Je me regarderais comme un monstre d'ingratitude, si, étant zélée pour mon bonheur, comme vous l'êtes, je ne faisais pas tout ce qui peut dépendre de moi pour assurer le vôtre.

## LETTRE XCI.

La mère à sa fille.

Est-il possible, ma fille, qu'on ait eu l'imprudence de vous rapporter l'aventure scandaleuse dont vous me parlez dans votre lettre? J'avais jugé à propos de vous la cacher, parce qu'il faudrait que de pareils événemens fussent ensevelis dans un éternel oubli, ou que du moins on se contentât d'en gémir en secret. Mais, puisque vous êtes instruite de celui-ci, oui, ma fille, il est vrai: mademoiselle Dumontet

a sacrifié son honneur, et s'est oubliée jusqu'au point de quitter sa famille pour suivre un homme perfide qui l'a enlevée.

Vous me marquez qu'en vous parlant de la fureur qu'elle avait pour la lecture des romans et des mauvais livres, votre tante avait prédit qu'elle « ferait une triste fin. » Sa prédiction, comme vous voyez, ne s'est que trop accomplie; cependant, comme depuis quelque temps j'avais perdu de vue cette demoiselle, et que je n'étais pas instruite de sa conduite, je n'aurais jamais cru qu'elle se portât à cet excès de dépravation; et, lorsque j'appris la démarche déshonorante qu'elle avait faite, je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Quoi! après avoir reçu une si bonne éducation, donner un si grand scandale! »

« Il est vrai, me dit alors madame de Montbilla, qui savait toutes les circonstances de cette malheureuse affaire, mademoiselle Dumontet avait été fort bien élevée, du moins selon les idées du monde; mais vous savez aussi bien que moi, que l'éducation ne fait pas tout, et que la vertu d'une jeune personne n'est en sûreté qu'autant qu'elle

se tient renfermée dans les bornes de la retenue la plus exacte, et qu'elle s'éloigne avec soin de tous les dangers qui menacent son innocence. Or, ce n'est point ainsi que se comportait celle dont nous parlons. Comme elle était infatuée de sa beauté, elle aimait à voir et à être vue, et elle ne se plaisait qu'avec ceux qui flattaient sa vanité par leurs éloges. Le malheureux qui l'a séduite, était de ce nombre; il lui vantait sans cesse ses charmes, il cherchait continuellement l'occasion de lui en parler. La demoiselle qui, s'en aperçut, n'y parut pas insensible. Cependant l'inclination qui a été la cause de sa perte, n'était pas encore formée. Elle trouvait seulement que le jeune homme avait beaucoup d'esprit et de politesse, et elle ne regardait les conversations qu'elle avait avec lui, que comme un commerce où il y avait beaucoup à gagner pour son amour-propre, et rien à perdre pour sa vertu.

» Mais quand on aime à être flatté par les louanges, on prend insensiblement du goût pour ceux de qui on les reçoit, et

peu à peu ce goût dégénère en passion. C'est ce qui arriva malheureusement dans cette occasion. Bientôt les entrevues devinrent plus fréquentes et plus assidues, les conversations plus tendres et plus animées. On avait le secret de se retrouver partout, à la promenade, aux théâtres de société, dans les assemblées, à l'église même; et partout on s'entretenait par les gestes et par les regards, si on ne pouvait pas le faire par les paroles.

» La mère de la demoiselle, qui jusqu'alors avait été aveugle, comme le sont presque toutes les mères, ouvrit enfin les yeux; et, comme le jeune homme n'avait ni la naissance, ni la fortune, ni le mérite auxquels elle avait droit de prétendre pour sa fille, elle voulut arrêter les progrès de cette liaison dangereuse : c'était s'y prendre trop tard. Le feu avait gagné jusqu'au fond du cœur : les efforts qu'elle fit pour l'éteindre, ne servirent qu'à en redoubler l'activité.

» La passion, toujours ingénieuse à imaginer ce qui peut la favoriser, suppléa aux conversations par des lettres. Ce commerce épistolaire dura quelque temps,

parce que le jeune homme espérait toujours que les parens se laisseraient enfin fléchir ; mais, voyant qu'ils étaient toujours plus obstinés dans leur refus, il commença d'abord par indisposer la fille contre eux, en lui faisant envisager leur sage vigilance comme une tyrannie intolérable : il enhardit ensuite sa timidité par les maximes d'indépendance, et par les principes d'irréligion qu'il lui inspira : car les libertins savent que la religion est le plus ferme appui de la pudeur; et souvent, pour triompher plus aisément de celle-ci, ils commencent par attaquer celle-là ; il leva enfin le masque entièrement, et, à force de flatteries, de sollicitations et de promesses, il vint à bout de la déterminer à la démarche scandaleuse qu'elle a eu la faiblesse de faire.

» Mais la pauvre enfant en porte bien à présent la peine. Elle est dans un état à faire pitié; et quelque horreur qu'inspire son crime, on ne peut la voir sans verser sur son sort des larmes de compassion. Ce ne sont que soupirs, que sanglots, que transports de rage et de désespoir. Elle se meurtrit le sein, elle s'arrache les cheveux,



Ce ne sont que soupirs, que sanglots, que transports de rage et de désespoir.

elle vomit des torrens d'injures contre le ravisseur infâme qui l'a entraînée dans l'abîme affreux où elle se voit plongée; elle maudit sans cesse le jour où elle commença à prêter l'oreille à ses perfides louanges; et, si la vigilance de ceux qui sont autour d'elle n'avait mis obstacle à ses funestes desseins, elle aurait peut-être mis le comble à son crime, en tranchant volontairement le fil d'une vie qui ne peut plus être pour elle qu'une vie de honte, de douleur, de remords et d'opprobre.

» O la belle leçon pour les jeunes personnes! Oh! qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent témoins de la situation déplorable où cette triste victime de l'amour se trouve réduite! Elles apprendraient par-là ce qu'elles ont à craindre de cette funeste passion, si elles n'ont pas soin d'en éteindre les premières étincelles. Elles verraient que, si elle commence par nous flatter, elle finit par nous perdre, et que la route fleurie par où elle nous conduit, aboutit presque toujours à un affreux précipice. »

Madame de Montbilla, de qui je tiens toutes ces circonstances, finit son récit

par cette sage réflexion (1); et c'est ce qui m'a engagé à vous faire part de tout ce qu'elle m'a raconté; car j'avais d'abord une extrême répugnance à entrer dans tous ces détails; mais, après y avoir bien réfléchi, j'ai cru qu'ils ne pourraient que vous être utiles, parce qu'en voyant les écueils où les autres ont fait naufrage, on apprend soi-même à les éviter.

---

(1) Cette réflexion me rappelle un passage d'un auteur anglais, qui me paraît bien instructif pour les jeunes personnes. « Si les femmes, dit-il, savaient combien de milliers de leur sexe ont passé peu à peu des plus innocentes libertés à la honte et à l'infamie, et combien de millions du nôtre, après avoir commencé par des flatteries, des protestations et des marques de tendresse, ont fini par les reproches, le parjure et la perfidie! si elles savaient, dis-je, tout cela, elles éviteraient comme la mort les premières avances de celui qui pourrait les conduire dans d'étranges labyrinthes de crime et de misère. »

*(Note de l'éditeur.)*

## LETTRE XCII.

La mère à sa fille.

Il est enfin décidé que le voyage de Paris aura lieu. On écrit à votre père que, quoique le gain de notre procès soit comme assuré, sa présence est pourtant nécessaire : d'après cette lettre, il n'a pas pu reculer. Mais il n'a consenti à partir pour la capitale, qu'à condition que je l'y accompagnerais, et il a fallu absolument que je le lui promisse. Me voilà donc sur le point de m'éloigner de vous un peu plus que je ne le suis. Ce nouveau sacrifice me coûterait beaucoup, si le motif qui me porte à le faire, ne m'en adoucissait les rigueurs. Mais tout me devient supportable, et même agréable, lorsqu'il s'agit de l'intérêt de mes enfans. Je n'attendrai pas d'être à Paris pour vous donner de mes nouvelles ; et, dès que j'y serai arrivée, nous reprendrons notre commerce épistolaire ; car rien ne sera jamais capable de me faire oublier ma fille ; et quelque part que je me trouve,

vous serez toujours aussi présente à mon esprit, que vous êtes chère à mon cœur.

---

## LETTRE XCIII.

La mère à sa fille.

Nous nous mîmes en route, ma fille, cinq jours après que j'eus fait partir ma dernière lettre, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine; car il est bien dur de quitter sa patrie, ses connaissances et ses amis, pour aller dans un pays où l'on ne connaît personne, s'ennuyer à poursuivre le jugement d'un procès. Heureusement, celui que nous avons est très-bon; et il y a tout lieu de croire que le nouveau tribunal où l'on nous a cités, confirmera l'arrêt du parlement qui nous a donné gain de cause. Cette idée, jointe à l'espoir d'assurer la fortune de nos enfans, nous fait supporter gaiement les fatigues du voyage. Votre père, malgré son âge, n'en a pas été plus incommodé que moi; et nous jouissons tous les deux de la meilleure santé, quoique nous soyons déjà arrivés à Châlons, et

que nous ayons fait à peu près la moitié du chemin.

Ce que nous avons vu de plus remarquable pendant notre route, c'est Lyon. Quoique l'on m'eût toujours beaucoup vanté cette ville, l'idée que j'en ai conçue en la voyant, a surpassé celle qu'on m'en avait donnée. Sa situation est des plus agréables. Placée au pied de deux côteaux que couvrent de vastes faubourgs et de riantes maisons de campagne, elle voit le Rhône baigner ses murs, et la Saône traverser son enceinte. La surface de cette dernière rivière est si paisible, et son cours est si tranquille, qu'on ne peut pas distinguer de quel côté elle coule. On dirait qu'elle quitte à regret cette superbe ville. La beauté des quais répond à celle des édifices dont ils sont bordés. Tout y annonce une cité opulente; elle l'est en effet. Ses manufactures et son commerce y attirent des richesses immenses. Sa population est proportionnée à son étendue, elle a même beaucoup plus d'habitans qu'elle ne paraît en contenir; du moins lorsque j'eus vu, le dimanche que nous y séjournâmes, la multitude d'hommes et de femmes qui

remplissaient les places publiques, les quais et les rues, je ne comprenais pas où pouvait loger tout ce monde. Mais ce qui me fit le plus de plaisir, ce fut l'hôpital, quoiqu'il ne soit pas encore achevé. Je ne crois pas qu'on puisse en voir un plus vaste et plus magnifique. Il ressemble plutôt à un palais immense qu'à une maison de charité, et c'est, à mon sens, ce qui fait le plus d'honneur aux Lyonnais. Tout le reste n'annonce que leur opulence et leur industrie, au lieu que ce superbe édifice est un monument authentique des sentimens de religion et d'humanité dont ils sont animés.

J'aurais passé volontiers deux ou trois jours dans cette grande ville, pour en voir et en admirer à loisir toutes les beautés; mais le lundi nous fûmes obligés de nous embarquer dans la diligence, où nous trouvâmes assez bonne compagnie. Il y avait quatre officiers, deux messieurs, et une dame avec sa fille, âgée d'environ dix-huit ans, et d'une assez jolie figure. Je crus d'abord que la société de ces deux dernières me fournirait une ressource pour faire la route agréablement. Je me

trompai; après quelques complimens froids, elles me laissèrent là pour écouter ceux que leur faisaient les officiers. La demoiselle me parut fort sensible aux choses flatteuses qu'on lui disait, elle poussait même l'indiscrétion jusqu'à sourire à des propos auxquels elle aurait dû ne répondre que par une gravité imposante. Ce sourire, joint à un air évaporé, à des manières peu réservées, et à une parure où tout ressentait l'artifice et le désir de plaire, me donna, malgré moi, une mauvaise idée de cette jeune personne : j'aurais même été tentée de croire que c'était une comédienne, si quelqu'un de la compagnie ne m'eût assuré qu'elle appartenait à une honnête famille d'une ville voisine, qu'elle avait reçu une assez bonne éducation, et qu'elle venait de passer six mois à Lyon, auprès d'une tante qui, sous prétexte de la former, la menait à toutes les fêtes, à tous les spectacles, et dans toutes les sociétés. Apparemment l'air du grand monde, et les mauvais exemples qu'elle y a vus, lui ont tourné la tête, et lui ont inspiré cet air et ce ton de coquetterie, par où elle cherche à se faire va-

loir. Mais elle se trompe bien : car, à peine fut-elle débarquée à Mâcon, où elle s'arrêta avec sa mère, que ceux même qui s'étaient le plus empressés à lui faire la cour se mirent à gloser sur son compte, et à en parler sur un ton qui marquait que, malgré tous les beaux complimens qu'ils lui avaient faits, ils n'avaient pour elle que du mépris. Cela me fit toujours mieux sentir que les hommes même les moins réservés, exigent que nous le soyons beaucoup, et que nous cessons d'être estimables à leurs yeux, dès que nous cherchons trop à leur paraître aimables.

Mais en voilà assez pour aujourd'hui : on vient de m'avertir que la diligence est prête à partir ; il ne me reste que le temps de cacheter ma lettre. Dès que nous serons arrivés au terme de notre voyage, je vous en donnerai avis ; en attendant, ne m'écrivez pas, parce que je ne sais pas encore où je logerai, et que votre lettre pourrait s'égarer.

## LETTRE XCIV.

La mère à sa fille.

Nous voici enfin heureusement arrivés au terme où nous aspirions. Je ne vous dirai rien de Paris. Je n'ai pas encore eu le temps de le voir en détail; j'ai seulement jugé au premier coup-d'œil qu'il y avait beaucoup de luxe, beaucoup de faste, beaucoup de fracas, beaucoup de bruit. Tout cela peut amuser les jeunes gens qui n'aiment, pour l'ordinaire, que ce qui frappe les sens; mais moi qui ne trouve d'agrémens que dans ce qui intéresse le cœur, je vous avoue que j'y ai pris peu de goût. Si j'avais à choisir, j'aimerais beaucoup mieux être auprès de mes bonnes amies, et surtout de ma chère Emilie, que de me voir dans un pays où rien ne m'attache, où je ne connais personne; mais il faut savoir se plier aux circonstances, et sacrifier ses inclinations à ses affaires et à son devoir. Peut-être avec le temps ferai-je quelque connaissance qui m'adoucira le séjour de la capitale. Jusqu'ici j'y ai

vécu comme dans une solitude. Nous n'avons encore vu que l'avocat à qui on nous avait adressés, et nous avons tout lieu d'en être contens : sur le simple exposé que votre père lui a fait de notre affaire, il nous a dit qu'il nous en répondait ; ce qui, sans nous surprendre, nous a fait beaucoup de plaisir. Nous en avons eu bien plus encore, lorsqu'en rentrant dans notre logement, nous y avons trouvé votre frère, qui, sur la nouvelle de notre voyage, a demandé un congé pour venir passer huit jours avec nous. L'éloignement et l'absence n'ont point altéré ses sentimens ; je trouve même que, depuis qu'il nous avait quittés, il a plutôt gagné que perdu, non-seulement pour la taille et l'embonpoint, mais encore pour les qualités de l'esprit et du cœur. Il nous a demandé de vos nouvelles avec tout l'intérêt que peut inspirer l'amitié la plus tendre, et il a été très-satisfait de celles que nous lui avons données. Recevez ses complimens affectueux et ceux de votre père. Pour suppléer à la briéveté de cette lettre, je vous écrirai dans peu de jours ; et afin que vous puissiez m'écrire aussi, je vous envoie mon adresse.

## LETTRE XCV.

La mère à sa fille.

QUAND notre voyage de Paris devrait ne me procurer d'autre satisfaction que celle que j'ai éprouvée aujourd'hui, je me féliciterais toute ma vie de l'avoir fait. Je viens de voir ce qu'il y a de plus grand dans le royaume, renoncer à ce que le monde a de plus flatteur, pour embrasser ce que la religion a de plus austère. C'est encore là une énigme pour vous : en voici le mot.

Une princesse qui, par son mérite, faisait un des principaux ornemens de la cour de France, madame Louise, fille de notre auguste monarque, vient de sacrifier l'éclat de son rang et de sa naissance, pour prendre, à Saint-Denis, l'habit de carmélite. J'ai été témoin de cette auguste cérémonie, et j'ai eu occasion d'y voir tout ce que la cour et la ville ont de plus distingué. Mais ce que j'ai le plus admiré, c'est le courage héroïque de l'illustre princesse qui en était l'objet. En fixant mes regards sur elle, et en voyant la douce sérénité

qui brillait sur son front, je comparais ce qu'elle était au pied du trône, avec l'état où elle paraissait au pied des autels; les délices de la cour avec les austérités du cloître, l'éclat qui l'environnait à Versailles, avec l'obscurité où elle allait s'ensevelir à Saint-Denis, et je disais alors en moi-même : Voilà donc ce que peuvent la religion et l'amour divin dans un cœur qu'ils animent? Les plus grands sacrifices ne lui coûtent rien, les souffrances même se changent pour lui en douceur. Ces pensées m'ont occupée pendant tout le temps de la cérémonie, qui a arraché des larmes à toute l'assemblée; et plus je contemplais l'auguste victime qui s'immolait avec tant de générosité, plus j'étais ravie d'admiration.

Je l'ai été bien plus encore, lorsque j'ai appris ce qu'elle avait fait pour se disposer à ce grand sacrifice. Il y a long-temps qu'elle en avait conçu le projet; et elle l'aurait sans doute exécuté plutôt, si elle n'eût eu à consulter que ses désirs et sa volonté; mais il fallait avoir le consentement du roi. Comme elle craignait que ce tendre père ne trouvât dans la délicatesse apparente de

sa santé, un prétexte légitime pour le lui refuser, elle voulut prévenir cette difficulté, en essayant ses forces, et en faisant, pour ainsi dire, l'apprentissage du nouveau genre de vie qu'elle se proposait de mener dans la suite. En conséquence, elle prit le parti de coucher sur la dure, de prolonger ses veilles, de multiplier ses prières, de pratiquer, en un mot, toutes les austérités de la règle de sainte Thérèse; en sorte qu'on peut dire qu'elle a été carmélite long-temps avant que de le paraître, et que, sans en porter l'habit, elle en avait tout le mérite.

Quel exemple, ma fille, et qu'il doit nous faire rougir de nôtre lâcheté! Car qu'est-ce que nous faisons pour Dieu, en comparaison de ce qu'a fait cette généreuse princesse? Ah! cette réflexion me confond, et vous confondra peut-être vous-même. Profitons-en du moins pour redoubler de fidélité envers le souverain maître à qui cette grande âme a tout sacrifié; et si nous ne pouvons pas atteindre à l'héroïsme de sa vertu, efforçons-nous de l'imiter autant que notre situation nous le permettra.

Au reste, quoique je vous aie défendu de communiquer mes lettres à qui que ce soit, vous pouvez montrer celle-ci à votre tante et à toutes les religieuses du couvent où vous êtes. Elles aiment trop leur état et la religion, pour que je veuille les priver du plaisir d'apprendre une nouvelle qui fait également la gloire de l'une et de l'autre.

---

## LETTRE XCVI.

La fille à sa mère.

J'ÉTAIS bien impatiente, ma bonne Maman, de répondre aux différentes lettres que vous avez eu la complaisance de m'écrire depuis que vous êtes partie pour Paris; mais j'ignorais votre adresse. A présent que je la sais, je m'empresse de vous faire mon compliment, tant sur l'heureux succès de votre voyage, dont je craignais beaucoup la fatigue pour vous et pour papa, que pour la satisfaction qu'a dû vous causer la subite apparition de mon frère. Je l'aime bien de vous avoir ainsi surpris. Si je n'étais qu'à dix ou douze lieues de la

capitale, et que je pusse obtenir un congé comme lui, oh! comme vous me verriez bientôt paraître à vos yeux! mais tout ce que je puis faire, c'est de soupirer après votre retour. Il ne sera jamais aussi prompt que je le désire.

Je ne saurais vous exprimer, Maman, la vive sensation qu'a faite ici la nouvelle édifiante que vous m'avez donnée. Les religieuses n'en savaient encore rien; elles ne l'ont apprise que par votre lettre, qui est devenue l'objet de la curiosité de tout le couvent. On se la demande sans cesse; on se l'arrache, on ne peut se lasser de la lire; et quoiqu'il y ait deux jours qu'elle passe de main en main, je n'ai pu encore la rattrapper, parce que toutes ces dames veulent en prendre copie.

Quant à moi, Maman, elle a fait sur mon cœur une telle impression, que, depuis que je l'ai lue, je me trouve toute inquiète et toute rêveuse. Le courage de madame Louise m'a fait rougir, comme vous dites, de ma lâcheté; quand je me compare à elle, il me semble que je n'ai rien fait pour Dieu. Mais du moins je sens que son exemple m'anime, et comme je

n'ai rien de caché pour vous, je vous dirai que, depuis quelques jours, il m'a pris la plus grande envie de me faire religieuse. Je ne me déciderai cependant à rien sans avoir votre approbation. Ayez donc la complaisance, ma bonne Maman, de me dire ce que vous pensez de mon projet. J'attends votre réponse avec impatience, et je ne vous écrirai plus que je ne l'aie reçue, parce que je suis si occupée de cette idée, que je ne saurais vous parler d'autre chose.

---

## LETTRE XCVII.

**La mère à sa fille.**

Le chagrin que m'a causé le départ de votre frère, et les embarras nécessairement attachés à la poursuite d'un procès qui exige bien des courses et des visites, m'ont empêché de répondre à votre lettre aussi exactement que je l'aurais voulu; à présent que j'ai quelques momens libres, je me fais un plaisir de les employer à m'entretenir avec vous.

Ce que vous me dites à l'occasion du

grand sacrifice qu'a fait madame Louise, m'a extrêmement édifiée. Je vous avouerai même que vos sentimens ont été au-delà de mon espérance. J'étais bien persuadée que l'exemple de cette auguste princesse ferait une vive impression sur votre âme, mais je ne croyais pas qu'il vous touchât jusqu'au point de vous inspirer le désir de vous faire religieuse.

Ne vous imaginez pourtant pas que je compte beaucoup sur la vivacité avec laquelle vous m'en parlez. Je sais ce qu'il faut penser de ces vocations subites, et vous l'éprouverez un jour vous-même. Si vous interrogiez toutes les femmes du monde, il n'en est presque aucune qui ne vous répondît que, pendant sa jeunesse, elle a eu quelque envie d'embrasser l'état religieux; mais que cette envie fit bientôt place à d'autres projets. Il en sera ainsi de vous, ma fille; l'idée que vous avez maintenant dans l'esprit, s'effacera peu à peu, à mesure que vous perdrez de vue le grand exemple qui l'y a fait naître.

Quoi qu'il en soit, le choix d'un état de vie n'est pas une chose qui doive aller si vite; et grâces à Dieu, vous avez encore

assez de temps pour y penser et pour vous décider. En attendant, ne songez qu'à être fidèle aux devoirs de l'état où vous êtes à présent, et par là, disposez-vous à remplir les obligations de celui où Dieu pourra vous appeler dans la suite. C'est tout ce que j'ai à vous dire pour le présent; et comme je pense que le projet dont vous m'avez fait part, n'est qu'un effet de l'imagination, je craindrais de la mettre encore plus en jeu, en vous en disant davantage. Je me contente de souhaiter que la volonté du Seigneur s'accomplisse en vous. Vous serez toujours bien, si vous êtes où il vous demande; et, dès que vous serez heureuse, je ne pourrai manquer de l'être moi-même.

## LETTRE XCVIII.

La mère à sa fille.

Je sortis enfin, il y a quelques jours, de l'espèce de solitude où je vivais au milieu de Paris, pour assister à un dîner où nous fûmes priés par un ancien ami de votre père, qui se trouve dans cette capitale. La

compagnie était brillante et nombreuse. Plusieurs officiers, quelques hommes de lettres, beaucoup de dames. Mais quelle différence entre cette société et celle à laquelle j'étais accoutumée! On méprise ici le ton qui règne dans les provinces; n'aurions-nous pas droit d'user de représaille? Nous mettons, il est vrai, dans nos entretiens, moins de raffinement et de politesse, mais nous y parlons avec beaucoup plus de franchise et de naturel. Nous ne cherchons point l'esprit, mais la raison; nous ne nous piquons pas de philosophie, mais de bon sens; et, selon moi, l'un vaut bien mieux que l'autre. Quoi qu'il en soit, toutes les prétendues belles choses que j'entendais, m'ennuyèrent beaucoup, et je n'ai jamais plus regretté qu'en cette occasion, les conversations familières et affectueuses que j'avais avec mes bonnes amies madame de Bavilliers, et madame de Montbilla, toutes provinciales qu'elles sont.

J'aurais cependant tenu bon, si on se fût toujours tenu à des propos vagues et indifférens; mais la liberté de penser dégénéra bientôt en licence, et elle fut poussée

jusqu'à attaquer ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré. Oui, ma fille, j'eus la douleur d'entendre parler de la religion sur un ton qui me fit comprendre qu'on n'avait pour elle que du mépris; et ce qui me surprit le plus, c'est que ce n'était pas seulement des militaires, mais des jeunes femmes qui osaient tenir ces discours hardis, sans que les autres réclamassent. Il n'y eut qu'une présidente, d'un âge à peu près égal au mien; qui se joignit à moi pour les désapprouver, et nous vînmes heureusement à bout de les faire cesser pendant tout le reste du dîner. Après le café, comme tout le monde se mit à jouer, et que je restai seule avec la présidente, qui m'avait déjà donné quelques marques d'estime et même d'amitié, je crus que je pouvais, sans inconvénient, lui faire part de l'indignation et de l'étonnement que m'avait causé ce que je venais d'entendre. Est-il possible, lui dis-je, qu'on puisse être assez aveugle et assez téméraire, pour se déchaîner contre la religion avec l'audace dont je viens d'être témoin? Elle est si sainte et si pure! elle nous inspire tant d'horreur pour le vice,

et tant d'amour pour la vertu! Elle est si propre à faire notre gloire et notre bonheur! Quelle peut donc être la cause de la fureur insensée avec laquelle on ose l'attaquer et la censurer? c'est là pour moi un mystère incompréhensible! Il serait trop long de vous l'expliquer, me dit alors la vertueuse présidente à qui je parlais, et ce n'est point ici le lieu d'entrer dans les détails qu'exigerait la question que vous me proposez; mais j'aurai l'honneur de vous revoir au retour de la campagne, où je dois me rendre demain pour une quinzaine de jours; et alors je me ferai un plaisir de contenter votre louable curiosité. La satisfaction que vous me promettez, lui répliquai-je, sera certainement bien douce pour moi, mais elle est encore bien éloignée; et si je ne craignais d'être indiscrète, je vous prierais de l'accélérer, en employant quelques-uns de vos momens de loisir à me marquer par écrit ce que vous ne pouvez pas me communiquer maintenant de vive voix. Ma prière ne fut pas inutile. Madame la présidente me promit d'y avoir égard, et quatre jours après son départ, elle m'écrivit la lettre suivante, que

je vous envoie avec le plus grand plaisir, parce que ce qu'elle contient, vaut mieux que tout ce que je pourrais vous dire.

---

## LETTRE XCIX.

Madame la Présidente de *** à madame ***.

Je profite bien volontiers, Madame, de mes premiers momens de loisir pour répondre à la question que vous me fîtes l'honneur de me proposer. Vous vouliez savoir ce qui attire des ennemis à la religion, et vous ne conceviez pas, disiez-vous, comment, étant aussi sainte et aussi salutaire qu'elle l'est, on peut ne pas la respecter et ne pas l'aimer. La chose paraît en effet inconcevable au premier coup d'œil; mais, quand on connaît le caractère et la conduite de ceux qui se déclarent contre cette religion divine, on voit que c'est justement la sainteté de sa morale qui la leur fait haïr. Jésus-Christ est un maître trop sévère pour des hommes qui n'aiment que les plaisirs, et qui ne veulent suivre d'autre règle que leurs passions. Les apôtres de l'incrédulité sont bien plus complaisans.

Ils autorisent toutes les faiblesses du cœur; ils favorisent tous les penchans de la nature : pourraient-ils ne pas avoir beaucoup de partisans? Aussi, ils en ont un très-grand nombre, surtout parmi les jeunes gens qui se laissent séduire plus aisément que les autres. Mais savez-vous quelle en est, selon moi, la principale cause? C'est l'éducation qu'on leur donne, et le peu de soin qu'on a de leur faire connaître à fond les différentes preuves qui sont comme la base du christianisme, et qui en démontrent la vérité (1). On ne néglige pas toujours, il est vrai, de mettre un catéchisme entre les mains des jeunes personnes; on leur dit même en général qu'il faut croire tout ce que l'Église nous enseigne; mais comme on leur laisse ignorer les raisons

(1) « On ne s'attache pas assez, dit l'auteur du *Comte de Valmont,* à faire connaître à la jeunesse, les grands motifs de crédibilité, par rapport aux vérités qu'on lui propose; d'où il arrive que sa croyance est faible et incertaine, et qu'elle cède, dès qu'elle est combattue, parce qu'elle n'est pas soutenue par cette conviction qui lui donnerait la force de résister. »

solides sur lesquelles doit être appuyée notre croyance, elles n'ont, pour l'ordinaire, qu'une foi faible, qui est plutôt l'effet de la routine que celui de la conviction.

Cependant le temps vient où elles entrent dans le monde, et qu'entendent-elles dans ce monde, où il y a aussi peu de religion que de bonnes mœurs, et où les mœurs ne sont si dépravées, que parce que la religon en est presque entièrement exilée? une triste expérience vient de nous l'apprendre. Tantôt ce sont des railleries sur nos mystères, et tantôt ce sont des sarcasmes contre nos prêtres et nos pontifes. Quelquefois ce sont des déclamations outrées contre les maux prétendus que le christianisme a causés dans le monde; d'autres fois c'est un éloge emphatique des précieux avantages qu'on attribue à la philosophie ou plutôt à l'incrédulité : car dans la bouche de bien des gens, ces deux termes signifient la même chose. Presque toujours ce sont des systèmes, des conjectures, des raisonnemens, ou, pour mieux dire, des sophismes qui ne tendent qu'à faire regarder la religion comme le fruit du préjugé ou de la politique. Vous jugez

bien que la foi d'une jeune personne, qui ne connaît le christianisme que par les idées superficielles qu'on lui en a données pendant son enfance, doit être bien ébranlée, en entendant un langage si nouveau pour elle.

Ce n'est point là cependant le seul obstacle qu'elle ait à surmonter. Au danger des discours se joint celui des mauvais livres. Car vous le savez, Madame, soit vanité, soit curiosité, soit désir de s'instruire ou de s'amuser, tout le monde se pique à présent de donner une partie de son temps à la lecture; et comme on veut se conformer au goût du siècle, on s'attache surtout à lire les ouvrages qui, dans ces derniers temps, ont eu le plus de vogue, et fait le plus de bruit. Les écrits des Voltaire, des J.-J. Rousseau et de plusieurs autres auteurs impies qui semblent n'avoir cherché qu'à corrompre les mœurs et à détruire la religion, sont entre les mains de presque toutes les jeunes femmes. Je veux bien croire qu'en les lisant, elles n'ont d'abord d'autre intention que celle d'occuper agréablement leur esprit; mais le poison subtil de l'incrédulité est caché dans

ces écrits avec tant d'art et d'habileté, qu'elles l'avalent sans s'en apercevoir; et comme elles n'ont en elles aucun antidote qui puisse en arrêter les effets, quelle funeste révolution ne doit-il pas opérer dans leur esprit et dans leurs idées? Elles avaient cru jusqu'alors sur la parole de ceux qui les avaient instruites des premiers principes du christianisme, qu'il n'y a rien de plus vrai que ses mystères, rien de plus sage que ses lois, de plus terrible que ses menaces, rien de plus consolant que ses promesses, et elles voient que des écrivains, malheureusement trop fameux, leur représentent ces mystères comme des fables, ces lois comme une tyrannie, ces menaces comme un épouvantail, ces promesses comme une chimère. N'est-il pas naturel que n'ayant pas assez de connaissance pour découvrir la fausseté de ces calomnies, elles soient tentées de révoquer en doute la vérité d'une religion qu'on leur peint sous des traits si différens; surtout si, pour favoriser quelque penchant chéri, elles sont intéressées à en douter?

L'esprit devient facilement la dupe du cœur, et l'on croit aisément ce qui flatte

et ce que l'on désire. Or, lorsqu'une jeune personne, dont la foi n'est pas bien affermie, et dont l'âme est vivement éprise, vient à lire dans les ouvrages des apôtres de l'incrédulité que les passions ne sont que des inclinations innocentes qu'on peut satisfaire sans crime, que Dieu n'est point aussi sévère qu'on le prétend, qu'il ne saurait punir des désirs qu'il semble avoir lui-même inspirés en nous donnant une âme sensible; lors, dis-je, qu'une jeune personne, aussi passionnée que mal instruite, vient à renconter dans ses lectures ces maximes détestables, dont sont infectés presque tous les livres de nos philosophes modernes, n'est-il pas à craindre que, séduite et charmée par la conformité qu'elle verra entre ses maximes et ses désirs, elle ne soit d'autant plus portée à les adopter, qu'elle y trouve l'apologie de ses penchans déréglés?

Ah! plût à Dieu que ce ne fût ici qu'une crainte vaine et chimérique! mais l'expérience nous prouve tous les jours qu'elle n'est malheureusement que trop juste et trop bien fondée. D'où vient en effet que l'incrédulité a fait dans ce siècle des progrès si rapides, surtout parmi les jeunes

gens? Est-ce qu'à force de raisonnemens, et de réflexions, ils sont venus à bout de découvrir quelque chose de faux dans la religion? Leur ignorance prouve qu'ils ne l'ont jamais étudiée, et la légèreté de leur esprit montre souvent qu'ils en sont incapables. Ils ont seulement parcouru quelques-uns de ces funestes ouvrages, que l'impiété fait circuler dans nos villes; et parce qu'ils n'étaient pas assez éclairés pour distinguer le mensonge de la vérité, ils ont confondu l'un avec l'autre, et ils se sont d'autant plus empressés d'adopter les erreurs pernicieuses qu'on leur proposait, qu'en étonnant leur esprit par les charmes de la nouveauté, elles flattaient leur cœur par les attraits du libertinage, qui est toujours le terme où conduit l'incrédulité.

Aussi, Madame, si j'étais assez heureuse pour avoir des enfans, dès que leur raison serait assez développée pour pouvoir sentir la force de la vérité, je me ferais un devoir de leur exposer en détail cette longue suite de preuves incontestables qui démontrent la divinité de la religion sainte que nous professons. Ces preuves bien imprimées dans leur esprit, seraient pour eux

comme autant de boucliers qui les mettraient à l'abri des traits de l'incrédulité; et, dès qu'une fois ils seraient bien convaincus que le christianisme est l'œuvre de Dieu, ils n'auraient plus que de l'horreur et du mépris pour ceux qui oseraient en parler de manière à faire entendre qu'il n'est que l'ouvrage des hommes.

Cependant comme il n'est rien de si clair et de si évident que le sophisme ne puisse venir à bout d'obscurcir, surtout aux yeux de la jeunesse, je ne serais pas moins attentive à les préserver des atteintes de l'erreur, qu'à les confirmer dans l'amour de la vérité; je leur ferais envisager les livres contraires à la religion comme le piége le plus funeste qu'ils eussent à craindre. Je joindrais la vigilance aux instructions; je visiterais chaque jour leurs tablettes; et, si jamais je venais à y trouver quelques-uns de ces livres abominables, je les brûlerais en leur présence, pour leur bien faire sentir que de pareils ouvrages ne sont dignes que d'être consumés par les flammes (1). Si

(1) L'avant-dernière reine de France pensait

tous les parens étaient exacts à suivre cette méthode, il y aurait certainement moins de désordres parmi les jeunes gens; et, comme la vertu est la compagne ordinaire de la religion, en garantissant leur esprit du poison de l'incrédulité, on préserverait leur cœur des atteintes du vice.

Voilà, Madame, les idées et les réflexions que j'ai cru devoir vous communiquer, pour répondre à la confiance que vous avez daigné me témoigner. Je ne sais si ma lettre aura de quoi vous contenter; je puis du moins vous assurer que je me suis satisfaite moi-même en vous l'écrivant, parce que j'étais persuadée qu'elle vous convaincrait toujours mieux des sentimens d'estime et d'attachement que vous m'avez inspirés. Je suis, etc.

---

comme la présidente qui a écrit cette lettre. Un jour qu'elle se trouvait chez la duchesse de Luynes, sa dame d'honneur, elle vit sur la cheminée un livre qui passait pour un très-mauvais ouvrage. Elle le prend et le jette au feu, en disant : « Vous pensez sûrement comme moi, Madame; voilà le cas que nous devons faire de pareilles productions. »

(*Note de l'éditeur.*)

## LETTRE C.

La mère à sa fille.

Dans une lettre que je vous écrivis, avant de venir ici, je vous promis, ma fille, de vous former une petite bibliothèque, qui ne serait composée que de livres propres à éclairer votre esprit et à former votre cœur. Je n'ai point oublié cette promesse; elle est trop intéressante pour vous et pour moi; j'ai même pris la ferme résolution de la remplir pendant le séjour que je ferai à Paris, parce qu'on y trouve plus aisément qu'ailleurs tous les ouvrages qu'on peut désirer. Mais, avant que d'en venir à l'exécution, je me suis adressée à une personne instruite et vertueuse qui a toute ma confiance, et je l'ai priée de me diriger dans le choix des livres, qui devaient entrer dans la petite bibliothèque que je voulais vous procurer.

« Ce que vous me demandez, m'a-t-elle répondu, est moins aisé que vous ne pensez; et il n'y a peut-être rien de plus difficile que de bien choisir les ouvrages qu'il

convient de mettre entre les mains des jeunes personnes. Nous sommes dans un siècle si corrompu; les esprits et les cœurs ont été tellement pervertis et gâtés dans ces derniers temps, qu'il n'y a presque aucun livre qui ne soit infecté du venin subtil du vice, de l'irréligion ou de l'erreur; et si l'on n'a pas soin d'examiner avec l'attention la plus scrupuleuse, ceux dont on veut se servir pour l'instruction des jeunes gens, en croyant leur procurer un aliment salutaire, on ne leur offre qu'un poison mortel (1). Continuez donc, Madame, de prendre toutes les précautions que peut suggérer la prudence, pour vous préserver d'une erreur qui aurait des suites si malheureuses; et faites en sorte que mademoiselle votre fille ne lise jamais d'autres ouvrages que ceux qu'on peut lire sans exposer sa foi et ses mœurs au moindre danger.

---

(1) On devrait pouvoir mettre sur toutes les bibliothèques cette inscription qu'un roi d'Egypte fit graver sur la sienne : « Remèdes de l'âme. » Mais il en est plusieurs où l'on ne pourrait mettre que celle-ci : « Poisons de l'âme. »

*(Note de l'éditeur.)*

» Ceux que je vous désignerai, seront de ce genre, et vous pouvez en enrichir la bibliothèque de votre chère Emilie, sans rien craindre pour son cœur et pour son esprit; mais ils seront en petit nombre, parce que je n'en connais que très-peu dont les principes et la morale soient tels qu'ils doivent être pour remplir le louable dessein que vous avez d'éclairer l'esprit de mademoiselle votre fille, des lumières de la religion, qui seule peut nous servir de guide, et de pénétrer son cœur de l'amour de la vertu, sans laquelle il n'y a point de vrai bonheur. Je ne puis point ici vous indiquer ces livres, parce que vous ne pourriez pas en retenir le titre; mais j'aurai l'honneur de vous en envoyer la liste sous peu de jours; et il vous sera facile de vous les procurer. »

Je n'attendis pas long-temps, ma fille, l'exécution de cette promesse. Dès le lendemain, je reçus la lettre que vous allez lire avec la liste des livres, qui y était jointe.

Lettre de M. ** à madame ***.

Je m'empresse, Madame, de vous envoyer le petit catalogue que je vous ai pro-

mis. Vous y trouverez tous les livres qui peuvent servir à l'instruction de mademoiselle Emilie, sans nuire à sa foi et à son innocence. Je les ai divisés en différentes classes, pour les adapter aux différens genres d'instruction que vous voulez donner à votre chère élève.

Pour l'instruire parfaitement de tout ce qui a rapport à l'article important de la religion, qui doit être la base de l'éducation, il me semble que la meilleure méthode que vous puissiez suivre, c'est d'abord d'affermir sa foi, en lui mettant sous les yeux toutes les preuves qui lui servent de fondement; c'est ensuite de lui développer les objets de cette foi, en lui faisant connaître les vérités qu'elle nous enseigne et les devoirs qu'elle nous prescrit; ce qui renferme tous les dogmes et toute la morale du christianisme.

Nous avons beaucoup de livres qui ont été faits pour démontrer la vérité de la religion; mais, comme ils ne sont pas tous à la portée des jeunes gens, je vais vous en indiquer quelques-uns qui n'ont pas cet inconvénient, et qui, étant plus clairs et plus abrégés, pourront mieux

convenir, quant à présent, à mademoiselle votre fille. Ces livres sont :

1°. *Les Fondemens de la Foi*, par M. Aymé, 2 vol. in-12. Les preuves de la religion y sont exposées avec beaucoup de clarté ; et, en les lisant avec attention, les jeunes gens peuvent aisément les saisir. Chaque article est suivi d'un petit catéchisme qui contient en abrégé la substance des raisonnemens qu'on y a faits. Ce catéchisme a été imprimé séparément ; et vous pourriez vous en contenter pour le présent.

2°. *Le Catéchisme de l'âge mûr*, petit volume in-18, où l'on a renfermé en peu de mots tout ce qui peut servir à prouver que notre religion vient de Dieu.

3°. *Les Fondemens de la morale*, ou *Fénélon et Théodore*, 1 volume, petit in-12. Ouvrage dont le fonds et le style feraient croire qu'il est sorti des mains de l'illustre archevêque de Cambrai, si l'on ne savait que nous le devons à un auteur qui est digne de lui servir d'interprète, et qui fait désirer à tous ses lecteurs de voir paraître au plus tôt la suite de cet excellent livre.

4°. *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion chrétienne*, par M. Beauzée, de l'Académie française, 1 volume in-12. Ce livre, où les raisonnemens sont appuyés sur les faits, sans être moins convaincans que les précédens, est plus propre à attacher et à intéresser la jeunesse.

5°. *L'Ame affermie dans la foi*, par le P. Baudrand, jésuite, auteur de plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de succès.

6°. *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion*, 1 volume in-12. Cet ouvrage, où l'on trouve beaucoup d'ordre et de clarté, est bien propre à produire l'effet que l'auteur s'est proposé en le composant.

7°. *L'Excellence de la religion*, par M. l'évêque de Langres, 1 volume in-8°. Il suffit de nommer l'auteur pour faire l'éloge du livre.

8°. *Pensées sur la religion*, par dom Jamin, 1 volume in-12. Ces pensées sont en général très-solides, très-lumineuses, et ne peuvent que faire respecter et aimer la religion.

Vous pouvez, Madame, vous borner

maintenant aux ouvrages que je viens de vous désigner; mais quand l'esprit de mademoiselle Emilie sera plus formé, il sera bon de lui procurer : *La Certitude des preuves du Christianisme*, et *le Déisme réfuté par lui-même* de M. l'abbé Bergier; *Les Américaines* de madame le Prince de Beaumont; *les Egaremens de la Raison*, ou *le Comte de Valmont*, par M. l'abbé Gerard; et *le Triomphe de l'Évangile*, traduit de l'espagnol.

Tels sont les livres qui m'ont paru les plus propres à affermir mademoiselle votre fille dans la foi. Voici maintenant ceux qui pourront l'éclairer sur les dogmes qu'elle nous enseigne, et les devoirs qu'elle nous prescrit.

1°. *Le Catéchisme historique de Fleury*, 1 vol. in-12; édition corrigée, et où l'on a supprimé quelques propositions que les partisans de l'erreur avaient insérées dans cet excellent ouvrage. Cette édition a été faite à Bruxelles.

2°. *Exposition de la Doctrine chrétienne*, du P. Bougeant, jésuite, où l'on apprend à connaître non-seulement tous les dogmes de la religion catholique, mais encore

toutes les erreurs qui y sont opposées, 4 vol. in-12.

3°. *Le Catéchisme de Montpellier*, publié par M. de Charenci, 5 vol. in-12. Ouvrage fort connu et fort estimé.

Si vous voulez un catéchisme mieux assorti à l'âge de mademoiselle Emilie, vous pourrez lui procurer le *Catéchisme de Constance*, en 4 vol. in-12.

4°. *Exposition de la Doctrine catholique*, par Bossuet. Le nom de l'auteur suffit pour faire connaître le mérite de cette exposition, qui a toute la clarté et toute la précision qu'on peut désirer.

5°. *La Doctrine chrétienne*, 1 vol. in-12, par M. Lhomond, professeur émérite de l'université, qui a réuni dans ce petit ouvrage fait pour la jeunesse, et écrit avec une noble et élégante simplicité, tout ce qu'on peut dire de plus instructif sur les devoirs que doit remplir tout véritable chrétien.

6°. L'*Explication des Évangiles*, de M. l'évêque de Langres, 4 vol. in-12, où la beauté du style donne un nouveau prix à la solidité des instructions.

Quant aux livres de piété, voici ceux

que je vous conseillerais de faire entrer dans la petite bibliothéque que vous voulez former.

1°. *L'Imitation de Jésus-Christ*, de Gonnelieu, dont un de nos auteurs a dit : « que c'est le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes. »

2°. *Les Souffrances de Jésus-Christ*, qui sont peut-être le livre de piété où l'on trouve le plus d'onction et de sentiment.

3°. *L'Introduction à la vie dévote*, par saint François de Sales, qui est le meilleur guide qu'on puisse suivre pour marcher dans les voies droites de la piété.

4°. *L'Ame élevée à Dieu*, 1 vol. in-12, que l'on a réimprimé plusieurs fois, parce que toutes les âmes pieuses y ont trouvé de quoi éclairer leur esprit et toucher leur cœur.

5°. *Méditation pour tous les jours de l'année*, par le P. Griffet, jésuite, 1 vol. in-12, qui a été fait pour les gens du monde, et qui, en peu de mots, leur offre les réflexions les plus solides et les plus touchantes.

Outre ces ouvrages de piété, il y a encore bien des livres de morale dont il sera bon

que vous enrichissiez la bibliothéque de mademoiselle Émilie, parce qu'ils ne peuvent inspirer que des sentimens honnêtes et religieux. Tels sont :

1°. *Le Génie du Christianisme*, ou *les Beautés de la Religion*; édition abrégée à l'usage de la jeunesse, 2 vol. in-12.

2°. *L'École des Mœurs*, par M. Blanchard, en 5 ou 6 vol. in-12.

3°. *Testament spirituel*, par M. le chevalier de Lane, 1 vol. in-12.

4°. *L'Éducation des Filles*, par Fénélon, 1 vol. in-12.

5°. *Les Paraboles du P. Bonaventure*, et la suite de ces *Paraboles*, 2 petits vol. in-12.

Tels sont, Madame, les livres qui me paraissent les plus propres à remplir le dessein que vous avez d'inspirer à mademoiselle votre fille un profond respect pour la religion, et un grand amour pour la piété. Mais il ne suffit pas qu'une jeune personne soit religieuse et pieuse, il faut encore qu'elle soit instruite; et, comme elle ne saurait l'être sans connaître sa langue, sans savoir un peu d'histoire, et sans avoir au moins une légère teinture des

belles-lettres, je serais d'avis que, pour la mettre à portée de bien apprendre les règles du langage, vous missiez dans sa bibliothèque :

1°. *La Grammaire française* de Wailly, qui est la meilleure que je connaisse.

2°. *Le Dictionnaire de l'Académie*, dont l'autorité a force de loi ; ce qui doit le faire préférer à celui de Gattel, qui est pourtant fort estimé, et qui mérite de l'être.

3°. *Les Synonymes* de l'abbé Girard, et ceux de l'abbé Roubaud, où l'on trouve des observations très-justes, mais quelquefois trop métaphysiques, surtout pour les jeunes gens.

Avant que de commencer l'étude de l'histoire, il faudra que mademoiselle Emilie apprenne un peu de chronologie et de géographie. C'est pourquoi il sera bon de mettre dans sa bibliothèque :

1°. *Le Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet, parce que l'on trouve au commencement de cet ouvrage les différentes époques qui forment la division des temps, depuis la création du monde.

2°. *La Géographie* de Lacroix, où l'on apprend à connaître la position de tous les

royaumes, de toutes les provinces et de toutes les villes qui sont répandues sur le globe.

Après cette étude préliminaire, votre chère élève pourra se mettre à étudier l'histoire, tant sacrée que profane: Pour apprendre les traits principaux de la première, il lui suffira, pour le présent, d'avoir :

1°. *L'Histoire abrégée de la Religion, avant la venue de Jésus-Christ,* par Lhomond, 1 vol. in-12.

2°. *L'Histoire abrégée de l'Église,* par le même auteur, 1 vol. in-12. Ces deux abrégés, écrits avec beaucoup d'élégance et de pureté, offrent un tableau raccourci de tout ce que la religion a produit de plus grand, de plus héroïque; et les réflexions judicieuses que l'auteur y a jointes, en rendent la lecture aussi utile qu'elle est agréable.

3°. *L'Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau Testament, semées de courtes réflexions, pour les enfans et les adolescens,* par madame Barantin Monchal.

4°. *L'Abrégé de la Vie des Saints,* par l'abbé Godescard.



5°. *Les Anecdotes Chrétiennes, ou Recueil des traits d'histoire choisis,* par l'auteur du *Mentor des Enfans*, 2 vol. in-12.

L'histoire profane est beaucoup plus étendue; cependant avec peu de livres on peut apprendre les principaux événemens qui y sont rapportés. Il suffira donc d'avoir pour la petite bibliothèque que vous voulez former:

1°. *L'Histoire ancienne* de Rollin, qui renferme tout ce qu'il y a de plus important à savoir sur les anciens peuples.

2°. *Les Révolutions romaines,* par l'abbé de Vertot, qui a toujours passé pour un de nos meilleurs historiens.

3°. *L'Abrégé de l'Histoire de France,* par le P. Daniel, que bien des gens préfèrent à nos autres historiens, et à qui l'on reproche seulement de n'avoir pas assez fait connaître les mœurs et les usages du pays dont il a écrit l'histoire.

4°. *Les Révolutions d'Angleterre,* par le P. d'Orléans, que quelques critiques accusent d'être un peu partial, mais qui se fait lire avec intérêt.

5°. *La Conquête du Mexique, et celle du Pérou,* par les Espagnols, où l'on trouve

des aventures et des tableaux qui ne peuvent manquer de frapper vivement l'imagination de la jeunesse.

6°. *L'Histoire du Japon et du Paraguay*, par le P. Charleroi, qui est aussi édifiante que curieuse.

7°. *Les Leçons de l'Histoire*, par l'auteur du *Comte de Valmont*, dont tous les ouvrages, marqués au coin du vrai talent, sont aussi propres à former le cœur qu'à éclairer l'esprit.

Comme il conviendrait que mademoiselle Emilie eût quelque connaissance de l'histoire naturelle, qui est tant à la mode depuis quelque temps, il faudrait aussi lui procurer :

1°. *Le Spectacle de la Nature*, par M. Pluche, ouvrage où tous les charmes du style répondent à la beauté du sujet.

2°. *Les Leçons de la Nature*, en 4 vol. Dans cet ouvrage, revu par M. l'abbé Gerard, auteur du *Comte de Valmont*, l'auteur fait ressortir de toutes les beautés de l'histoire naturelle des traits marqués de la Providence, et tire de chaque merveille de la nature une instruction aussi solide qu'intéressante.

Si, après avoir fourni à mademoiselle votre fille de quoi meubler sa mémoire, vous voulez qu'elle se forme le goût, et qu'elle s'orne l'esprit, il faudra mettre encore dans sa bibliothèque :

1°. *Le Traité des Études*, par Rollin.

2°. *Le Cours de Belles-Lettres* de M. Lebatteux.

3°. *Le Traité du Beau*, du P. André,

4°. *L'Art de peindre à l'esprit.*

5°. *Le Manuel épistolaire à l'usage de la jeunesse.*

Et, comme les exemples sont plus propres à former le goût que les règles et les préceptes, aux ouvrages que je viens de vous désigner, il sera bon que vous joigniez les *Oraisons funèbres de Bossuet*, celles de *Fléchier*, et le *Petit-Carême* de Massillon, qui ont toujours été regardés comme des chefs-d'œuvre.

Je ne m'étendrai point, Madame, sur les livres de poésie, parce qu'il n'en est presqu'aucun qui ne soit dangereux pour les jeunes gens; vous pourrez cependant, sans aucun danger, faire entrer dans la bibliothèque de mademoiselle Emilie :

1°. *Les Fables de la Fontaine*, qu'on a

coutume de mettre entre les mains même des enfans, quoiqu'ils ne soient pas en état d'en sentir les beautés.

2°. *Les OEuvres de madame de Montégut*, qui font l'éloge de sa vertu, autant que celui de ses talens.

3°. *Le Parnasse Chrétien*, où se trouve réuni tout ce que nous avons de plus beau dans nos poésies sacrées.

4°. *Les Apologues Chrétiens*, où les différentes paraboles qu'on trouve dans nos livres saints, sont exposées avec beaucoup de naturel et de facilité.

5°. *Le Fabuliste des Enfans*; recueil de fables nouvelles, où l'on s'est attaché à présenter avec autant de clarté que de simplicité la morale qui convient au premier âge.

6°. *La Bibliothéque poétique de la jeunesse*, ou *Recueil de pièces et de morceaux de poésies propres à orner l'esprit des jeunes gens, sans nuire à leurs mœurs*, par l'auteur du *Mentor des Enfans*, qui passe pour un livre utile, et que vous pourrez joindre à ceux que je viens de vous indiquer. Vous ferez bien aussi d'y ajouter le *Dictionnaire de la Fable*, de Chompré, afin que votre élève puisse, en le lisant et en le consul-

tant, comprendre les différens traits de mythologie qu'elle rencontrera dans ses lectures.

Voilà, Madame, les livres que vous pouvez mettre à présent avec sûreté entre les mains de mademoiselle Emilie. Quand son esprit sera plus formé, plus développé, qu'elle en pourra lire avec fruit de plus profonds et de plus solides, je me ferai un plaisir de vous les indiquer, et de vous donner par-là une nouvelle preuve du respectueux dévouement avec lequel je suis, etc.

J'ai reçu, ma fille, cette liste avec le plus grand plaisir : je la conserverai avec soin, et j'en ferai usage au plus tôt, pour vous procurer les livres dont il y est fait mention; mais, en attendant, j'ai voulu vous la communiquer, pour vous persuader toujours mieux que je pense à vous, que je m'occupe de vous, et que je n'ai rien de plus à cœur que de vous procurer tout ce qui peut contribuer à votre gloire et à votre bonheur, qui seul peut faire le mien.

## LETTRE CI.

La mère à sa fille.

Je ne puis plus y tenir, ma fille : il faut que je vous fasse part du scrupule qu'a fait naître dans mon esprit la lettre que je vous envoyai dernièrement. Vous avez dû voir que madame la présidente de*** y insiste beaucoup sur la nécessité où sont les parens de faire sentir de bonne heure à leurs enfans l'excellence et la vérité de la religion, qui est le fondement de l'éducation. Les raisons qu'elle en donne, m'ont paru très-solides, et après les avoir lues, je me suis reproché d'avoir négligé jusqu'ici de suivre à votre égard la sage méthode qu'elle propose. A la vérité, j'ai eu de temps en temps le projet de vous donner quelques instructions sur la religion. Je l'aurais même exécuté plus tôt, si la faiblesse de votre âge ne m'eût fait craindre que ce que je pourrais vous dire sur ce sujet, ne fût au-dessus de votre portée. Mais à présent que votre esprit a plus de maturité, et que vous êtes sans

doute en état de suivre le fil d'un raisonnement, je me crois obligée de vous mettre sous les yeux les traits admirables qui distinguent le christianisme, et qui doivent nous le faire regarder comme l'ouvrage même de Dieu.

Je ne vous dirai pas tout. Il faudrait un grand nombre de volumes pour traiter à fond cette importante matière, et je n'ai ni assez de temps, ni assez de connaissances pour entreprendre un ouvrage si considérable. Mais je tâcherai du moins de vous exposer en peu de mots les principes fondamentaux de notre foi, et avec le secours de votre tante, que je prierai de vous les développer, ils pourront vous suffire pour le présent.

Tout ce que je vous demande, ma fille, c'est que vous les lisiez avec attention; c'est que vous ne vous laissiez pas rebuter par le ton sérieux qui pourra régner dans les lettres où je vous les présenterai. L'étude de la religion exige une application qui fait peine à votre âge; mais qu'on en est bien dédommagé par les grandes merveilles qu'elle nous découvre, par les sublimes vérités qu'elle nous apprend, par

les avantages précieux qu'elle nous procure, par les idées consolantes qu'elle fait naître dans notre esprit !

On aime ordinairement à parcourir les titres qui constatent la noblesse de la famille dont on tire son origine, et on se fait un plaisir d'en acquérir une parfaite connaissance. Eh bien ! ma fille, les preuves de la vérité du christianisme sont comme autant de titres qui nous attestent la glorieuse alliance que nous avons contractée avec Dieu, et qui nous donne droit de le regarder comme un tendre père qui nous a choisis pour être ses enfans adoptifs et ses héritiers. Jugez combien il doit être doux de les étudier. Pour moi, ma fille, je puis bien vous assurer que rien n'égale la satisfaction que j'éprouve, lorsque je fixe mes regards sur les monumens sacrés que la religion nous présente. Ils ravissent mon esprit, ils élèvent mon âme, ils charment mon cœur. Et j'ai lieu de croire qu'ils feront sur vous la même impression; si cependant je me trompais, et que vous ne vous sentissiez pas encore la force d'entreprendre l'étude importante que je vous propose, vous n'avez qu'à me le marquer,

et je suspendrai l'exécution de mon projet: j'attends votre réponse avec impatience.

---

## LETTRE CII.

La mère à sa fille.

MADAME la présidente de *** avait bien raison de dire dans sa lettre dont je vous fis part dernièrement, que rien n'est plus dangereux que la lecture des livres contraires à la religion. Je viens de lire une anecdote qui en offre la preuve la plus frappante; et je crois ne pouvoir rien faire de plus utile pour votre instruction, que de vous la transcrire ici telle que je l'ai trouvée dans le *Dictionnaire historique judiciaire*. La voici :

« William Bealde, né au midi de l'Angleterre, qui a résidé vingt ans en Amérique, et près de dix à Welterfield, s'était marié à Sairfield, à une femme aimable et d'une bonne famille. Il avait quatre enfans, dont il dirigeait l'éducation avec un soin et une vigilance extrêmes. Il paraissait être un excellent père et un bon mari. Ses affaires de commerce déclinant depuis quel-

ques années, il se livra à la lecture, et malheureusement il préféra celle des livres qui ont été faits contre la religion : il en adopta tous les principes, écarta toute idée de vice et de vertu, et regarda les hommes comme de simples machines. Il se crut en droit de disposer de sa vie, et de celle de sa femme et de ses enfans. Au lever du soleil, il envoya son domestique porter une lettre dans le voisinage, à un ami qu'il priait de venir à sa maison avec deux personnes, pour voir le changement de son état et de celui de sa famille. A la réception de la lettre, l'ami vola; mais il était trop tard. Ce malheureux avait employé le poignard, la hache et le pistolet. Il s'était servi des premières armes pour détruire sa famille, et il avait tourné la dernière contre lui. Le juge, après une enquête, a condamné sa mémoire. Son corps a été exposé à l'opprobre public, et jeté à la voirie. On a enterré sa femme et ses enfans avec décence. Tous les cœurs humains et sensibles ont versé des larmes sur le sort de cette famille, et appris à abhorrer toujours plus les livres qui ont fait un barbare d'un homme qui, avant d'a-

voir perdu la religion, avait mérité l'estime de ses concitoyens. »

J'espère, ma fille, que la lecture de ma lettre opérera sur vous les mêmes effets, et que, si jamais vous étiez tentée de lire quelques mauvais livres, le souvenir de cette terrible anecdote suffirait pour vous en détourner.

---

## LETTRE CIII.

La fille à sa mère.

J'ÉTAIS tentée, Maman, de regarder la peinture que la maîtresse des pensionnaires nous a souvent faite de la licence qui règne dans le monde, comme une pieuse exagération. Quand je l'entendais dire que l'irréligion faisait chaque jour de nouveaux progrès, qu'elle avait infecté presque tous les états, et que nous ne saurions trop nous prémunir contre les dangers où notre foi serait exposée, lorsque nous aurons quitté le couvent, qu'elle comparaît à l'arche où Noé trouva un asile contre le déluge, je croyais que son amour pour la religion grossissait les objets à ses yeux, et qu'elle parlait plu-

tôt en religieuse zélée, qu'en personne instruite. Eh! toute autre ne s'y serait-elle pas trompée comme moi? Je ne connaissais le monde que par ce que j'avais vu dans la maison paternelle; et il ne s'y était jamais offert à mes yeux que des exemples de piété; et je n'y avais entendu que des discours d'édification. N'était-il pas naturel que je le méconnusse dans le portrait odieux que nous en traçait la maîtresse des pensionnaires? Mais, depuis que j'ai lu votre dernière lettre, je lui fais réparation d'honneur; et je trouve que ce n'est pas elle, mais moi, qui était dans l'erreur. Aussi, Maman, bien loin de m'opposer à l'exécution de votre projet, je ne saurais trop vous prier de l'accélérer. Quoique vous sembliez me faire entendre que l'étude de la religion a quelque chose de pénible, je n'aurai certainement aucune peine à l'étudier dans vos lettres; je n'y trouverai au contraire que du plaisir. Ainsi, je vous en supplie, Maman, ne différez pas de remplir la promesse que vous avez eu la bonté de me faire. Je sens trop bien la nécessité où je suis de m'instruire, pour que je ne sois pas empressée de lire toutes

les instructions que vous devez me donner avec toute l'application dont je puis être capable. Elles ne me parviendront jamais aussitôt que je le souhaite.

J'aurais bien encore envie, Maman, de vous parler de ma vocation; mais, après ce que vous m'avez dit, je n'en ai pas la force; et, pour ne pas m'exposer à vous déplaire, je m'impose silence sur cet article, qui me va pourtant bien par l'esprit.

Votre histoire du féroce William Bealde m'a fait frémir d'horreur. Je la racontai à quelques pensionnaires pendant la récréation. Une de nos maîtresses l'entendit; et quand j'eus fini elle nous dit : « Ce trait-là est bien épouvantable; j'en sais pourtant un qui l'est encore plus, et qui vous fera sentir encore mieux les suites funestes de l'irréligion. » Sur cela, elle nous cita l'anecdote suivante, qu'elle nous dit avoir lue dans un bon livre, et que je vais vous rapporter comme je l'ai retenue :

« Il y avait une jeune fille dont le père était assez méchant et assez fou pour oser dire souvent en présence de ses amis, et même de ses enfans, qu'il n'y a point de Dieu; que l'homme peut à son gré dispo-

ser de sa vie; et que, lorsqu'elle lui est à charge, il n'a rien de mieux à faire que de s'en délivrer en se donnant la mort.

» A force d'entendre les discours impies et extravagans de son père, la jeune demoiselle finit par penser comme lui; et un jour qu'elle s'était plongée, je ne sais pourquoi, dans une noire mélancolie, elle dit à une femme qui lui servait de gouvernante : « Si j'avais à présent un pistolet, » je suivrais le conseil de mon papa, et je » m'en servirais pour me brûler la cervelle; » car je ne puis plus supporter la vie. » La gouvernante, qui fut effrayée autant que surprise d'un tel propos, crut devoir le rapporter aux parens de la jeune fille. La mère, qui avait de la raison et de la religion, en fut affligée à l'excès; mais le père, charmé d'apprendre que sa fille partageait ses sentimens, voulut voir si elle se déterminerait tout de bon à exécuter son projet, et fit mettre pour cela un pistolet où il n'y avait ni poudre ni balle, sur une table placée dans une galerie où la jeune demoiselle venait souvent. Elle y vint bientôt selon sa coutume, et ayant aperçu le pistolet, elle le saisit, l'appuya sur son

front, tira et tomba aussitôt, en criant : « Je suis morte ! je suis morte ! » Toute la maison accourut en entendant ses cris, et chacun s'empressa de la secourir. Mais l'impression qu'avait faite sur son esprit l'image de la mort fut si vive, et opéra en elle une telle révolution, que rien ne put y remédier, et qu'elle en mourut dès le lendemain. »

Quand notre maîtresse nous eut raconté cette histoire, chaque pensionnaire fit ses réflexions, et il n'y en eut pas une qui, en maudissant la folie du père, ne plaignît le sort de la fille. « Je vois avec plaisir, nous dit alors la religieuse, que vous vous attendrissez sur la fin déplorable de cette triste victime de l'incrédulité; mais il faut que son malheur tourne à votre profit, et vous apprenne à éviter avec soin ce qui l'a causé. Souvenez-vous donc, en vous rappelant cet exemple, qu'il n'y a rien de plus à craindre que de perdre la foi, puisqu'en la perdant, non-seulement on se prive de tous les avantages et de toutes les consolations que procure la religion, mais encore on s'expose à tous les désordres et à tous les maux qui sont la suite ordinaire

de l'impiété. » Soyez bien persuadée, Maman, que je n'oublierai pas plus cette leçon que celles que vous me donnez sur la religion.

## LETTRE CIV.

La mère à sa fille.

Quoique je m'attendisse à votre réponse, elle m'a cependant remplie de consolation ; et je satisferai vos désirs avec d'autant plus de plaisir, qu'en voyant les fréquens dangers où la foi de la jeunesse est exposée, je sens toujours mieux, qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour l'en préserver.

La peinture que votre maîtresse des pensionnaires vous faisait du monde, n'est point exagérée. La foi s'y affaiblit toujours plus ; l'irréligion y fait toujours de nouveaux ravages ; et, quoique l'histoire que vous m'avez rapportée à la fin de votre lettre ait quelque chose de bien extraordinaire, elle n'est pourtant pas incroyable, parce que les gens sans religion sont capables de tout. Ce que je vais vous raconter est moins horrible,

moins effrayant, mais n'est pas moins propre à faire sentir le danger des discours impies qu'on tient dans le monde.

Tandis que je m'entretenais avec la femme de notre avocat, en attendant que son mari pût me donner audience, sa fille, qui est âgée tout au plus de dix ans, et qui a les yeux les plus vifs et la physionomie la plus spirituelle que j'aie jamais vus, entra dans le salon où nous étions ; et s'adressant à sa mère, « Maman, lui dit-elle, j'ai bien appris la leçon de mon catéchisme ; mais il y a une chose qui me roule par la tête. — Eh quoi, ma fille ? — Vous me dites souvent qu'il faut bien servir et aimer le bon Dieu ; cependant j'entendis l'autre jour un grand monsieur qui disait à papa qu'il n'y avait point d'autre Dieu que le hasard, et cela m'a brouillé la cervelle ; dites-moi donc, Maman : Est-il bien vrai qu'il y ait un Dieu, que nous devons servir et aimer ? — Ah ! ma fille, vous n'avez pas bien entendu, et ce grand monsieur n'a pas sûrement tenu le propos que vous lui prêtez ; il serait un monstre et un insensé : cependant, comme je me suis toujours fait un devoir d'éclaircir vos doutes, je vais répon-

dre à la question que vous m'avez proposée. »

A ces mots, la mère tire sa montre à répétition, et la mettant entre les mains de la petite fille, « regardez, lui dit-elle, le mécanisme de cette montre; considérez les divers ressorts qui en entretiennent le mouvement et qui en font marcher les aiguilles avec tant de justesse ; écoutez comment à l'instant où vous en presserez le poussoir, elle indiquera l'heure à votre oreille comme elle la marque à vos yeux lorsque vous en regardez le cadran. Croyez-vous que cette machine si compliquée et si ingénieuse ait pu se faire elle-même, ou être formée par un pur effet du hasard?—Oh! Maman, cela n'est pas possible; et il n'y a qu'un habile ouvrier qui ait pu composer un si bel ouvrage. — Eh bien, venez maintenant que la fraîcheur du soir et la clarté de la lune nous invitent à aller sur la terrasse..... Levez les yeux vers cette voûte azurée qui est déployée sur nos têtes comme un pavillon aussi vaste que magnifique; contemplez les astres innombrables qui y sont attachés comme autant de rubis et de diamans; voyez l'éclat dont ils brillent, et l'ordre



*C'est donc Dieu qui a fait tout ce que nous voyons? oui, maman.*

dans lequel ils se meuvent, sans jamais se confondre et s'arrêter dans leur cours. Tout cela n'est-il pas plus beau et plus admirable que cette petite caisse d'or que vous teniez tout à l'heure entre les mains? — Ah! Maman, il n'y a pas de comparaison à faire; et la plus belle montre n'est rien auprès des merveilles sans nombre que nous offre le firmament. — Mais, s'il n'est pas possible, comme vous l'avez avoué, que le hasard ait produit la première, ne pourrait-il pas se faire qu'il eût formé le second? — Il y aurait de la folie à le croire et à le penser. — Il a donc fallu, pour le faire et pour le disposer dans l'ordre où nous le voyons, un ouvrier infiniment plus industrieux que le plus habile horloger. — Il n'y a pas de doute à cela. — Mais quel est cet ouvrier? Vous ne direz certainement pas que ce soit un homme? — Oh! pour cela, non; je les défierais bien tous ensemble de former seulement une étoile. — Vous avez raison, ma fille, et il n'y en aurait sûrement aucun qui acceptât le défi. Mais qui sera-ce donc? — Eh! Maman, la chose parle d'elle-même: c'est Dieu. — C'est donc Dieu qui a fait tout ce que nous voyons? — Oui,

Maman, et ce n'est pas pour rien que le catéchisme nous apprend qu'il est le créateur du ciel, de la terre et de toutes choses. — Mais s'il a créé tout ce qui existe, il a donc aussi créé tous les hommes, et nous devons tous le regarder comme notre père? — Cela est évident, et c'est sans doute pour cela que, dès que je fus en état de parler, vous m'apprîtes à lui dire : « Notre Père. » — Vous avez bien deviné, ma fille. Mais dites-moi maintenant : croyez-vous qu'un enfant puisse se dispenser d'honorer, de servir et d'aimer son père? — Ah! Maman, il serait un monstre, et je le serais moi-même, si je n'avais pas pour vous et pour papa toute la tendresse et la soumission dont je puis être capable. — Eh bien, ma fille, lui dit alors la mère en l'embrassant : vous avez répondu vous-même à la question que vous m'aviez faite ; et puisque vous êtes convaincue que Dieu est notre père, vous ne serez plus tentée de me demander s'il est vrai que nous devions le servir et l'aimer. — Non, certainement, ma bonne Maman, et je suis trop confuse de vous avoir fait une fois cette demande, pour que j'ose y revenir. Mais comme c'est ce grand monsieur qui en a

été la cause, j'espère que vous me pardonnerez mon étourderie.—Oui, mon enfant, je vous la pardonne; et tout ce que je désire, c'est que l'amour que vous aurez pour Dieu l'emporte autant sur celui que vous avez pour votre papa et votre maman, que Dieu est au-dessus de l'un et de l'autre. »

J'étais si enchantée de cette conversation, que j'aurais voulu qu'elle ne finît jamais. Mais, après avoir embrassé sa mère, la petite fille disparut, et alors cette dame respectable me dit : « Je vous ai peut-être ennuyée par mon verbiage; mais le motif qui l'a occasioné m'excusera sans doute à vos yeux. Vous devez sentir que la question que ma fille m'a proposée, étant aussi importante, je ne pouvais me dispenser d'y répondre, afin de dissiper le doute funeste qu'on avait fait naître dans son esprit. Vous n'aviez pas besoin de me faire des excuses, lui répondis-je alors : bien loin de trouver à redire à votre conduite, je ne saurais trop applaudir à votre sagesse. La seule chose qui m'ait surprise et indignée, c'est qu'il y ait des hommes capables de tenir des discours pareils à celui que votre demoiselle nous a rapporté.

Il y en a cependant, me répliqua-t-elle, et c'est ce qui me fait trembler pour les jeunes gens, puisqu'il ne faut souvent que quelques mots pour obscurcir dans leur esprit les vérités les plus évidentes. Mais plus l'impiété est hardie, plus je me crois obligée de prévenir mes enfans contre les piéges qu'elle pourrait leur tendre ; et je suis très-flattée que vous daigniez approuver ma conduite. »

Après qu'elle eut dit ces mots, on vint m'avertir que son mari était prêt à me donner audience. J'allai lui communiquer quelques nouvelles observations que j'avais faites sur notre procès : il les trouva très-justes, me promit d'en faire usage dans ses mémoires, et m'exhorta en même temps à être tranquille sur le succès de notre cause. Je le suis en effet. Cependant, pour n'avoir aucun reproche à me faire, je n'oublierai rien pour la défendre le mieux qu'il me sera possible. Mais l'embarras des affaires ne nuira point à l'exécution de la promesse que je vous ai faite, et vous verrez bientôt que je m'occupe autant de votre instruction que de votre fortune.

## LETTRE CV.

La fille à sa mère.

Je vous remercie bien, Maman, du dialogue que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il m'a fait le plus grand plaisir. Ma tante en a été aussi charmée que moi. Elle a trouvé, comme vous, que la mère ne pouvait parler plus sagement à sa fille. « Cependant, a-t-elle ajouté, cette dame n'a pas tout dit. Si elle eût voulu parcourir toutes les différentes merveilles que la nature met sous les yeux, elle y aurait trouvé bien d'autres preuves de la vérité qu'elle voulait établir. Y a-t-il rien, en effet, dans tout l'univers, qui ne nous offre des traits sensibles de la puissance et de la sagesse de l'Être-Suprême, qui l'a tiré du néant? Le spectacle imposant de la mer, et les richesses variées de la terre, nous l'annoncent aussi bien que la pompe majestueuse des cieux; et il faudrait être entièrement aveugle, pour ne pas reconnaître qu'il n'y a qu'un ouvrier infiniment parfait qui ait pu former un ouvrage si

magnifique et si régulier. Aussi, un de nos plus grands poëtes n'a pas cru pouvoir mieux prouver l'existence de Dieu, qu'en décrivant les merveilles de la nature; et cette description est si belle, que je veux que vous la mettiez dans votre petit recueil de poésies. » A ces mots ma tante a pris un livre intitulé : *La Religion, poëme*, et m'a dicté les vers suivans :

**Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;**
**Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,**
**Quels témoins éclatans devant moi rassemblés!**
**Répondez, cieux et mers, et vous, terre, parlez.**
**Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?**
**Nuit brillante, dis-nous, qui t'a donné tes voiles?**
**O cieux! que de grandeur, et quelle majesté!**
**J'y reconnais un Maître à qui rien n'a coûté.**
**Dans vos vastes déserts il sème la lumière**
**Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.**
**Toi, qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,**
**Astre toujours le même, astre toujours nouveau!**
**Par quel ordre, ô Soleil! viens-tu du sein de l'onde,**
**Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?**
**Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours.**
**Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?**
**Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,**
**Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?**

Pour forcer ta prison, tu fais de vains efforts,
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice,
Sur ton perfide sein, vont chercher leur supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême;
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que, jusqu'alors, il avait oublié.

J'ai cru, Maman, vous faire plaisir en vous envoyant ces vers, qui m'ont paru très-beaux. J'espère qu'en échange vous m'enverrez bientôt ce que vous m'avez promis. Je l'attends avec impatience.

---

## LETTRE CVI.

La mère à sa fille.

Je vais enfin, ma fille, satisfaire à votre impatience; et puisque les fêtes où nous allons entrer, suspendent le cours de toutes les affaires, et me permettent de disposer du temps à mon gré, je ne crois pas pouvoir en faire un meilleur usage que de l'employer à vous exposer les différentes raisons qui servent comme d'ap-

qui à notre foi, et qui doivent la rendre inébranlable.

Mais, pour le faire d'une manière qui, sans être moins instructive, en sera plus agréable et plus à la portée de votre âge, je n'aurai point recours à des raisonnemens abstraits, à des preuves alambiquées; je m'en tiendrai aux seuls faits; je me bornerai à vous offrir un tableau raccourci de tous les événemens merveilleux sur lesquels est fondée la religion sainte que nous professons. Ces preuves sont faites pour tous les esprits, et il n'est personne qui ne sente qu'une religion qui a été annoncée par les oracles les plus pompeux, qui a été confirmée par les miracles les plus frappans, et qui s'est établie et conservée dans le monde, malgré les plus grands obstacles, ne peut être que l'ouvrage de Dieu; puisque lui seul peut lire dans l'avenir, commander à la nature, et confondre, quand il le veut, ce qu'il y a de plus fort, par ce qu'il y a de plus faible. Or ne suffit-il pas de jeter un coup d'œil sur l'histoire du christianisme, pour être convaincu qu'il n'y a aucun de ces caractères qui ne lui convienne?

Si nous remontons aux temps les plus

reculés, nous voyons que plusieurs siècles avant qu'il s'établît dans le monde, le divin Messie, qui devait en être l'auteur, a été prédit par les oracles les plus nombreux et les plus circonstanciés. Jacob désigne l'époque à laquelle il doit arriver. Daniel calcule les semaines au bout desquelles il doit être mis à mort. Michée indique le lieu où il doit naître; et Malachie, le précurseur qui doit le devancer. David et Isaïe entrent encore dans les plus grands détails. Ils décrivent tour à tour les tourmens de sa passion, le genre de sa mort, la gloire de sa résurrection, l'établissement de sa loi parmi les Gentils, et la dispersion des Juifs parmi les nations. Ce sont là des faits constans : il n'y a qu'à ouvrir les livres de l'Ancien Testament pour s'en convaincre par ses propres yeux. Mais ce qui n'est pas moins incontestable, c'est que tout ce que les prophètes avaient annoncé, s'est littéralement accompli dans la personne de Jésus-Christ; et, lorsque l'on compare les prophéties avec l'Evangile, on voit, à n'en pouvoir douter, que les événemens qui sont racontés dans le Nouveau Testament, avaient été claire-

ment énoncés dans l'Ancien. Or est-il rien de plus propre à nous démontrer la vérité de la religion?

C'est une maxime généralement reconnue: qu'il n'y a que Dieu qui, à travers les ténèbres d'un avenir éloigné, puisse découvrir les événemens qui dépendent de la volonté libre de l'homme, parce qu'il n'y a que lui à qui tous les temps soient également présens. S'il est donc certain, d'un côté, que tous les faits qui concernent le Messie ont été prédits, et de l'autre, qu'ils sont arrivés dans le temps et de la manière qu'ils ont été prédits, c'est une preuve évidente que ces prédictions ne peuvent venir que de Dieu. Le seul moyen qu'on pût imaginer pour éluder la force de ce raisonnement, ce serait de dire qu'elles ont été inventées et supposées après l'événement. Mais le témoignage des Juifs, qui ont toujours conservé avec le plus grand soin les livres sacrés où elles sont contenues, et qui, malgré la haine invincible qu'ils ont pour le christianisme, sont les premiers à en attester l'authenticité, suffit pour détruire cette vaine objection; et c'est ici, pour le dire en pas-

sant, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu.

L'histoire fait mention de plusieurs anciens peuples, tels que les Perses, les Mèdes, les Assyriens, qui avaient joué le plus grand rôle sur la scène du monde; mais, quelque florissans et quelque puissans qu'ils aient été, ils ont entièrement disparu de dessus la terre, et à peine en conservons-nous encore un faible souvenir. Les Juifs, au contraire, n'étaient qu'une nation peu nombreuse, reléguée dans un coin de la Palestine; et cependant, quoiqu'ils n'eussent ni puissance, ni force; quoiqu'ils aient long-temps gémi sous le joug de la servitude; qu'ils aient été dispersés dans tout l'univers, et soient devenus un objet de mépris et d'horreur pour tous les autres peuples, ils n'ont cessé de subsister et de former un corps à part dans tous les pays où ils se sont établis. D'où peut venir cette différence frappante et unique dans son espèce, si ce n'est de ce que la divine Providence a voulu les conserver pour servir de témoins à la vérité des prophéties? Si Dieu n'eût pas eu des desseins particuliers sur eux, ils les auraient

laissé engloutir dans l'abîme des temps, comme les autres nations; mais comme leurs livres sacrés, qui remontent jusqu'aux siècles les plus reculés, et qu'ils ont toujours regardés, par esprit de religion, comme un dépôt inviolable, étaient la preuve la plus incontestable de l'ancienneté des oracles qui ont prédit le Messie, il a voulu que, tout malheureux qu'ils étaient, ils subsistassent à jamais sur toute la terre, afin qu'en prouvant par leurs malheurs, l'énormité du crime qu'ils avaient commis, en mettant à mort ce divin Messie, ils montrassent aussi, par leur témoignage, la vérité des prophéties qui avaient annoncé son avénement.

Cette conservation miraculeuse du peuple juif faisait tant d'impression sur l'esprit d'un grand prince de ces derniers temps (1), qu'il disait, que quand même il n'aurait point d'autre raison pour croire à la religion, il serait prêt à donner son sang pour elle.

Il y a pourtant une preuve encore plus

---

(1) Le prince de Condé.

évidente de sa vérité : c'est le caractère divin du Messie, qui en a été l'auteur et le fondateur. Sous quelque rapport qu'on l'envisage, tout frappe, tout étonne, tout annonce en lui la divinité cachée sous les dehors de notre faible nature. Mais comme ce sujet nous mènerait trop loin, je le réserve pour une autre lettre. Vous ne l'attendrez pas long-temps : elle partira par le premier courrier.

---

## LETTRE CVII.

La mère à sa fille.

J'AI été bien téméraire, ma fille, en vous annonçant que je vous tracerais le caractère de Jésus-Christ. Ce sujet est si sublime et si relevé, que les anges même ne pourraient en parler dignement. Cependant, puisque je m'y suis engagée, je vais vous exposer les idées que j'en ai conçues.

Le Messie, qui devait réconcilier le ciel avec la terre, avait été annoncé avec tant de magnificence, que, pour répondre à l'idée qu'en avait donnée les prophètes, il

fallait nécessairement qu'il se distinguât par un caractère qui l'élevât au-dessus de ce qu'il y avait eu de plus grand parmi les hommes, et c'est là justement, ma fille, ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître, lorsque l'on considère les traits divins qui ont brillé dans la personne de Jésus-Christ. Ce n'est pas qu'il frappe les regards, et qu'il en impose par le fastueux appareil d'une grandeur mondaine. Il ne se montre au contraire que sous la forme d'un simple mortel; et, comme il était destiné à réparer, par ses humiliations, les désordres de notre orgueil, il consent, selon l'oracle d'Isaïe, à être regardé comme l'opprobre des hommes. Mais, sans parler ici de la sainteté et de la sagesse plus qu'humaine qu'il a fait paraître dans sa conduite et dans sa doctrine, n'a-t-il pas montré par sa puissance toute divine, qu'il ne pouvait être qu'un homme-Dieu!

Transportez-vous en esprit, ma fille, dans une de ces maisons que la charité a élevées au milieu de nos villes, pour servir d'asiles aux malheureux qui gémissent sous le poids de la maladie, et supposez qu'il y parût tout à coup un homme ordi-

naire, à en juger par les apparences, qui, pour prouver qu'il a une puissance égale à celle de Dieu, et qu'il est Dieu lui-même, assurât qu'il rendrait, à son gré, la santé aux malades et la vie aux morts. Si ses actions répondaient à ses promesses; si, à sa voix, vous voyiez les paralytiques marcher, les muets parler, les malades recouvrer la santé, les morts ressusciter, ne seriez-vous pas forcé d'avouer que cet homme est tel qu'il se dit, et que, quoiqu'il ne se montre que sous la figure humaine, on ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître en lui un vrai Dieu?

Eh bien! ma fille, voilà ce qui s'est réalisé dans la personne de Jésus-Christ. Il a paru dans la Judée sous l'extérieur le plus simple; et, dans cet état, il n'a pas même fait difficulté de dire qu'il était égal à son père, et Dieu comme lui; mais, pour le prouver par des signes incontestables, il a changé l'eau en vin aux noces de Cana; il a rassasié plus de cinq mille hommes avec cinq pains, au milieu du désert; il a éclairé deux aveugles sur le chemin de Jéricho; il a rappelé à la vie le fils de la veuve de Naïm, qu'on portait au tombeau, et La-

zare, qui était enseveli depuis quatre jours; il a fait, en un mot, un si grand nombre de miracles, qu'un évangéliste ne craint pas de dire que nul livre ne pourrait en contenir le récit.

Et comment les a-t-il faits? Ce n'est point, comme les Elie et les Elisée, en implorant le secours du ciel; mais en faisant seulement usage de sa propre puissance : car lorsque le lépreux lui dit: « Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir, il lui répondit: Je le veux, soyez guéri. » Ce n'est point non plus, comme les Moïse et les Aaron, pour prouver la vérité de sa mission; mais pour attester la divinité de sa personne : car lorsque les pharisiens murmuraient de ce qu'il s'attribuait le pouvoir de remettre les péchés, qui n'appartient qu'à Dieu, il leur adressa ces paroles : « Afin que vous sachiez que j'ai ce pouvoir sur la terre, levez-vous, je vous le commande, dit-il au paralytique : emportez votre lit, et vous en allez en votre maison. » Il se leva au même instant, emporta son lit, et s'en alla devant tout le monde : c'est-à-dire qu'on voit clairement, par ces deux exemples, que non-

seulement Jésus-Christ faisait ses miracles en Dieu, mais encore qu'il les faisait pour attester qu'il était Dieu. Peut-on douter, après cela, qu'il ne le fût? et, s'il ne l'eût pas été, ne pourrions-nous pas accuser la divinité elle-même de nous avoir induits en erreur et d'avoir autorisé l'imposture, puisqu'elle aurait permis qu'un imposteur qui se disait Dieu, opérât des prodiges qui exigent la puissance même de Dieu?

Mais loin de nous, ma fille, une impiété si révoltante. L'Être-Suprême, qui est la vérité et la bonté même, est aussi incapable de nous tromper que de se tromper lui-même, et dès que Jésus-Christ a fait les miracles que j'ai rapportés, pour montrer qu'il était Dieu, c'est une preuve qu'il l'était véritablement. Ce qui le prouve encore mieux, c'est le prodige étonnant que nous offre sa résurrection. Il l'avait toujours annoncée aux Juifs, comme la marque décisive de sa divinité; et c'est pour cela qu'ils prirent toutes les mesures que peut suggérer la prudence humaine pour l'empêcher; mais en vain firent-ils apposer le sceau public sur la pierre

énorme qui couvrait son tombeau ; en vain eurent-ils soin d'en confier la garde à une troupe nombreuse de soldats affidés : malgré toutes ces précautions, le troisième jour, la pierre est brisée ; les gardes sont renversés ; Jésus-Christ sort glorieux du tombeau, selon sa promesse ; et toute la ressource qui reste à ses ennemis, pour se dérober à la honte dont les couvre un si grand miracle, c'est de le contester et de le nier. Mais le témoignage des apôtres, qui ont tous attesté que leur divin maître leur avait apparu après sa résurrection ; qu'ils l'avaient vu manger et entendu parler ; qu'il leur avait fait toucher ses plaies, et qu'il avait fini par s'élever, en leur présence, jusqu'au plus haut des cieux, ne suffit-il pas pour démontrer l'absurdité de cette défaite ? et n'est-il pas évident que, si les Juifs l'ont imaginée, c'est uniquement pour n'être pas obligés d'avouer l'horrible déicide qu'ils avaient commis ?

On ne peut pas dire que ces apôtres se soient trompés, en prenant l'apparence pour la réalité : il est impossible de confondre un fantôme avec un corps véritable,

surtout lorsqu'on a occasion de le voir de près et de le toucher, comme ils firent à l'égard de Jésus-Christ; car ils ne crurent sa résurrection, qu'après s'en être assurés par le témoignage de leurs sens. On ne peut pas dire non plus qu'ils aient voulu nous tromper en nous persuadant qu'il était ressuscité, quoiqu'il ne le fût pas; puisque, bien loin d'être intéressés à publier un pareil mensonge, ils ne pouvaient s'en promettre que des persécutions et des mépris. C'est ce qu'ils éprouvèrent en effet, dès qu'ils voulurent annoncer dans la Judée que leur divin maître avait repris une nouvelle vie. Mais on eut beau les poursuivre, les menacer, les emprisonner; ils étaient trop bien convaincus de ce grand miracle, pour que la crainte des hommes pût les empêcher de le rendre public; et, après n'avoir vécu que pour le prêcher, ils moururent tous pour en attester la vérité.

Or, est-il un témoignage plus fort que celui qui est scellé du sang de douze hommes qui n'ont aucun intérêt à le rendre? et croire que les apôtres aient été assez fous pour sacrifier leur vie au vain désir d'éta-

blir une fausseté, ne serait-ce pas la plus grande de toutes les folies? Quoi! nous n'oserions révoquer en doute les exploits que l'on attribue aux César, aux Pompée, quoiqu'ils ne soient rapportés que par quelques historiens, qui n'ont donné, après tout, aucune preuve sensible de leur sincérité, et nous pourrions douter des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ, tandis qu'ils nous sont attestés par douze hommes qui se sont fait un devoir de verser leur sang pour prouver qu'ils en avaient été les témoins? Non, non, ma fille; ou il n'y a rien de vrai dans le monde, ou il faut convenir de la vérité des faits miraculeux sur lesquels est fondée la religion, puisqu'il n'y a rien de plus authentique et de mieux établi.

Cependant, comme Dieu prévoyait qu'il y aurait des hommes assez insensés pour oser les contester, il a voulu que nous eussions toujours sous les yeux un miracle que nous ne puissions pas nier; et qui nous démontrât, de la manière la plus sensible, qu'il était lui-même l'auteur de la religion. Ce miracle, c'est l'établissement du christianisme, que nous

voyons répandu dans tout l'univers. Il n'est pas temps de vous en parler à présent : ma lettre est déjà trop longue, mais j'espère que vous en excuserez les longueurs, en faveur du sujet que je traite et du motif qui m'anime.

---

## LETTRE CVIII.

La fille à sa mère.

Je me souviens, ma bonne Maman, que lorsque vous eûtes conçu le projet de me donner quelques instructions sur la religion, vous aviez d'abord quelque peine à l'exécuter, parce que vous craigniez, disiez-vous, de rebuter mon attention par le ton que vous seriez obligée de prendre. Je serais bien fâchée que cette crainte vous eût arrêtée, puisqu'elle m'aurait privée de la satisfaction que j'ai eue à lire vos deux dernières lettres. Quoique le fond en soit sérieux, vous avez trouvé le moyen de les rendre agréables et intéressantes. Le seul défaut que j'y ai trouvé, c'est qu'elles m'ont paru trop courtes. Mais ma tante a suppléé à leur brièveté. Elle me mit d'a-

bord sous les yeux ce que vous n'aviez fait que m'indiquer, et, après m'avoir montré successivement dans la Bible, les paroles de Jacob, de Daniel, d'Isaïe, de David et des autres prophètes, elle me dit, en me remettant un papier écrit de sa main: voici maintenant les observations que j'ai faites; vous les lirez à loisir, et vous les joindrez, si vous le jugez à propos, aux lettres de votre maman. Ces observations, où elle m'adresse la parole, sont conçues en ces termes:

« Ce n'est pas sans raison que votre maman vous fait envisager les prophéties comme une histoire anticipée de la vie de Jésus-Christ. Vous avez vu par vous-même que tous les faits qui avaient été annoncés par ces prophéties, s'accordent parfaitement avec ceux qui sont rapportés dans l'Évangile; et c'est ce qui prouve évidemment qu'elles sont l'ouvrage de Dieu. Si elles ne renfermaient qu'un ou deux traits isolés qui convinssent au Sauveur du monde, on pourrait être tenté de les regarder comme un effet du hasard; mais il est impossible que le hasard, qui au fond n'est qu'un vain nom, ait fait deviner aux pro-

phètes que ce divin Sauveur paraîtrait dans le monde, lorsque le sceptre ne serait plus dans la maison de Juda; qu'il naîtrait à Bethléem, d'une mère vierge; qu'on viendrait l'adorer et lui offrir des présens du bout de l'Orient; qu'il entrerait en triomphe dans Jérusalem, monté sur une ânesse; qu'il serait l'opprobre des hommes et le rebut du peuple; que ceux qui le verraient se moqueraient de lui; qu'on percerait ses mains et ses pieds; qu'on compterait ses os; qu'on partagerait ses habits; qu'on tirerait sa robe au sort; qu'il serait mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger; qu'il demeurerait dans le silence, comme un agneau est muet devant celui qui le tond; qu'il mourrait au milieu des douleurs, ayant été condamné par des juges; que son sépulcre serait glorieux; qu'après sa mort, le peuple qui devait le renoncer, ne serait point son peuple; qu'un peuple avec son chef, qui devait venir, détruirait la ville et le sanctuaire. Tous ces événemens et un grand nombre d'autres que vous avez lus dans nos livres saints, étaient trop extraordinaires, trop dépendans de la volonté libre des hommes,

pour que l'esprit humain pût les découvrir à travers les ténèbres de l'avenir, par le secours de ses seules lumières; et, dès qu'ils sont arrivés dans le temps et de la manière qu'ils avaient été prédits, il est évident qu'il n'y a que Dieu qui ait pu être l'auteur de la prédiction qui en a été faite.

» Pour mieux sentir cette vérité, supposez qu'un homme qui se dirait envoyé du Seigneur, vînt vous offrir le tableau de tout ce qui doit vous arriver pendant votre vie. Si, au bout de votre carrière, vous reconnaissiez que ce tableau s'est trouvé fidèle et conforme à la vérité, vous ne douteriez certainement pas que cet homme ne fût inspiré de Dieu. Eh bien! il en est de même de tous les prophètes qui ont prédit les différentes circonstances de la vie de Jésus-Christ. Dès qu'on reconnaît que leurs oracles se sont vérifiés à la lettre, on est forcé d'avouer qu'en les prononçant, ils étaient les organes de la divinité; puisque, de l'aveu de tout le monde, Dieu seul est assez éclairé pour percer les sombres voiles de l'avenir, et pour voir ce qui doit être, comme ce qui est déjà.

» Aussi, dans tous les temps, on a re-

gardé l'accomplissement des prophéties comme une des preuves les plus incontestables de la divinité de la religion. Cette preuve est d'autant plus frappante, que, comme vous l'a fait observer votre maman, c'est des mains même des Juifs, nos plus grands ennemis, que nous la tenons; car ils sont toujours convenus que les oracles des prophètes existaient long-temps avant la naissance de Jésus-Christ, et ce divin Sauveur n'a pas fait difficulté de se les appliquer en leur présence. Il est vrai qu'en attestant l'ancienneté des prophéties, ils ont été assez aveugles pour en méconnaître l'accomplissement. Mais comme leur aveuglement, la ruine de leur temple, leur dispersion, leurs malheurs, leur conservation, l'état de mépris où ils sont réduits, avaient été prédits, ainsi que vous l'avez vu, l'opiniâtreté avec laquelle ils refusèrent de croire, ne doit servir qu'à confirmer notre foi, puisqu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût prévoir qu'au milieu de tant de vives lumières, ce malheureux peuple s'obstinerait à rester dans l'erreur. »

Voilà, Maman, les observations que ma tante a faites sur votre première lettre. Ce

qu'elle m'a dit sur la seconde a été plus court. Elle a trouvé seulement que vous auriez pu augmenter de beaucoup le nombre des disciples qui furent témoins de la résurrection de Jésus-Christ, et qu'au lieu de douze, vous auriez pu en mettre cinq cents; puisque, selon les actes des apôtres, il y en eut tout autant qui furent présens à son ascension, et qui virent par conséquent qu'il était ressuscité.

Vous devez juger par-là, Maman, que nous lisons vos lettres avec attention. Mais nous en sommes bien payées par le plaisir qu'elles nous procurent. Tout ce qui me reste à souhaiter, c'est de profiter de vos instructions, que je vous prie de multiplier tant que vous pourrez. Vos premières lettres sur la religion me font soupirer après le moment où je recevrai les autres; je vous supplie de ne pas me les faire attendre trop long-temps.

---

## LETTRE CIX.

*La mère à sa fille.*

Vous m'avez procuré, ma chère enfant, la plus grande satisfaction en m'assurant

que bien loin que le ton sérieux qui règne dans mes deux dernières lettres, vous ait rebutée, vous les avez lues avec intérêt et avec plaisir. Cette assurance vous rend toujours plus estimable à mes yeux, puisqu'elle est une preuve de la solidité de votre esprit et du désir que vous avez de vous instruire sur l'objet le plus important et le plus digne de fixer notre attention.

Les observations de votre tante sont très-justes, et répondent bien à l'idée que j'avais de ses lumières. N'oubliez pas de lui en témoigner ma reconnaissance, et continuez à lui montrer mes lettres, afin qu'elle vous les explique. Je vous envoie le texte; elle fera le commentaire, et je suis bien persuadée que l'un vaudra mieux que l'autre. Dans cette persuasion, je vais vous exposer en peu de mots le grand miracle dont je vous parlais dernièrement. Ce miracle, comme je vous le disais, c'est l'établissement du christianisme; et je ne crois pas qu'on puisse s'en former une autre idée. Mais, afin que vous puissiez en juger par vous-même, examinez-en ici avec moi la nature et les circonstances.

Quand une entreprise est naturellement

au-dessus des forces humaines, on ne peut en attribuer le succès qu'à la puissance divine. Si un homme, par exemple, transportait tout à coup une énorme montagne, ou arrêtait subitement un torrent rapide, il n'est personne qui ne fût persuadé que c'est Dieu lui-même qui s'est servi de son ministère pour produire ces effets merveilleux, parce qu'ils exigent une puissance supérieure à toutes les forces de notre nature. Or, le changement qu'il fallait opérer dans le monde pour y établir la religion chrétienne, n'excédait-il pas encore plus le pouvoir humain? et n'était-il pas naturellement plus impossible de mettre un frein à l'impétuosité des passions déchaînées, et de faire passer les hommes de l'erreur à la vérité, qu'il ne le serait de suspendre le cours des flots débordés, et d'arracher les montagnes du lieu qu'elles occupent, pour les placer dans un autre? C'est là cependant ce qu'exigeait la conversion du monde. Il était depuis long-temps en possession d'une religion qui, en flattant l'orgueil de l'esprit, favorisait tous les penchans du cœur; et il fallait l'obliger à l'abandonner, pour en embrasser une qui n'a

rien que d'incompréhensible dans ses dogmes, et rien que d'austère dans sa morale. Il encensait des idoles que le préjugé de la naissance lui faisait regarder comme autant de divinités ; et il fallait le réduire à les fouler aux pieds pour adorer un Dieu crucifié. Il était accoutumé à ne rechercher que les richesses, que les honneurs, que les plaisirs des sens ; et il fallait le déterminer à y renoncer, pour s'assujettir à une loi qui ne prescrit que détachement, qu'humilité, que mortification. Il était, en un mot, plongé dans toutes les superstitions et dans tous les désordres qu'autorisait le paganisme ; et il fallait l'en retirer, pour lui faire croire toutes les vérités qu'enseigne le christianisme, et pratiquer toutes les vertus qu'il exige.

Encore une fois, n'était-ce pas là un ouvrage aussi supérieur aux forces humaines, que tous les prodiges qu'on peut opérer, en commandant aux élémens, et en les changeant? Nous lisons dans l'histoire, que Socrate, Platon et quelques autres philosophes n'oublièrent rien pour détromper leurs concitoyens des erreurs qui les aveuglaient; mais à peine réussirent-ils à se

faire quelques disciples. Tous les systèmes qu'ils cherchaient à établir, s'évanouirent avec eux; et leur doctrine, quoique moins impénétrable à la raison, et moins gênante pour l'amour-propre, que celle de l'Evangile, ne s'est conservée que dans leurs livres. C'était pourtant les plus beaux génies qu'il y eût dans la Grèce; et, s'il pouvait être donné aux hommes de changer l'esprit et le cœur de leurs semblables, c'était à eux, ce semble, que devait être réservée la gloire de ce changement. Mais ils ont prouvé, par l'inutilité de leurs efforts, que les talens et l'habileté ne peuvent rien contre l'erreur et les passions. Quand donc Dieu aurait employé, pour convertir le monde, les philosophes les plus subtils, les orateurs les plus éloquens, nous ne pourrions regarder cette conversion que comme un effet de sa puissance infinie. Mais est-ce à de pareils moyens qu'il a eu recours pour faire triompher sa religion des superstitions et des vices de l'idolâtrie? Oh! ma fille, que ce Dieu est admirable dans ses desseins!

Vous avez lu dans l'Histoire sainte, que lorsqu'il voulut signaler la force de son

bras par la destruction de la ville de Jéricho, il ordonna à Josué, qui devait l'assiéger, de se borner à faire plusieurs fois le tour des murs avec son armée, et de ne se servir, pour la renverser, que du son des trompettes que portaient les prêtres. Cette conduite paraît d'abord opposée aux lumières de la prudence : elle était cependant très-conforme au dessein qu'avait le Seigneur de faire éclater aux yeux du monde étonné les effets merveilleux de son pouvoir divin. Si Josué eût employé les armes dont on avait coutume de se servir quand on faisait le siége de quelque place, on aurait pu croire que la victoire qu'il remporta était le fruit de sa valeur, ou de celle de ses soldats. Mais quand on vit que le son de quelques trompettes avait suffi pour faire tomber les murs de Jéricho, on fut forcé de reconnaître qu'il n'y avait que le bras du Tout-Puissant qui eût pu les abattre par de tels moyens.

Voilà, ma fille, une figure sensible du prodige que Dieu a opéré, lorsqu'il a voulu établir la religion chrétienne sur les ruines de l'idolâtrie, qui était mille fois plus difficile à détruire que la ville la plus

forte et la mieux défendue. Pour exécuter un si grand ouvrage, il n'a point employé des hommes sages et éclairés, des hommes puissans et accrédités, parce qu'on aurait pu attribuer leur succès à leur sagesse ou à leur lumière, à leur opulence ou à leur crédit. Il a affecté de choisir douze hommes pauvres, ignorans, qui n'avaient ni autorité, ni éducation, ni aucun talent naturel; et c'est par eux qu'il a voulu abolir toutes les anciennes religions, renverser toutes les idoles, et assujétir le monde entier à l'empire de Jésus-Christ. Quelle apparence que des hommes de ce caractère pussent opérer une si grande révolution?

Il aurait fallu, pour cela, qu'au défaut des secours humains dont ils étaient dépourvus, ils trouvassent du moins, partout où ils iraient, des partisans zélés qui, par leur éloquence, par leurs armes ou par leur crédit, les aidassent à remplir leurs vues, et à exécuter leur entreprise. Mais le Fils de Dieu leur avait annoncé qu'ils ne rencontreraient en tout lieu que des adversaires; qu'ils deviendraient l'objet de la haine publique; qu'ils seraient comme de tendres agneaux parmi les loups

furieux; qu'on les poursuivrait, qu'on les emprisonnerait, qu'on les flagellerait; et ils n'éprouvèrent que trop la vérité de cet oracle. A peine eurent-ils commencé à prêcher la nouvelle religion qu'ils voulaient établir dans le monde, que les prêtres et les pontifes, que les philosophes et les savans, que les rois et les empereurs, réunirent leurs efforts pour étouffer dans son berceau cette religion, qui n'était à leurs yeux qu'un scandale ou une folie; de façon qu'on peut dire que, bien loin d'avoir rien pour eux, les apôtres avaient tout contre eux, et que douze hommes sans ressource et sans armes, avaient à combattre le monde entier, armé pour les perdre. Quelle apparence, encore une fois, qu'ils pussent remporter la victoire?

Ils l'ont cependant remportée. Les agneaux ont dompté les loups; ceux qu'on regardait comme des insensés, ont convaincu les sages de folie; ceux en qui l'on ne voyait qu'ignorance et faiblesse, ont triomphé de ce que le monde avait de plus fort et de plus éclairé: pour tout dire, en un mot, douze pêcheurs l'ont emporté sur toutes les puissances de la terre conju-

rées contre eux; et, quoiqu'on s'opposât partout à l'établissement de la loi nouvelle qu'ils annonçaient, il n'est pourtant aucun lieu où ils ne l'aient établie.

Il faut donc nécessairement que, pour leur faire surmonter tant d'obstacles insurmontables, Dieu ait suppléé à leur faiblesse par sa toute-puissance; et c'est justement ce que nous attestent nos livres saints. Nous y lisons que les apôtres ne se contentaient pas de dire qu'ils étaient les envoyés du Seigneur; mais que, pour prouver la vérité de leur mission par l'éclat de leurs œuvres, tantôt ils se faisaient entendre de cent peuples différens, en parlant une seule langue; et tantôt ils chassaient les démons des corps des possédés, en prononçant le seul nom de Jésus-Christ. Ici, ils rendaient la santé aux malades; et là, ils rappelaient les morts à la vie.

Eh! comment, sans cela, auraient-ils pu obliger tant d'hommes sensuels à se soumettre aux lois austères qu'ils leur imposaient, réduire tant de savans orgueilleux à croire les mystères incompréhensibles qu'ils leur prêchaient? Supposons pour

un moment, ce qui est pourtant impossible, que la religion que nous professons ne fût que fausseté, et qu'un homme, sorti de la lie du peuple, parût tout à coup au milieu de nous, pour nous en proposer une qui fût beaucoup plus difficile à comprendre et à pratiquer que celle à laquelle nous sommes accoutumés dès notre enfance, y aurait-il quelqu'un qui fût assez insensé pour se déterminer à le croire, à l'observer, et à la sceller de son sang, à moins qu'il ne l'eût vue confirmée à ses yeux, par les miracles les plus incontestables et les plus frappans? Eh bien, ma fille, telle était la situation où se trouvaient tous les idolâtres. Tandis qu'ils vivaient tranquillement dans le sein de la religion qu'ils avaient reçue de leurs pères, des hommes méprisables et inconnus viennent leur en annoncer une nouvelle qui les oblige de renoncer à ce qui les flattait, de se soumettre à ce qui les révoltait, de mépriser ce qu'ils adoraient, d'adorer ce qu'ils méprisaient; et ces idolâtres qui avaient à s'élever tout à la fois, et au-dessus du respect humain, et au-dessus de la crainte, et au-dessus des préjugés, et au-

dessus des passions, ne se contentent pas de s'assujétir au joug de cette nouvelle religion ; ils vont jusqu'à mourir pour elle. Tout cela peut-il s'être fait sans miracle ? et si l'on voulait soutenir que le règne de la foi s'est établi sans le secours des prodiges, son établissement seul ne serait-il pas le plus grand de tous les prodiges ?

Il faudrait maintenant, ma fille, pour achever le tableau que je vous ai promis, mettre sous vos yeux les merveilles que Dieu a opérées pour conserver et perpétuer l'empire du christianisme. Vous verriez que, quoique pendant trois cents ans les monarques et les empereurs aient mis tout en œuvre pour l'anéantir, il a pourtant subsisté au milieu des plus sanglantes persécutions ; que lors même que l'on condamnait à mort tous ceux qui portaient le nom de chrétiens, on en voyait partout augmenter le nombre, et que les bourreaux même qui immolaient les martyrs, étaient souvent les premiers à se dévouer au martyre. Vous verriez que, quoique pendant plus de dix-sept siècles il ait été continuellement en butte aux attaques du

schisme, des scandales et des hérésies, il a toujours conservé la pureté de ses dogmes et de sa morale; que les tempêtes et les orages n'ont servi qu'à le mieux affermir; et que tandis que toutes les erreurs et toutes les sectes ont été englouties par le torrent des siècles, lui seul a échappé au naufrage, et a vérifié, par sa perpétuité, cet oracle que Jésus-Christ adressait au chef des apôtres : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Vous verriez enfin que, tandis que les opinions des hommes changent, varient et font sans cesse place les unes aux autres, la religion que Dieu nous a donnée, n'a éprouvé aucun changement; que nous croyons à présent ce que croyaient les premiers chrétiens; que bien différens des hérétiques, dont les dogmes ne sont pas plus anciens que les hommes audacieux qui les ont imaginés, nous pouvons, par une succession non interrompue, remonter depuis le pontife romain qui gouverne aujourd'hui l'Eglise, jusqu'à Jésus-Christ lui-même, qui [illegible] fondée; et que, par conséquent, nous pouvons

seuls nous rendre le consolant témoignage de vivre dans le sein de la religion qu'il a établie. Mais l'exposition de toutes ces vérités exigerait un ouvrage; et à peine ai-je le temps de faire une lettre. Contentez-vous donc à présent, ma fille, du petit abrégé que je viens de vous tracer à la hâte. Quoiqu'il ne renferme que les principaux traits de l'histoire de la religion, il suffira pour vous faire sentir qu'il faudrait vouloir s'aveugler, pour ne pas y reconnaître le doigt de Dieu.

Ce qui vous prouvera encore mieux qu'elle est son ouvrage, ce sont les caractères divins qui la distinguent, et les avantages précieux qu'elle nous procure; et c'est aussi ce qui me fournira le sujet de quelques nouvelles lettres, supposé que celle-ci n'ait pas lassé votre patience. Quoi qu'il en soit, je finis, pour aller faire quelques visites indispensables. Dès que j'aurai quelques momens libres, j'en profiterai avec empressement pour m'entretenir avec vous. C'est le seul plaisir qui puisse me dédommager de l'ennui et des peines que j'essuie dans ce pays.

## LETTRE CX.

La fille à sa mère.

Pour cette fois, Maman, la science de ma tante s'est trouvée en défaut. Elle n'a rien eu à ajouter aux belles choses que vous me dites sur l'établissement de la religion. Tout son commentaire s'est réduit à en faire l'éloge. Elle a été surtout charmée de la comparaison que vous faites entre la destruction de Jéricho et celle de l'idolâtrie, et en cela, comme en tout le reste, j'ai bien été de son avis. Mais ce qui a le plus frappé mon esprit, c'est la supposition que vous faites pour prouver que le christianisme ne peut s'être établi que par le moyen des miracles. Elle montre évidemment que les idolâtres ne seraient jamais devenus chrétiens et martyrs, si les apôtres ne leur eussent prouvé par de vrais prodiges, qu'ils étaient véritablement les envoyés de Dieu, puisqu'ils n'avaient pas de plus puissant motif pour les engager à embrasser la nouvelle religion qu'ils leur prêchaient; et c'est, com-

me me l'a fait observer ma tante, la grande différence qu'il y a entre l'établissement du christianisme et celui du mahométisme. « Car, prenez garde, m'a-t-elle dit : il n'en était pas des apôtres comme de Mahomet. Celui-ci annonçait une loi qui flattait les sens, et il l'annonçait les armes à la main; de façon qu'il fallait s'y soumettre ou mourir. Or il n'est pas surprenant que, placés par ce fameux imposteur entre le plaisir et la mort, les peuples séduits ou alarmés soient devenus les partisans de sa secte et de ses erreurs. Mais, en prêchant la morale austère de l'Evangile, les diciples de Jésus-Christ n'avaient ni troupes, ni armes. Que dis-je! bien loin qu'ils menaçassent les idolâtres de les livrer aux supplices, s'ils refusaient d'embrasser la religion chrétienne, ils leur disaient, au contraire, que, faisant tant que de la professer, ils devaient être résolus de verser tout leur sang, et de tout souffrir plutôt que d'y renoncer. Il n'y avait donc que la vue des miracles qui pût déterminer ces idolâtres à se déclarer pour elle ; et ils ne se seraient certainement jamais décidés à devenir les victimes et les martyrs de leur attachement à la religion,

s'ils ne se fussent auparavant assurés par des faits incontestables, qu'en mourant pour elle, ils mouraient pour la vérité. »

Voilà, Maman, la seule observation que ma tante ait faite sur ce que vous me dites, touchant l'établissement du christianisme. Pour ce qui concerne sa conservation et sa perpétuité, elle m'a promis de me faire lire, dans l'Histoire ecclésiastique, les violentes persécutions qu'ont essuyées les premiers chrétiens; afin qu'en voyant la constance héroïque qu'ils ont fait éclater, je puisse me convaincre par moi-même, qu'il n'y avait que Dieu qui pût les soutenir au milieu des tourmens affreux dont ils ont triomphé. Mais j'espère que cela ne vous empêchera pas de m'écrire les lettres que vous m'avez annoncées; j'y perdrais trop. Ne me privez donc pas, je vous prie, du plaisir et des avantages que je m'en promets, et ne craignez pas que je me lasse de les lire. Quand elles ne seraient pas aussi instructives et aussi intéressantes que je me les figure, le tendre amour que j'ai pour vous me les rendra toujours chères et agréables.

## LETTRE CXI.

La mère à sa fille.

Votre tante a voulu sans doute me faire un compliment, en vous donnant à entendre qu'il n'y avait rien à ajouter à la faible esquisse que je vous ai tracée de l'établissement de la religion. Elle est trop éclairée pour ne pas savoir que, si on voulait épuiser cette matière, elle fournirait à des volumes entiers. Je crois pourtant vous en avoir assez dit, pour vous faire sentir que cet établissement n'a pu être que l'ouvrage de Dieu; et cela suffit pour le présent. Dans la suite, je vous mettrai à portée de mieux approfondir les preuves de la religion, en vous faisant lire deux ouvrages qui ont été composés dans ces derniers temps, et que j'ai achetés pour enrichir votre bibliothéque.

L'un est intitulé, *Le Comte de Valmont*, et l'autre, *Les Fondemens de la Foi*. Ils sont tous les deux très-solides, très-bien écrits; et si la jeunesse se pénétrait bien des excellens principes qui y sont conte-

nus, elle y trouverait un préservatif assuré contre le poison de l'incrédulité.

En attendant que vous puissiez en faire la lecture, profitez avec soin des instructions que votre tante veut bien vous donner. Vous ne sauriez avoir un meilleur guide dans l'étude de la religion, et je m'en repose volontiers sur elle. Mais puisque je vous en ai donné ma parole, après vous avoir exposé en abrégé les principales preuves de la vérité du christianisme, je vais tâcher de vous en faire connaître l'excellence et les avantages.

C'est surtout par cet endroit, ma fille, que je me plais à vous faire envisager la religion. Les faits incontestables sur lesquels elle est appuyée, satisfont l'esprit; mais les caractères divins qui la distinguent, ravissent le cœur; et si, en examinant les premiers, on ne peut s'empêcher de la croire et de la respecter, en considérant les seconds, on est, en quelque sorte, forcé de l'admirer et de l'aimer.

Quoi de plus admirable en effet que les différens traits sous lesquels elle s'offre à nos regards! Si nous jetons les yeux sur les dogmes qu'elle nous enseigne, nous

voyons que, bien différente des autres religions, qui avaient, en quelque sorte, dégradé l'Être-Suprême, en lui attribuant des défauts et des vices qui sont indignes des hommes même, elle nous donne les idées les plus nobles et les plus sublimes de sa puissance, de sa grandeur, de sa sagesse, de sa sainteté; et que, s'il y a un Dieu, comme nous l'attestent toutes les merveilles de la nature, ce ne peut être que le Dieu des chrétiens. Si nous envisageons le culte qu'elle nous prescrit, nous trouvons qu'au lieu de se borner, comme le paganisme, à nous assujétir à quelques cérémonies extérieures, à quelques vaines superstitions, elle nous oblige de consacrer à Dieu nos pensées et nos affections, notre âme et notre corps, notre esprit et nos sens; et que, si la divinité doit être honorée, elle ne peut l'être mieux que par les hommages qu'elle nous ordonne de lui offrir.

Ce qui doit encore plus exciter notre admiration, c'est la pureté de la morale qu'elle nous enseigne. Quelle sagesse, quelle sainteté dans les lois qu'elle nous impose, et dans les conseils qu'elle nous

donne! Elle ne proscrit pas seulement le vice, elle en interdit jusqu'au désir et à la pensée. Elle ne se borne pas à exiger que nous ne rendions pas le mal pour le mal, elle veut encore que nous ne répondions à la haine, que par l'amour et par les bienfaits. Elle ne se contente pas d'arrêter la main et de retrancher les mauvaises actions, qui sont comme les fruits du crime; elle va jusqu'à changer le cœur, et à en arracher les passions, qui en sont comme les racines. Voilà pourquoi, au lieu d'autoriser le secret amour que nous avons tous naturellement pour tout ce qui peut nous flatter et nous plaire, elle nous ordonne de renoncer à nous-mêmes, et de porter chaque jour notre croix. Voilà pourquoi, bien loin d'approuver le goût général qu'ont les hommes pour les richesses, pour les honneurs et pour les plaisirs, elle nous dit dans l'Evangile : « Bienheureux ceux qui pleurent! bienheureux ceux qui ont soif de la justice! bienheureux ceux qui sont doux et pacifiques! » De pareilles maximes sont trop sublimes, trop opposées aux penchans de la nature corrompue, pour qu'elles puissent venir des hommes;

et il n'y avait qu'un Dieu qui pût nous les enseigner; mais n'était-il pas de notre intérêt qu'il nous les enseignât?

On a toujours remarqué que ce qui rendait les hommes coupables et malheureux, c'était les passions; et le plus sûr moyen que Dieu pût prendre pour les ramener à la vertu et au bonheur, c'était de les obliger à dompter et à réprimer ces funestes passions. Or, tel est le but de la morale céleste qu'il a apportée sur la terre; et quels heureux fruits n'a-t-elle pas produits parmi ceux qui ont été assez sages pour s'y conformer? Rappelez-vous, ma fille, cette multitude innombrable de saints dont vous lisiez la vie avec tant d'admiration. Dans eux, tout ne respirait qu'innocence, que charité, que désintéressement, qu'humilité; et, à juger de leur nature par leurs actions, on eût dit que c'étaient des anges, plutôt que des hommes. Eh bien, ma fille, c'est en suivant la morale de l'Évangile, qu'ils sont devenus si parfaits et si saints; et si nous sommes si différens de ce qu'ils étaient, ce n'est que parce que nous ne la suivons pas. Combien ne sommes-nous donc pas intéressés à en faire,

comme eux, l'unique règle de notre conduite, et quel avantage n'en reviendrait-il pas à la société toute entière !

Ah! ma fille, on se plaint tous les jours de ce qu'on ne rencontre presque partout que désordres, qu'injustices, que discorde, qu'animosité ; et, quand vous connaîtrez le monde, vous verrez que ces plaintes ne sont malheureusement que trop bien fondées. Mais que le spectacle qu'il nous offrirait, serait bien différent, si au lieu d'écouter la voix des passions, qui nous portent sans cesse à nous satisfaire aux dépens d'autrui, et à tout sacrifier à notre intérêt personnel, on se conformait aux lois de la religion, qui nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Alors, à la place de ces crimes et de ces désordres, qui font de la société un théâtre d'horreur et de confusion, on verrait régner partout l'ordre, la paix, la concorde, la droiture, la charité, et toutes les vertus qui rendent les hommes justes et heureux. Alors, bien loin de chercher à se nuire et à se supplanter, ils ne songeraient qu'à se secourir et à s'entr'aider. Alors les grands n eeraien t usage

de leur autorité que pour protéger les petits; les puissans n'emploieraient leur pouvoir qu'à défendre les faibles; les riches ne se serviraient de leurs trésors que pour soulager les pauvres. Alors, en un mot, l'univers serait comme une grande famille, dont chaque membre, fidèle à obéir aux ordres du père commun, qui veut le bien de tous, ferait consister son bonheur à contribuer à celui des autres; et l'union intime qui régnerait parmi les hommes, ferait de la terre même une image du ciel.

Ce n'est point ici, ma fille, un tableau d'imagination; c'est ce qui se vérifia autrefois parmi les premiers chrétiens, qui, selon l'expression de nos livres saints : « n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme; » et c'est aussi ce qui frappait le plus les idolâtres eux-mêmes. A la vue de la concorde admirable qui unissait les fidèles par de si doux nœuds, ils ne pouvaient s'empêcher de s'écrier : « Voyez comme ils s'aiment les uns les autres! » Souvent même, persuadés qu'il n'y avait qu'un Dieu qui eût pu apporter sur la terre une morale aussi sainte et aussi salutaire que celle du chris-

tianisme, ils allaient jusqu'à l'embrasser, par le seul espoir de jouir du bonheur solide qu'elle procurait.

J'aurais encore bien des réflexions à vous communiquer sur les avantages que nous pouvons retirer de la religion; mais une affaire indispensable m'oblige de terminer ici ma lettre, et d'en renvoyer la suite au courrier prochain.

---

## LETTRE CXII.

La mère à sa fille.

Je ne doute pas qu'en lisant ma dernière lettre, vous n'ayez admiré la pureté, la sagesse et les avantages de la morale chrétienne; mais vous me direz peut-être qu'elle est bien sévère et bien difficile à observer. J'en conviens avec vous, ma fille; et, si j'osais le nier, je contredirais la parole même de Jésus-Christ, qui nous dit expressément que le royaume des cieux ne s'emporte que par la violence. Mais, sans parler ici des secours et des grâces que la religion nous promet pour soutenir notre faiblesse, combien de puissans motifs ne

nous fournit-elle pas pour nous aider à surmonter les difficultés qu'elle nous offre ! Tantôt, pour exciter notre émulation, elle nous met sous les yeux les exemples d'un Dieu qui, en pratiquant le premier ce qu'il a enseigné, nous a, pour ainsi dire, frayé la route que nous devons suivre; tantôt, pour réveiller notre reconnaissance, elle nous rappelle les bienfaits d'un Dieu qui, sacrifiant sa gloire à notre bonheur, n'a pas fait de difficultés de nous racheter au prix de son sang. Ici, pour nous arrêter par la crainte, elle fait briller à nos yeux les flammes éternelles dont sera puni le vice; là, pour nous animer par l'espérance, elle étale à nos regards les palmes immortelles dont la vertu sera couronnée. Pourrions-nous être assez lâches, assez ingrats, assez ennemis de nous-mêmes, pour ne pas céder à l'impression que doivent naturellement faire sur notre cœur des objets si terribles et si touchans?

Hélas! ma fille, nous voyons que la vue d'un grand exemple, que le souvenir d'un léger bienfait, que la crainte d'un mal passager, que l'espoir d'un bien périssable, suffisent tous les jours pour engager

les hommes à supporter avec plaisir les plus grandes peines; serait-il donc possible que la religion qui réunit tous ces motifs, et qui nous offre les exemples, les bienfaits, les maux et les biens les plus grands qu'on puisse imaginer, ne nous rendît pas supportable, et même facile, tout ce qu'elle nous prescrit de plus pénible?

Rappelez encore ici à votre mémoire l'exemple des saints. Ils ne se contentaient pas d'observer les préceptes de l'Évangile; ils en suivaient encore tous les conseils à la rigueur. Cependant, bien loin de se plaindre de leur sort, ils ne cessaient de s'en applaudir, et ils étaient plus heureux parmi les austérités de la pénitence, que les libertins ne le sont au milieu des plaisirs du monde. Est-ce donc que la religion avait changé pour eux de nature? Non, sans doute, ma fille. Mais ce qui leur en rendait la pratique douce et aisée, c'est qu'ils avaient sans cesse devant les yeux les grands motifs qu'elle nous propose; c'est surtout qu'ils étaient animés d'un ardent amour pour Dieu : car l'expérience nous apprend qu'il n'est rien de pénible pour un cœur qui aime; et, si cette maxime se vérifie tous les

jours dans ceux qui s'attachent à des créatures imparfaites et sujettes à mille défauts, que doit-ce être dans ceux qui consacrent toutes leurs affections à un Dieu dans qui l'on ne trouve qu'amabilité et que perfections?

Aussi, pour nous faciliter l'observation de tous les autres préceptes, la religion les a fait précéder par celui qui nous oblige d'aimer Dieu de tout notre cœur et de toute notre âme; et c'est en quoi j'admire la sagesse et la bonté du divin législateur qui nous l'a donnée. S'il ne nous eût parlé qu'en maître; s'il eût voulu seulement que nous le craignissions comme des esclaves, il aurait répandu sur nos devoirs une gêne et une contrainte qui nous les eussent rendus trop pénibles. Mais, en nous commandant en père, et en exigeant que nous l'aimions comme ses enfans, il a donné à sa loi un caractère de douceur, qui en fait disparaître toutes les rigueurs, puisque l'amour adoucit tout, et qu'il n'est aucun fils bien né qui ne se fasse un plaisir d'exécuter les ordres du père qu'il aime.

Voilà, ma fille, ce qui élève la religion

au-dessus de tous les vains systèmes qu'a inventés la philosophie humaine. Celle-ci nous débite quelquefois de belles maximes ; mais elle ne nous présente aucun motif qui nous engage à les pratiquer. Elle éblouit l'esprit, mais elle n'intéresse pas le cœur; elle nous fait un grand éloge de la vertu ; mais elle ne nous offre aucun attrait qui nous porte à l'embrasser. Le christianisme, au contraire, nous montre toujours la récompense à la suite du travail, met toujours l'encouragement à côté de la peine, fait aimer tout ce qu'il commande. Faut-il être surpris, après cela, que les livres des philosophes aient formé si peu de vrais sages, et que l'Évangile ait établi partout le règne de la sagesse et de la vertu (1) ?

(1) Nos incrédules eux-mêmes ont été forcés d'avouer que la religion seule peut nous rendre solidement vertueux. C'est là du moins ce qu'on peut conclure de l'anecdote que nous allons citer. « Un jour, dit M. Beauzée, de l'Académie française, j'allai chez Diderot, dans le dessein de causer avec lui sur quelques articles de grammaire, et entrai dans son cabinet, sans m'être annoncé. Il faisait dans ce moment répéter le catéchisme à sa fille. L'ayant renvoyée après sa le-

Mais ce qui doit nous rendre la religion encore plus aimable et plus chère, ce sont les consolations qu'elle nous fournit lorsque nous sommes dans l'affliction. Eh! qui peut se flatter de n'y être jamais? Hélas! ma fille, presque toute notre vie n'est qu'une suite continuelle de souffrances; et ce n'est pas sans raison qu'on a représenté la terre comme une vallée de larmes. En vain chercherions-nous à nous y faire un sort heureux : les maladies du corps, les inquiétudes de l'âme, les tourmens de l'imagination, les caprices de la fortune, la malice des hommes, tout se réunit pour

---

çon, il rit de la surprise où j'étais de ce que je venais d'entendre : Eh! quels meilleurs fondemens, me dit-il, puis-je donner à l'éducation de ma fille pour la rendre tout ce qu'elle doit être un jour : fille respectueuse, tendre épouse et digne mère? Est-il, au fond, puisque nous sommes obligés d'en convenir, une morale qui vaille celle de la religion, et qui porte sur de plus puissans motifs? » Nous tenons ce fait de M. Gerard, auteur du *Comte de Valmont*, à qui M. Beauzée, son ami, l'avait raconté, et qui l'a consigné dans un de ses ouvrages, intitulé, *La Théorie du Bonheur*.

troubler notre bonheur; et vous verrez un jour par vous-même, que, dans la route pénible que nous avons à parcourir, on trouve infiniment moins de fleurs que d'épines. Or, dès que nous ne pouvons éviter de souffrir, est-il rien de plus avantageux pour nous que de trouver dans nos souffrances des motifs de consolations? et y a-t-il un moyen plus propre à nous consoler que la religion?

J'ai eu bien des chagrins dans ma vie; mais je puis bien vous assurer que ce n'est qu'en elle que j'ai trouvé de quoi les adoucir. J'avais beau appeler à mon secours ma raison et mes amies; toutes les réflexions qu'elles me suggéraient ne faisaient nulle impression sur mon cœur: souvent même le remède ne servait qu'à aigrir le mal. Mais quand j'ouvrais l'Évangile, et que je lisais ces paroles: « Bienheureux ceux qui pleurent; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; » mais quand je fixais les yeux sur l'image de Jésus-Christ crucifié, et que je me disais à moi-même: Voilà ce qu'a souffert celui qui était l'innocence même; voilà le modèle auquel je dois ressembler pour être

prédestinée; mais quand, tournant ma vue vers le ciel, je faisais réflexion que c'était là le terme où conduisaient les afflictions, et que quelques momens de peine seraient récompensés par un poids immense de gloire; à ces idées consolantes, mon cœur se dilatait, mon front s'épanouissait, mes inquiétudes se dissipaient; et, bien loin de me plaindre de mes souffrances, peu s'en fallait que je ne m'en réjouisse.

C'est ce que vous éprouverez sans doute un jour vous-même, ma fille, si, lorsque les chagrins et l'adversité viendront troubler la sérénité de vos jours, vous avez soin de vous jeter entre les bras de la religion; et c'est pourquoi je ne saurais trop vous exhorter à vous y attacher. Tout le reste vous abandonnera, ou vous manquera; car, dans le monde, il n'y a plus d'amis pour les malheureux. Moi-même, hélas! je serai un jour forcée à me séparer de vous. Mais la religion ne vous abandonnera jamais, et si vous avez recours à elle, elle sera toujours prête à voler à votre secours. C'est là notre fidèle amie; ou plutôt c'est là notre véritable mère. Ouvrons-nous les yeux à la lumière? elle nous reçoit dans

son sein, et nous adopte pour ses enfans. Notre raison commence-t-elle à se développer? elle l'éclaire par ses leçons, et elle la guide par ses préceptes. Sommes-nous parvenus à cet âge où les périls du monde et la fougue des passions pourraient triompher de notre faiblesse? elle s'empresse de nous fortifier par la vertu de l'Esprit-Saint; elle a soin de nous nourrir du pain des forts. Venons-nous, malgré tant de secours, à faire quelque triste chute, et à blesser notre âme par quelque plaie mortelle? elle nous tend aussitôt la main pour nous relever; elle nous applique le remède divin que le Ciel lui a confié pour nous guérir. Sa sollicitude maternelle n'a pour objet que notre bonheur, et elle est sans cesse à nos côtés pour veiller à nos intérêts.

Elle nous effraie par ses menaces, lorsque le vice nous attire par ses charmes trompeurs; elle nous encourage par ses promesses, lorsque la vertu nous rebute par ses rigueurs apparentes; elle nous inspire la modération, si nous sommes dans la prospérité; la charité, si nous nous trouvons dans l'opulence; elle nous console

des rigueurs de la pauvreté, en exposant à nos regards les biens infinis qu'elle nous prépare ; elle nous dédommage de l'amertume des souffrances, en faisant luire à nos yeux la gloire ineffable qu'elle nous réserve. Quelle que soit enfin notre situation, elle est notre guide, notre lumière, notre ressource, notre soutien. Elle ne nous abandonne pas même dans ces derniers momens où tout s'éloigne de nous. Que dis-je ! c'est alors qu'elle redouble ses soins, qu'elle ranime son zèle, qu'elle multiplie ses secours, et que, si elle ne peut pas prolonger notre vie et nous retenir sur la terre, elle emploie du moins toutes les ressources que son amour peut lui suggérer, pour assurer notre salut, et pour nous introduire dans les tabernacles éternels.

Qui pourrait donc ne pas aimer une religion si aimable, si bienfaisante ? et comment peut-il arriver qu'il y ait des hommes assez ennemis d'eux-mêmes pour se soustraire à son doux empire ? Hélas ! en cherchant loin d'elle la sagesse, la vertu et le bonheur, on ne trouve que l'erreur, que le vice, que le désespoir. Il n'appartient

qu'au christianisme d'éclairer notre esprit, de régler notre cœur, de faire notre félicité. Remerciez donc bien le Ciel, ma fille, de vous avoir fait part d'un si précieux trésor, et n'oubliez rien pour éviter tout ce qui pourrait vous le ravir. En le perdant, vous perdriez tout. Mais, si vous avez soin de le conserver, quel que puisse être votre sort, vous ne serez point à plaindre; et, quoique je ne soupire qu'après votre bonheur, je mourrai contente, si, en m'arrachant de vos bras, je vous laisse dans ceux de la religion.

## LETTRE CXIII.

La fille à sa mère.

J'avais bien aimé, ma bonne Maman, toutes les instructions que vous m'aviez données sur la religion; cependant, je vous l'avoue franchement, rien ne m'avait fait autant de plaisir que votre dernière lettre. En m'attendrissant et en me charmant, elle m'a expliqué une énigme, qui jusqu'ici avait été inintelligible pour moi. Je ne concevais pas comment on pouvait

être aussi bonne, aussi douce, aussi patiente, aussi charitable que vous l'êtes. Je disais quelquefois en moi-même : Il faudrait être un ange, pour se conduire comme maman. Mais je vois à présent quel est le principe de ces vertus qui me causaient autant de surprise que d'admiration ; et vos exemples me rendent la religion aussi aimable que vos paroles.

Oui, Maman, quand je ne trouverais en elle d'autre avantage que celui de vous ressembler, c'en serait assez pour m'y attacher. Mais je sens, comme vous me le dites, que ce n'est qu'en nous jetant dans ses bras, que nous pouvons trouver de la consolation dans nos peines ; et nous en avons ici une preuve bien touchante et bien persuasive.

La sœur Sainte-Lucie, qui était déjà religieuse lorsque vous étiez encore pensionnaire, et qui, sans doute en votre considération, m'a toujours témoigné beaucoup de bonté, est attaquée, depuis six mois, d'un cancer qui lui fait endurer les plus vives douleurs. Cependant la violence du mal n'a jamais pu altérer ni la paix de son âme ni la sérénité de son front ; et, à en

juger par son air, on dirait que, lors même qu'elle souffre le plus, elle n'a du tout rien à souffrir. Je fus la voir hier avec ma tante, qui me mène quelquefois dans son infirmerie. Tandis que j'avais les yeux fixés sur elle, je m'aperçus qu'elle éprouvait une espèce de convulsion. Persuadée que c'était la douleur qui en était la cause : « Ah ! Madame, lui dis-je aussitôt, il me paraît que vous êtes dans un état pénible ? — Oui, mon enfant, me répondit-elle en souriant ; je sens quelque chose ; mais ce n'est presque rien. D'ailleurs, ajouta-t-elle, en me montrant son crucifix avec la main. J'ai là un consolateur toujours prêt à adoucir mes peines ; et quand je considère les tourmens qu'il a essuyés pour moi, tout Dieu qu'il était, je trouve que les douleurs qu'une indigne pécheresse comme moi endure pour lui, ne sauraient être assez vives. » Je ne répondis à ces paroles, qu'en versant des larmes ; mais je dis en moi-même : « Oh ! qu'il est doux de souffrir avec de tels sentimens, et que l'on est heureux d'avoir de la religion et de la piété, lorsque l'on est affligé ! »

Mais, Maman, plus je sens le prix et les

avantages de la religion, plus aussi je dois craindre ce qui pourrait me la faire perdre; et puisque vous m'avez assuré que dans le monde elle est exposée à bien de dangers, pourriez-vous trouver mauvais que je cherchasse à m'en préserver, en exécutant le projet dont je vous ai fait part? Jusqu'ici, Maman, je vous ai obéi, je me suis imposé un silence absolu sur ma vocation; mais à présent je me crois obligée de vous dire que l'idée que j'avais eue de me faire religieuse, ne s'est pas dissipée aussi vite qu'elle était venue, comme vous me l'aviez annoncé. Elle n'a cessé au contraire d'occuper mon esprit et mon cœur; et, si je n'avais à consulter que moi-même dans le choix d'un état, je serais toute décidée à me consacrer à Dieu dans la solitude. Cependant comme vous m'avez souvent dit que, lorsqu'on est jeune, on ne saurait trop se défier de ses propres lumières, je me fais un devoir de soumettre les miennes aux vôtres; et je ne suivrai d'autre parti que celui que vous me conseillerez. Ne me refusez donc pas le secours de vos bons avis; et, puisque jusqu'ici vous m'avez servi de guide dans toutes mes démarches, ne m'abandonnez pas

dans la situation critique où vous me voyez. J'ai plus besoin à présent de vos conseils que jamais; j'espère que vous ne me les ferez pas attendre long-temps.

---

## LETTRE CXIV.

La mère à sa fille.

Non, ma chère enfant, je ne vous abandonnerai pas dans la situation critique où vous vous trouvez. Mais avant de vous dire ce que je pense sur votre vocation, sur laquelle il n'est pas encore temps de vous décider, je crois devoir vous faire part d'une lettre que je reçus hier de la présidente qui m'inspira le projet de vous instruire sur la religion. Dans une visite que je lui fis, il y a quelques jours, je lui rendais compte du plan d'instruction que j'avais suivi, et il me sembla qu'elle l'approuvait. Cependant elle aurait voulu que j'eusse fait quelque chose de plus, et elle allait m'exposer ses idées, lorsque nous vîmes entrer trois ou quatre personnes dans l'appartement où nous nous trouvions. Je pris alors le parti de me retirer;

mais, comme la présidente fit quelques pas pour m'accompagner, je la priai de vouloir bien me marquer par écrit ce qu'elle devait me dire de vive voix; et, dès le lendemain, je reçus par la petite poste la lettre que vous allez lire.

« Je fus bien fâchée, Madame, de ce » qu'en interrompant la conversation que » nous avions commencée, on vint me » priver du plaisir que j'avais à m'entre- » tenir avec vous. J'aurais été charmée » que nous discutassions ensemble la » question qui faisait le sujet de notre en- » tretien, parce que vos lumières auraient » suppléé à ce qui manque aux miennes. » Cependant, puisque vous l'exigez, et » qu'il s'agit de l'instruction de ce que » vous avez de plus cher, je vais jeter ici » mes idées sur le papier, et les soumet- » tre à votre jugement.

» Vous ne pouviez rien faire de plus » utile pour mademoiselle votre fille, que » de lui mettre sous les yeux les traits di- » vins qui caractérisent le christianisme. » Mais je crois qu'il ne serait pas moins » avantageux pour elle, de connaître les » désordres et les suites funestes de l'incré-

» dulité. La peinture que vous lui en fe-
» riez, servirait comme d'ombre au ta-
» bleau ; et l'horreur qu'elle lui inspire-
» rait, ne pourrait manquer d'augmenter
» son respect et son amour pour la reli-
» gion. Je voudrais donc que vous lui
» inculquassiez bien dans l'esprit, que
» comme il n'y a rien de plus admirable et
» de plus salutaire que le christianisme,
» il n'est rien aussi de plus à craindre et
» de plus méprisable que l'irréligion; que,
» dès qu'on a secoué le joug de la foi, on
» secoue bientôt celui de tous les devoirs;
» que, lorsqu'on n'a point de religion,
» on n'a, pour l'ordinaire, ni mœurs, ni
» principes, ni probité; et que le plus
» grand de tous les malheurs, c'est de se
» priver, en perdant la foi, de la seule
» ressource que l'on puisse avoir pour se
» consoler quand on est malheureux.

» Vous ne manquerez pas d'exemples
» pour prouver ces tristes vérités. Le fu-
» neste sort d'un grand nombre de per-
» sonnes qui, pour avoir oublié les prin-
» cipes religieux qu'on leur avait inspirés
» dès l'enfance, ont donné dans les écarts
» les plus honteux, ne vous fourniront

» que trop de preuves (1). Faites-en usage » toutes les fois que l'occasion s'en présen- » tera; et qu'en voyant le naufrage qu'ont » fait les autres, votre fille apprenne à fuir » les écueils où ils ont échoué.

» Pour moi, Madame, je vous avoue » que, si j'étais tentée d'abandonner ma » religion, je n'aurais besoin, pour m'y » affermir, que de jeter un coup d'œil sur » le caractère, la conduite et la destinée » de nos incrédules; car il ne faut pas s'en » laisser imposer par le ton hardi qu'ils » affectent de prendre, et par les titres » fastueux dont ils se décorent. Ils se don- » nent, il est vrai, pour des génies supé- » rieurs; et ce ne sont, pour l'ordinaire, » que des hommes dissipés, que des fem- » mes frivoles qui, tout occupés des plai- » sirs ou de la vanité, n'ont jamais rien » lu, rien approfondi. Toute leur science

---

(1) Il n'en est point de plus frappante que les désordres affreux dont nous avons été témoins pendant la révolution; ce temps désastreux, où la licence et le crime n'avaient inondé la France, que parce qu'on en avait banni la religion.

(*Note de l'éditeur.*

» consiste dans quelques railleries impies » qu'ils ont puisées dans les ouvrages de » certains écrivains dont ils croient par» tager la gloire, en s'en faisant les échos; » ils blasphèment ce qu'ils ignorent; ils » attaquent la religion, sans la connaître; » et ils seraient aussi embarrassés de ren» dre compte des opinions qu'ils adop» tent, que des vérités qu'ils refusent de » croire. Ils se vantent d'être philosophes; » et avec ce beau nom, ils rejettent les » notions les plus claires; ils embrassent » les erreurs les plus absurdes; ils ne » rougissent pas d'assimiler l'homme avec » la brute (1), de confondre la vertu avec » le vice, et d'attribuer l'ordre admirable » qui règne dans l'univers, aux effets ca» pricieux d'un aveugle hasard. Ils se glo» rifient d'être les législateurs du genre

---

(1) Après avoir entassé beaucoup d'absurdités pour prouver que nous n'avons pas une âme, un prétendu esprit fort demanda à une dame ce qu'elle pensait de sa philosophie. « Monsieur, lui répondit cette dame, vous venez de nous prouver, avec beaucoup d'esprit, que vous n'êtes qu'une bête. »

» humain ; mais ont-ils pu s'accorder, jusqu'ici, à lui donner un code de lois fixes et immuables? Hélas! les uns abattent ce que les autres ont élevé. Le même écrivain rétracte aujourd'hui ce qu'il avait avancé hier, nie dans un endroit ce qu'il avait affirmé dans l'autre; de manière que tout ce qu'on a droit de conclure de leur incertitude et de leurs contradictions, c'est qu'on ne peut s'écarter de la religion, sans se plonger dans les plus épaisses ténèbres; et qu'il n'y a que l'autorité de la foi qui soit capable de fixer l'inconstance naturelle de l'esprit humain. Ils se parent du titre de sages; ils n'ont jamais à la bouche que les grands noms de bienfaisance, de vertu, de tolérance, d'humanité; mais bien loin que leur conduite fasse l'éloge de leur sagesse, on ne voit le plus souvent en eux que des hommes vicieux, vindicatifs, égoïstes, qui se permettent tout ce qui les flatte, se déchaînent contre tout ce qui les contredit, et qui, lors même qu'ils paraissent vertueux et bienfaisans, ne sont réellement qu'hypocrites et orgueilleux. Ils se qualifient

» enfin d'esprits forts, et ils font consister » la force de leur esprit à attaquer une » religion que les plus grands hommes se » sont fait une gloire de révérer; mais ils » ne l'attaquent que parce qu'elle les » condamne; ils ne vivent en libertins » que parce qu'ils n'ont pas le courage de » se comporter en véritables chrétiens; et » les passions seules décident de leurs opi- » nions; car, dès qu'ils ne peuvent plus » contenter celles-là, ils renoncent à cel- » les-ci; et nous voyons tous les jours, » qu'aux approches de la mort, dociles » aux oracles de la foi, ils ne font pas diffi- » culté de croire des vérités qu'ils avaient » regardées comme incroyables pendant » toute leur vie (1).

---

(1) Pendant sa dernière maladie, Mézerai, historiographe de France, désavoua en présence de tous ses amis, les propos impies qu'il avait tenus; et après avoir fait sa profession de foi, il ajouta : « Souvenez-vous, mes amis, que Mézerai mourant est bien plus croyable que Mézerai en santé. » On pourrait citer plusieurs autres incrédules qui ont tenu la même conduite et le même langage aux approches de la mort.

» Voilà ce qu'il faudrait mettre sous les » yeux de la jeunesse, pour la détromper » de l'idée avantageuse qu'elle peut avoir » de ces hommes imposteurs qui ne cher- » chent qu'à la séduire. Mais ce qu'il fau- » drait aussi lui bien faire comprendre, » c'est qu'il est impossible de devenir in- » crédule, sans devenir vicieux, et qu'en » perdant la foi, on perd infailliblement » les mœurs et la probité.

» Nos prétendus philosophes ne con- » viennent pas de ces principes. Ils ne » cessent de dire, au contraire, qu'on peut » être vertueux et honnête homme, sans » religion : et il faut bien qu'ils tiennent » ce langage, puisque ce n'est qu'en le » tenant, qu'ils peuvent sauver leur ré- » putation. Mais ont-ils droit d'être crus » sur leur parole? et l'expérience ne dé- » pose-t-elle pas ouvertement contre leur » témoignage? D'où vient en effet ce dé- » luge de crime qui inonde le monde, à » présent plus que jamais, si ce n'est de » l'esprit d'incrédulité qui s'y est répandu » de toute part? Peut-on se dissimuler qu'à » mesure que la foi s'est affaiblie, la cor- » ruption des mœurs a fait de nouveaux

» progrès, et que, s'il y a de nos jours tant » de désordres et tant d'injustices, ce n'est » que parce qu'il n'y a presque plus de » religion? Pour moi, quand j'ai voulu » chercher de grands exemples de vertu » et de probité, je ne les ai trouvés que » parmi ceux qui se distinguaient par la » vivacité de leur foi et de leur piété. » Lorsqu'au contraire, j'ai voulu remonter » à la source des grands crimes et des » grands forfaits, j'ai vu, presque tou- » jours, qu'ils avaient pour auteurs des » partisans de l'incrédulité. Je ne conclus » pas pourtant de là, que tous les incré- » dules soient capables des excès odieux » qui révoltent la justice et l'humanité; » mais, s'ils ne sont pas toujours des mons- » tres, ils sont du moins toujours des » hommes dangereux; et je suis fort de » l'avis d'un homme d'esprit, qui disait : » *Après Dieu, je ne crains rien tant que* » *ceux qui ne craignent pas Dieu.*

» Les hommes sans religion ont beau » nous assurer, à tout propos, qu'ils ont » de l'honneur, tout le monde sait que » l'honneur cesse d'agir sur nous, dès que » nous cessons d'être vus; et que, s'il nous

» fait paraître vertueux en public, il ne
» nous empêche pas d'être vicieux en par-
» ticulier. Un homme qui n'a point de re-
» ligion, pourra donc bien éviter les
» crimes éclatans qui pourraient flétrir sa
» réputation ou exposer sa vie; mais dès
» qu'il n'aura rien à craindre du côté des
» hommes, il n'évitera sûrement pas les
» crimes secrets qui pourront contribuer
» à satisfaire ses désirs, et à flatter ses pas-
» sions; et il est impossible que, ne
» croyant pas aux récompenses et aux châ-
» timens d'une autre vie, il ne cherche pas
» à se procurer tous les avantages et tous
» les plaisirs qui semblent devoir le rendre
» heureux en celle-ci (1).

» Mais qu'il se trompe bien, s'il croit

---

(1) Un instituteur qui élevait un enfant pour lequel M. d'Alembert s'intéressait, vint demander à ce fameux académicien s'il ne convenait pas qu'il fît faire la première communion à son élève, qui avait près de treize ans. « Sans doute, répondit brusquement d'Alembert, tout philosophe qu'il était; car quand les jeunes gens n'ont pas de religion, ils envoient bientôt la morale à tous les diables. »

» parvenir au bonheur par l'incrédulité !
» Elle peut le promettre ; elle ne saurait
» le donner ; et il sera toujours vrai de
» dire : *Qu'il n'y a point de paix pour les*
» *impies*. En vain affectent-ils de traiter
» la religion d'erreur et de préjugé. Ils
» savent qu'elle est appuyée sur des preu-
» ves dont ils ne peuvent démontrer la
» fausseté. Ils ne peuvent du moins se
» dissimuler qu'elle peut être vraie, et que
» si elle l'est, ils ne doivent s'attendre qu'à
» subir des tourmens éternels dont elle les
» menace. Est-il possible que, dans une
» pareille incertitude, il puissent être
» tranquilles ? Non, non, ils ne le sont
» pas ; ou s'ils viennent à bout de l'être,
» ce n'est que lorsque le tumulte des pas-
» sions ou l'ivresse des plaisirs ont étourdi
» leur raison. Mais quand les coups de
» l'adversité ou les menaces de la mort
» les forcent de rentrer en eux-mêmes, ils
» montrent, par l'agitation et par le trou-
» ble qui les tourmentent, qu'ils ne peu-
» vent s'empêcher de trembler devant
» cette même religion qu'ils n'avaient
» pas craint de braver, et ils ne recou-
» vrent la tranquillité que lorsqu'ils ont

» abjuré leur impiété (1). C'est ce qui a
» ramené un grand nombre d'incrédules
» sous le joug de la foi : c'est ce qui les ra-
» menerait tous, s'ils avaient assez de
» droiture pour n'écouter que la voix de
» la raison. Mais on en a vu quelques-
» uns qui ont été assez insensés pour se
» faire un misérable point d'honneur de
» persister dans leur impiété jusqu'à la
» mort : et c'est ce qui a mis le comble à
» leur malheur. Inutilement s'efforçaient-
» ils de paraître tranquilles au dehors,
» on voyait à leur air sombre et farou-
» che, qu'ils étaient bourrelés et tour-
» mentés au dedans ; et tout l'avantage
» qu'ils ont retiré de leur obstination à
» vouloir mourir dans leur incrédulité,

---

(1) M. de Malesherbes, qui, malgré la droiture de son cœur, s'était laissé séduire par le système de la nouvelle philosophie, abjura dans les prisons ses principes philosophiques ; et comme son petit-fils Rosambo, qui logeait dans la même chambre que lui, faisait habituellement ses prières avec une grande piété : « Continue, mon enfant, lui dit son grand-père ; fais ta prière : tu as raison, car il n'y a que cela de bien. »

*(Note de l'éditeur.)*

» ç'a été de mourir dans la rage et le dé-
» sespoir.

» Tel est du moins le triste spectacle » que donna en mourant, un fameux im- » pie de nos jours. *Jamais,* me disait » dernièrement un homme de beaucoup » d'esprit (1), en me rapportant les diffé- » rentes circonstances de sa mort, *jamais* » *je n'ai vu personne qui fût dans un état* » *aussi violent. Ce n'était pas un mourant,* » *c'était un frénétique, c'était un furieux,* » *qui, s'en prenant à Dieu et aux hom-* » *mes, ne faisait usage de sa voix expi-* » *rante, que pour vomir les malédictions* » *et les blasphèmes les plus atroces. J'au-* » *rais voulu que tous les incrédules fus-* » *sent témoins d'une scène si épouvanta-* » *ble. Elle leur aurait sûrement dessillé* » *les yeux; et en voyant dans cet exem-* » *ple, ce qu'on a à craindre lorsqu'on* » *meurt en impie, ils auraient appris à* » *vivre et à mourir en chrétiens.*

» Ce monsieur avait bien raison. On ne

---

(1) M. Tronchin, célèbre médecin, qui dans une visite qu'il fit au malade, le vit dans l'état qu'on dépeint ici.

» se livre à l'incrédulité que parce qu'on se » laisse éblouir par les avantages trompeurs » qu'elle semble promettre; mais, si on en » connaissait bien les suites funestes, on » ne pourrait s'empêcher de la craindre, » de l'abhorrer, et c'est pour cela que je » crois qu'il n'y a rien de plus important, » que de la démasquer aux yeux des jeunes » gens. Quoi qu'il en soit, j'ai rempli la » tâche que vous m'aviez imposée; et, » pour peu que vous fréquentiez le monde, » vous verrez que je n'ai pas trop chargé » le tableau. Si vous croyez qu'il puisse être » utile à mademoiselle votre fille, je me fé- » liciterai d'avoir contribué à son instruc- » tion : mais, quelque jugement que vous » puissiez en porter, je vous prie du moins » de le regarder comme un gage assuré du » vif intérêt que je prends à tout ce qui » vous regarde. Je suis, etc. »

Voilà, ma fille, la lettre que m'écrivit la vertueuse présidente, avec laquelle je m'applaudis toujours plus d'avoir fait connaissance. Elle m'a paru si instructive, que je n'ai pas cru devoir en retrancher un seul mot; et, si vous la lisez attentivement, vous ne pourrez manquer d'en conclure qu'il n'y

a rien de plus malheureux pour l'homme que de perdre la foi, et de tomber dans l'incrédulité. Mais, comme il ne servirait à rien de connaître les dangers du mal, si l'on n'était instruit en même temps des précautions qu'on doit prendre pour s'en préserver, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de vous indiquer les moyens que vous devez employer pour éviter les piéges que l'incrédulité tend à la jeunesse; et c'est sur quoi roulera la première lettre que je vous écrirai.

## LETTRE CXV.

La mère à sa fille.

Ce ne fut pas sans raison, ma fille, que je vous promis dernièrement de vous marquer les mesures que vous deviez prendre pour vous préserver de tout ce qui pourrait affaiblir et altérer votre foi. La connaissance que j'ai acquise du monde, où, semblable à une maladie épidémique, l'irréligion se glisse de toute part, et corrompt souvent l'esprit de la jeunesse, m'a

fait sentir que cette précaution était absolument nécessaire ; et je croirais manquer à ce que je vous dois, si je la négligeais. Je vais donc vous exposer en peu de mots, les préservatifs dont vous devez user, pour vous garantir de cette funeste contagion ; et, si vous suivez mes conseils, j'ose vous répondre que vous conserverez toujours les sentimens de religion et de piété dont vous êtes maintenant animée.

En remontant à la source de l'incrédulité, j'ai toujours vu qu'elle venait de la séduction de l'esprit, ou de la corruption du cœur. On entre dans le monde avec des principes de religion ; on est même dans la disposition d'y demeurer toujours attaché. Mais malheureusement on se lie avec des personnes qui n'en ont jamais eu, ou qui les ont perdus. On les entend censurer nos dogmes, railler sur nos mystères, traiter notre foi de faiblesse ou de préjugé ; et comme ces personnes ont ordinairement le ton tranchant, et se donnent pour des génies d'un rang supérieur, on commence d'abord par les estimer ; bientôt on est tenté de les croire, et peu à peu, on finit par adopter leurs systèmes,

dans l'espérance de partager leur prétendue gloire.

Oui, ma fille, il y a, surtout parmi les jeunes gens, un grand nombre d'incrédules qui ne le sont que par bel air, que par vanité, que par imitation. Inutilement leur demanderiez-vous les raisons qu'ils ont de ne pas croire, ils ne sauraient vous en donner aucune. Ils savent seulement qu'il est du bon ton d'affecter, sous prétexte de philosophie, un mépris orgueilleux pour ce que croit le commun des hommes; ils s'imaginent être des philosophes, parce qu'ils sont les échos, et, pour ainsi dire, les singes de quelques mécréans qui en ont usurpé le nom. Ce sont les opinions et les exemples des autres qui ont décidé leur religion, et ils n'ont cessé d'être chrétiens, que parce qu'ils ont eu le malheur de fréquenter les incrédules. On ne saurait donc trop s'éloigner de ces hommes impies, dont les discours audacieux sèment partout le poison de l'irréligion : car, dès qu'on se plaît à les écouter, on ne tarde pas à les imiter et à penser comme eux.

Un autre écueil qu'on doit éviter encore avec plus de soin, c'est la lecture des

mauvais livres. Rappelez-vous ce que me disait sur ce sujet la vertueuse présidente dont je vous envoyai la lettre. Souvenez-vous surtout de la terrible anecdote où je vous rapportai les crimes affreux et la fin déplorable de William Bealde, et jugez vous-même si l'on peut lire ces sortes de livres sans s'exposer à perdre la foi. Non, non, ma fille, le danger est trop grand pour que des esprits aussi faibles et aussi peu instruits que le sont ordinairement les jeunes personnes, puissent y résister, et c'est bien ici qu'on peut dire avec le sage : « Que celui qui aime le péril y périra. »

Si vous voulez donc conserver le précieux trésor de la foi, faites-vous une loi de vous interdire la lecture de tout ouvrage contraire à nos principes religieux ; et que amais une indiscrète curiosité ne vous fasse transgresser cette loi. En lisant les blasphèmes de l'impiété, vous n'apprendriez que ce que vous devez abhorrer. En croyant augmenter les lumières de votre esprit, vous les plongeriez dans les plus épaisses ténèbres. Le seul moyen de l'éclairer et de le préserver des égaremens où entraînent l'ignorance et la séduction,

c'est de lire de bons livres, et surtout ceux qui ont été composés en faveur de la religion. Plus on l'étudie, plus on apprend à l'aimer, à la respecter; et s'il est tant de gens qui la censurent et qui l'abandonnent, ce n'est que parce qu'ils ne la connaissent pas, et qu'ils blasphèment ce qu'ils ignorent.

Cependant, ma fille, quoique l'instruction contribue beaucoup à affermir notre foi, elle ne la rend pas toujours inébranlable. La violence des passions obscurcit souvent les lumières de la raison : l'esprit, comme me le marquait madame la présidente de ***, devient ordinairement la dupe du cœur, et l'on ne croit pas longtemps, lorsqu'on est intéressé à ne pas croire. Il ne suffit donc pas de connaître toutes les preuves qui établissent la vérité du christianisme; il faut encore remplir tous les devoirs qu'il nous prescrit; et le plus sûr moyen que l'on puisse prendre pour persévérer dans la foi, c'est de conformer ses mœurs à sa croyance.

Le chrétien vertueux qui est docile à la religion, ne peut manquer de lui être attaché, parce qu'il ne voit en elle qu'une

amie tendre et fidèle, de qui il n'a à attendre que des bienfaits et des récompenses. Mais il n'en est pas ainsi de l'homme vicieux qui secoue le joug de son autorité, pour s'abandonner à la fougue de ses passions. Il ne peut l'envisager que comme un juge redoutable, toujours prêt à condamner et à punir ses révoltes : il ne trouve, sous son empire, que des craintes, que des remords; et, comme cet état est trop pénible pour qu'il puisse en supporter long-temps les rigueurs, il finit presque toujours par se ranger sous les drapeaux de l'incrédulité, parce qu'en lui représentant les menaces de la religion comme des chimères, elle l'autorise à se livrer sans crainte à tous les plaisirs qui peuvent flatter ses goûts et contenter ses désirs.

Nous avons une preuve bien frappante de cette vérité dans l'exemple de Salomon. C'était d'abord, comme vous l'avez vu dans l'Histoire sainte, le plus religieux, ainsi que le plus éclairé de tous les hommes. Mais, dès qu'une fois son cœur se fut laissé corrompre par l'amour profane, sa sagesse s'éclipsa, sa foi s'éteignit, et

de la même main dont il s'était servi pour bâtir un temple au vrai Dieu, il offrit un encens sacrilége à de méprisables idoles.

Voilà l'histoire de la plupart de nos incrédules. Leur aversion pour la religion qu'ils avaient professée dès leur enfance, n'a eu d'autre principe que le déréglement de leurs mœurs. Ils n'ont renoncé à la foi, que parce qu'ils avaient abandonné la vertu (1). Il leur aurait été trop dur de ne pouvoir satisfaire leurs passions, sans expier, par de cuisans remords, les plaisirs criminels qu'ils se permettaient; et, comme les vérités du christianisme ne servaient plus qu'à les déchirer et à les tourmenter, ils ne se sont plus occupés qu'à les bannir et à les effacer de leur esprit.

---

(1) On lit dans la relation de la conversion de M. Bouguer de l'Académie des sciences, par le P. de la Berthonie, que dans les entretiens qu'il eut avec ce religieux, ce savant lui dit : « Je n'ai été incrédule que parce que j'ai été corrompu. » Ensuite, comme le P. de la Berthonie voulait raisonner pour le convaincre de ses erreurs, l'académicien ajouta : « C'est mon cœur plus que mon esprit qui a besoin d'être guéri. »

Je ne vous dis ici, ma fille, que ce que l'expérience nous apprend tous les jours. Je connais plusieurs personnes qui, après avoir commencé par aimer et par respecter la religion, ont fini par la décrier et par la haïr, dès qu'elles sont devenues les esclaves de leurs passions; et c'est ce qui me fait trembler pour vous et pour moi. Car enfin, mon enfant, le funeste naufrage que les autres ont fait dans la foi, nous pouvons le faire nous-mêmes; et, si nous étions assez malheureuses pour imiter leur déréglement, nous tomberions peut-être comme eux dans l'abîme affreux de l'incrédulité. Tenons-nous donc bien sur nos gardes, et que notre conduite soit toujours d'accord avec notre croyance. Tant que la vertu habitera dans nos cœurs, la religion y régnera aussi. Ce sont comme deux sœurs qui ne sauraient se séparer et qui se soutiennent mutuellement. Mais malheur à nous, si nous laissons jamais le vice s'introduire dans notre âme! En en chassant l'innocence, il en bannirait peut-être la foi; et, quand même elle y subsisterait, que nous servirait-il de croire, si nos actions ne répondaient pas à ce que

nous croyons? Le serviteur, dit Jésus-Christ, qui a connu la volonté de son maître, et qui ne s'y est pas conformé, sera puni plus sévèrement que celui qui l'a ignorée; et si notre foi n'est pas maintenant la règle de notre conduite, elle sera un jour le motif de notre condamnation.

Attachons-nous donc, ma fille, à éviter tout ce qu'elle nous défend, à pratiquer tout ce qu'elle nous ordonne; et si les devoirs qu'elle prescrit nous paraissent trop rigoureux, rappelons-nous les belles paroles que la mère des Machabées adressait à un de ses enfans prêt à subir le martyre; suivons le sage conseil qu'elle lui donnait, portons nos regards vers le ciel. C'est là l'heureux terme où conduit la route pénible que l'Évangile nous a tracée. C'est là que nous pouvons espérer d'être réunies dans le sein de Dieu pour y goûter à jamais les délices ineffables d'une félicité qui n'aura point de fin. Oh! que cette espérance est douce pour des cœurs qui s'aiment! Hélas! vous le savez, ma fille, les nœuds que la nature forme ici bas, ne sont que des liens fragiles qui ne sauraient nous rendre constamment heureuses; et

la seule idée que la mort viendra un jour briser ceux qui m'attachent à vous, suffit pour répandre l'amertume sur la satisfaction qu'ils peuvent me procurer. Mais, quand je songe que si nous venons à être séparées pour un temps nous pouvons nous promettre d'être réunies pour toute l'éternité, cette pensée fait renaître la joie dans mon cœur, et m'inspire une nouvelle ardeur pour la vertu, qui seule peut rendre notre union solide et éternelle.

Me tromperais-je, ma fille, en jugeant de vos sentimens par les miens? Serait-il possible qu'après n'avoir eu ici-bas qu'un même cœur, nous eussions à l'avenir une destinée entièrement opposée? Ah! l'idée seule m'en fait frémir. Non, je ne puis croire qu'une haine éternelle succède au tendre attachement que nous nous sommes voué l'une à l'autre. Des âmes si étroitement unies ne sont pas faites pour être séparées, et j'espère que nous pourrons toujours nous aimer comme nous nous aimons.

## LETTRE CXVI.

La fille à sa mère.

Je frissonne encore, Maman, en pensant à ce que vous me dites à la fin de votre dernière lettre. Quoi! être séparée à jamais d'une si tendre mère! Non, non, je ne serai pas assez malheureuse pour me rendre digne d'un sort si terrible : et il me semble que, quand même la religion ne nous ferait pas un devoir de la vertu, l'espérance de pouvoir toujours vous aimer suffirait pour m'engager à la pratiquer.

Tels sont mes sentimens; et c'est pour ne pas m'exposer à les oublier au milieu de la dissipation et des dangers du monde, que je suis toujours dans le dessein de me consacrer à Dieu dans la solitude. Il y a long-temps que je vous ai priée de me marquer ce que vous en pensez, et je ne reçois point de réponse sur cet article. Blâmeriez-vous mon projet? Voudriez-vous éprouver ma patience? De grâce, ma bonne Maman, ne faites pas tant durer

cette épreuve. Apprenez-moi, par le premier courrier, le parti que je dois prendre dans l'état d'incertitude où je me trouve.

Il ne m'appartient pas de blâmer la conduite de papa : je suis sa fille; je sais qu'il m'aime; je n'aurai jamais pour lui que le respect le plus profond et l'amour le plus tendre. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire qu'il a écrit une lettre bien vive à ma tante. Il s'est imaginé qu'elle m'avait inspiré le désir de me faire religieuse; et d'après cette idée, il lui a adressé les reproches les plus amers. Ma tante avait d'autant plus droit de s'en fâcher, qu'elle ne m'a jamais dit un seul mot sur ma vocation, dont je n'ai parlé qu'à vous. Mais, comme elle connaît le caractère de mon papa, elle excuse les espèces de duretés qu'il lui dit; elle ne les a regardées que comme un effet de la tendresse paternelle. Cependant, pour ne laisser aucun soupçon sur sa conduite, elle a jugé à propos de lui écrire la lettre suivante, et m'a chargée de vous la communiquer.

## LETTRE CXVII.

La mère Rosalie à M. ***.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, m'a d'autant plus surprise, que c'est par elle seulement que j'ai été informée de la vocation vraie ou prétendue de mademoiselle votre fille. Ce fait, dont je l'ai priée d'attester la vérité, pourrait suffire pour vous convaincre que je ne mérite pas les reproches que j'ai eu le désagrément d'essuyer de votre part. Mais, outre qu'il est de mon intérêt de dissiper les doutes qui pourraient me faire perdre la confiance que vous avez bien voulu me témoigner jusqu'à présent, je crois que l'attachement et l'estime que je dois avoir pour ma profession, m'obligent de réfuter les fausses idées que vous en avez, et je vais le faire avec le ton de franchise et de liberté dont vous me donnez l'exemple.

Vous me dites nettement que « vous ne souffrirez jamais que votre fille entre dans un état où l'on ne trouve que de tristes victimes de l'enthousiasme et de la séduc-

tion, et dont tous les membres, en se dévouant au célibat, font vœu d'être inutiles à la société. » Ah! sans doute, Monsieur, lorsque vous avez écrit ces étranges assertions, votre esprit avait été troublé par la crainte de vous voir séparé pour toujours de votre chère Emilie, et l'amour paternel vous avait fait perdre de vue les vérités et les maximes du christianisme. Vous êtes trop éclairé et trop attaché aux bons principes, pour ne pas savoir qu'un état qui est fondé par les conseils même de Jésus-Christ, qui a été consacré par l'autorité de l'Église, qui n'a d'autre but que de nous élever à la sainteté, et qui n'a jamais cessé de former des saints, ne peut être que respectable aux yeux de tout homme qui pense en vrai chrétien; et je croirais insulter à vos lumières et à vos sentimens, si j'insistais davantage sur une vérité si sensible et si évidente par elle-même.

Cessez donc, Monsieur, de nous regarder comme « les victimes de l'enthousiasme ou de la séduction. » Nous ne sommes que celles de la piété; et je crois que si, selon vos idées même, c'est une gloire pour un guerrier d'abandonner sa

patrie, et d'exposer sa vie pour son prince et pour sa nation, nous pouvons nous glorifier de nous être séparées de nos parens, et d'avoir sacrifié notre liberté pour notre religion et pour notre Dieu. Notre sacrifice ne diffère de ceux qu'on fait dans votre ancien état, que par le motif. Les militaires cherchent l'honneur, et nous le salut; ils travaillent pour le temps, et nous pour l'éternité; ils s'immolent au service des rois de la terre, et nous à celui du souverain Maître de l'univers. La différence n'est-elle pas toute à notre avantage? et quand on a de la foi, comme vous en avez, peut-on nous blâmer? peut-on même nous plaindre?

Non, Monsieur, vous pouvez vous en dispenser. La compassion que semble vous inspirer notre sort, fait l'éloge de la bonté de votre cœur; mais elle porte à faux, et je vous conseille de la faire tomber sur des objets qui en soient plus dignes. S'il y a des peines dans notre état, il y a aussi des consolations; et je pourrais vous dire que, comme les Israélites, nous trouvons dans le désert une manne cachée qui nous empêche de regretter les vils alimens de l'É-

gypte. Mais, sans employer ici ce langage, que vous croiriez peut-être inspiré par l'enthousiasme, quoiqu'il ne soit dicté que par la vérité, peut-on se flatter de rencontrer ici-bas une situation où il n'y a rien à souffrir? La terre, comme on l'a dit cent fois, est une vallée de larmes : le monde en est inondé comme la solitude, et je suis très-persuadée qu'il en coule beaucoup plus dans les familles, que dans les cloîtres. Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous sommes contentes de notre destinée, et vous ne verrez certainement jamais autant de religieuses déplorer leur sort, que nous avons vu dans nos parloirs, de femmes du monde se plaindre du leur.

C'est donc à tort que vous nous regardez comme de « tristes victimes. » Avez-vous plus de raison de dire qu'en nous dévouant au célibat, nous avons fait vœu d'être inutiles à la société? Est-ce donc être inutile que d'employer ses jours à former la jeunesse, à servir les malades, ou à lever sans cesse ses mains vers le ciel, pour en faire descendre des grâces qui sanctifient la terre? et n'est-ce pas parce que les religieuses sont célibataires, qu'elles

font tout ce bien, dont elles seraient incapables, si elles étaient engagées dans le monde? Quoi! Monsieur, vous n'oseriez blâmer cette multitude innombrable de guerriers qui renoncent aux liens du mariage pour se dévouer entièrement au service du prince ou à la défense de la patrie, et vous vous croiriez autorisé à censurer le petit nombre d'âmes religieuses qui se les interdisent, pour se consacrer sans réserve à la gloire de Dieu et au bien de la religion? Vous vous feriez une peine de désapprouver ce que les rois ordonnent, et vous ne faites pas difficulté de condamner ce que Jésus-Christ conseille? et vous nous traitez de personnes inutiles, parce que, pour nous mettre en état de mener une vie plus parfaite et même plus avantageuse à la société, nous nous sommes déterminées à suivre les conseils de ce divin Maître?

Ah! savez-vous, Monsieur, quels sont ceux qu'on doit regarder comme des membres véritablement inutiles? Ce sont ces hommes sans religion, ces prétendus philosophes, qui, selon ce que m'ont dit plusieurs fois les personnes du monde, ne

restent dans le célibat, que pour vivre dans le libertinage, et qui, bien loin d'être utiles à la société, ne servent qu'à la corrompre et à y élever l'empire du vice sur les ruines des bonnes mœurs. Voilà un désordre qui serait digne d'exercer le zèle dont vous paraissez animé. Voilà l'abus qu'il faudrait détruire, si, comme vous dites ; vous aviez l'autorité en main. Mais les couvens !.... Hélas ! Monsieur, on se plaint sans cesse de ce que dans le monde la vertu est presque toujours en butte au péril ou à la persécution. Où pourrait-elle donc être en paix et en sûreté, si on lui ôtait l'asile qu'elle trouve dans la solitude ? et, si mon penchant me porte à rester tranquillement dans le port, pourquoi seriez-vous assez cruel pour vouloir me forcer à braver les orages et les tempêtes ?

D'ailleurs, Monsieur, vous n'ignorez pas que, selon le préjugé général, les parens qui ont un nom et qui tiennent un rang distingué dans le monde, mais dont la fortune ne répond pas à leur naissance et à leur condition, ne peuvent, sans se ravaler aux yeux du public, donner leurs filles à des hommes d'un état beaucoup in-

férieur au leur ; et que, quand même ils ne seraient pas arrêtés par la bienséance, l'intérêt, qui ne calcule que les richesses dans les engagemens où l'on ne devrait chercher que le mérite, ne leur permettrait pas de faire ces sortes de mariages. Or, cela supposé, est-il rien de plus utile pour les familles, que de trouver dans les couvens un asile où elles puissent placer les jeunes personnes avec autant d'économie que de décence et de sûreté? et nos retraites ne procurassent-elles point d'autre avantage au monde, n'en serait-ce pas assez pour les rendre précieuses aux yeux même de ceux qui ne les regarderaient que comme des établissemens politiques? S'il faut s'en rapporter au témoignage de ceux qui ont voyagé en Angleterre, les habitans de cette île ne cessent de regretter les couvens des filles, que le fanatisme leur a fait détruire, parce qu'ils pensent qu'une demoiselle qui n'a pas les moyens ou la volonté de s'engager dans les liens du mariage, ne saurait être mieux placée que dans une communauté religieuse. Si vous n'avez pas pensé comme eux, c'est sans doute que la tendresse paternelle vous a fait illusion, et vous a em-

pêché de nous juger avec impartialité. Mais j'espère qu'après avoir lu les réflexions que jai l'honneur de vous communiquer, vous lui rendrez plus de justice (1).

Je n'ai fait jusqu'ici, comme vous le voyez, que l'apologie de mon état; mais, comme vous m'avez reproché d'avoir inspiré à mademoiselle votre fille le désir de l'embrasser, je vais maintenant faire la mienne. Je vous déclare donc, Monsieur, et j'en prends à témoin mademoiselle Emilie, que je ne lui ai pas dit une seule parole qui pût l'engager à prendre le parti que vous m'accusez de lui avoir suggéré. J'aime mon état, je remercie tous les jours le Ciel de m'y avoir appelée; cependant je m'en croirais indigne, si j'étais telle qu'on nous dépeint dans le monde, où l'on pré-

---

(1) Ce qu'on dit dans cette lettre, est bien propre à justifier les religieuses; mais rien ne fait mieux leur éloge et leur apologie, que la conduite qu'elles ont tenue dans ces derniers temps, où l'esprit de piété qu'elles avaient puisé dans le cloître, les a fait triompher de tous les dangers du monde, et de toutes les fureurs de la persécution. (*Note de l'éditeur.*)

tend que, dans la vue de soutenir nos communautés, nous employons auprès des jeunes personnes tout ce que les sollicitations et les caresses ont de plus séduisant pour les y attirer. La gloire et le bonheur de nos maisons ne consistent pas à avoir beaucoup de religieuses, mais à en avoir de bonnes; et ce n'est point nous qui devons nous les donner, c'est Dieu. Comme lui seul peut connaître les personnes capables de mener un genre de vie qui, étant entièrement opposé aux voies ordinaires de la Providence, ne peut convenir qu'à un petit nombre d'âmes privilégiées, lui seul aussi peut et doit les y appeler. Je me garderais donc bien de prévenir les desseins de ce Maître suprême, qui me sont inconnus. Je lui laisse le soin de jeter les yeux sur qui bon lui semble, et je me borne à le prier de nous envoyer des sujets qui puissent contribuer à sa gloire et à notre édification.

Voilà mes principes et ceux de toutes nos dames. Loin donc d'avoir inspiré à mademoiselle votre fille le désir d'entrer parmi nous, je me serais fait une peine de lui en donner seulement la moindre

idée. Si elle m'eût fait part de son dessein, comme elle l'a communiqué à madame sa mère, après lui avoir tracé d'une main impartiale le tableau fidèle des obligations, des peines et des avantages de la vie religieuse, je me serais contentée de lui dire : « Réfléchissez; priez, consultez et décidez-vous avec toute la maturité qu'exige la démarche la plus importante que vous ayez à faire pendant votre vie. » Ce n'est pas que je ne regardasse une prétendante du mérite de mademoiselle Émilie, comme une acquisition très-précieuse pour notre communauté; mais l'intérêt et l'inclination ne me feront jamais oublier mon devoir; et si les hommes ne me rendent pas justice, le témoignage de ma conscience me justifiera aux yeux de Dieu.

Je suis, etc.

---

## LETTRE CXVIII.

La mère à sa fille.

Vous m'avez bien affligée, ma fille, en me faisant part de la lettre que votre papa a écrite à votre tante : s'il me l'eût commu-

niquée, je l'aurais bien empêché de la faire partir; mais il s'est laissé emporter à sa vivacité; et, dans le premier mouvement, il n'a consulté que son cœur, qui lui a fait oublier le respect que l'on doit à l'état religieux et à toutes les personnes qui s'y sont consacrées. Heureusement, la réponse de la mère Rosalie lui a fait connaître sa faute; il est tout décidé à la réparer, en lui faisant ses excuses; présentez-lui aussi les miennes, et témoignez lui combien je suis fâchée de tout ce qui s'est passé.

Venons-en maintenant à l'article essentiel de votre lettre. Vous me priez de vous donner des conseils sur votre vocation. Fut-il jamais demande plus embarrassante pour une mère qui craint Dieu et qui aime ses enfans? Eh! que puis-je vous dire sur un point si délicat et si important? Vous conseillerais-je de vous établir dans le monde? Peut-être contredirais-je, en cela, la volonté du Seigneur, dont les desseins me sont inconnus. Vous exhorterais-je à embrasser l'état religieux? A cette seule idée, mon cœur se soulève, et il me presse si vivement de vous rappeler auprès

de moi, qu'il ne me permettrait jamais de vous engager à vous en séparer pour toujours. Jugez donc quelle est ma situation.

Je ne vous laisserai pourtant pas sans secours; mais, comme je sais que le choix d'un état de vie est la démarche la plus importante et la plus décisive pour notre bonheur et pour notre salut, j'imposerai silence à mon cœur, pour ne vous parler que le langage de la religion, et pour vous dire, non en mère tendre, car la tendresse maternelle pourrait me faire illusion, mais en mère chrétienne, ce que je pense sur ce sujet.

Comme je suppose que vous m'avez fait part de votre projet, dès qu'il vous est venu dans l'esprit, j'ai lieu de croire qu'il ne date pas de bien loin, puisqu'il n'y a que quelques mois que vous m'en avez parlé. Or, ma fille, ce n'est pas en si peu de temps qu'on peut se décider à embrasser nn état pour toute sa vie; une démarche aussi essentielle exige de trop longs préparatifs, pour que vous puissiez les avoir déjà faits.

D'abord c'est un principe généralement reconnu, que toute bonne vocation doit

venir du ciel, et que, comme il n'appartient qu'à Dieu de nous assigner la place que nous devons occuper ici bas, il n'y a que lui aussi qui puisse vous la faire connaître. La première précaution que doit donc prendre une âme chrétienne, avant que de fixer son choix sur aucun état, c'est de s'adresser à l'Esprit-Saint, c'est de le conjurer instamment de lui montrer la route qu'elle doit suivre. Le Seigneur ne saurait rejeter une prière si conforme aux sages vues de sa providence; il ne l'exauce cependant pas toujours tout de suite; et soit qu'il veuille éprouver la constance de ceux qui la lui adressent, soit qu'il se propose de leur mieux faire sentir le prix de la grâce qu'ils sollicitent, il ne la leur accorde, pour l'ordinaire, qu'après qu'ils la lui ont demandée par de longues et fréquentes supplications. Vous ne sauriez donc, ma fille, employer trop de temps à la lui demander, et si, contente de lui avoir offert quelques vœux passagers, vous vous décidiez, sans attendre qu'il y répondît par les salutaires inspirations de sa grâce, vous risqueriez de prendre les caprices de votre imagination pour un ora-

cle du Ciel, et de vous égarer en croyant suivre la bonne voie.

Mais, comme Dieu ne s'explique pas immédiatement par lui-même, ce n'est pas assez de s'adresser à lui par la prière, il faut encore consulter ceux qu'il a choisis pour être les interprètes de ses volontés, et nos guides dans les voies du salut. Quand donc vous croiriez fermement que Dieu vous appelle à la vie religieuse, ne vous en fiez pas à vos propres idées; faites-en part à un confesseur vertueux et éclairé; et, afin qu'il vous décide avec connaissance de cause, ayez soin de lui dévoiler les secrètes dispositions de votre cœur. Cette précaution est plus importante que vous ne pensez; car de même qu'un habile médecin ne peut nous prescrire le régime que nous devons suivre, à moins qu'il ne connaisse notre tempérament et nos infirmités, ainsi, pour qu'un directeur prudent puisse indiquer à une jeune personne le genre de vie qu'elle doit embrasser, il est nécessaire qu'il ait une connaissance exacte de son caractère, de ses inclinations; et il ne pourra l'avoir, qu'autant qu'elle aura soin de la lui donner. Or, est-il à présu-

mer que vous vous connaissiez assez bien pour vous faire connaître aux autres? Il faudrait, pour cela, que vous fussiez descendue dans votre cœur, que vous en eussiez sondé les replis, examiné les goûts, étudié les répugnances; et un pareil ouvrage ne peut être que le fruit du temps, de la réflexion et de l'expérience.

A votre âge, ma fille, on ne consulte guères que l'imagination; et, comme elle a coutume d'embellir tout à nos yeux, on réalise d'abord en idées les vains projets qu'elle nous inspire, et on se croit capable de tout. Mais, lorsqu'on veut en venir à l'exécution, on voit avec douleur qu'on s'était trompé; et, rebuté par des difficultés qu'on n'avait point prévues, on n'éprouve que le regret de s'être engagé trop légèrement. Aussi, au lieu de se charger tout de suite d'un fardeau dont on ne connaît pas la pesanteur, je voudrais qu'on essayât ses forces, et qu'à l'exemple de madame Louise, on se convainquît par de longues et fréquentes épreuves, qu'on est en état de le porter. Je voudrais qu'on commençât par connaître les divers états où l'on peut être appelé, et que, les com-

parant les uns avec les autres, on en balançât les inconvéniens, les ressources et les dangers. Par ce moyen, on ne marcherait point à l'aveugle; on saurait où l'on va, et on ne trouverait, dans l'état où l'on entrerait, que ce qu'on se serait attendu d'y rencontrer. Mais, pour faire la comparaison dont je viens de parler, il faut avoir des lumières que vous n'avez pas; et vous décider, sans les avoir, à prendre le parti du monde ou de la religion, ce serait risquer évidemment de faire une fausse démarche.

Ne précipitez donc rien, ma chère enfant; attendez que la maturité de l'âge vous mette en état de faire un choix prudent et raisonné. Si le Seigneur a des desseins particuliers sur vous, il n'est pas encore temps de les exécuter; et je croirais manquer à mon devoir, si je consentais à vous laisser entrer dans une route aussi éloignée des voies ordinaires de la Providence, que l'est la vie religieuse, sans être bien convaincue que vous avez pris tous les moyens nécessaires pour vous assurer, autant qu'il est possible, de la bonté de votre vocation.

Tout ce que j'ai donc à vous conseiller, pour le présent, c'est de prier, c'est de mériter, par une vie pure et innocente, que Dieu vous fasse connaître ses volontés; c'est de vous étudier, de vous examiner, de vous éprouver, et de dévoiler au guide de votre conscience, vos désirs, vos goûts, vos inclinations. Quand vous aurez pris toutes ces précautions, vous n'aurez pas à craindre de vous décider témérairement, et vous pourrez agir en toute sûreté. Mais, jusqu'alors, je vous le répète, il serait imprudent de faire un choix, et je n'y consentirai jamais. Ne croyez pas, au reste, que mes conseils soient dictés par l'intérêt que j'ai à vous les donner. Hélas! si je ne consultais que mon cœur, je vous tiendrais un langage bien différent. Mais le premier devoir d'une mère est de sacrifier son inclination à sa religion, et je puis bien vous assurer que jamais aucun sacrifice ne m'a coûté autant que celui que je fais à présent.

## LETTRE CXIX.

*La fille à sa mère.*

Je vous l'avoue, Maman, je n'imaginais pas que, pour s'assurer de la bonté de sa vocation, il fallût prendre toutes les précautions dont vous me parlez; vous m'en faites cependant si bien sentir la nécessité, que je n'ai rien à opposer à la sagesse de vos conseils. Tout ce qui m'embarrasse, c'est la difficulté qu'il y a à les suivre. Je puis bien redoubler mes prières, consulter mon directeur, étudier mes inclinations, mais est-il possible qu'à mon âge, je puisse assez bien connaître le monde et l'état religieux, pour balancer, comme vous le dites, les inconvéniens et les avantages de l'un et de l'autre? Il faudrait pour cela que j'eusse beaucoup d'expérience, et je n'en ai point. Comment voulez-vous donc que je fasse, ma bonne Maman? Faut-il que j'emploie la moitié de ma vie à examiner l'état où je dois passer l'autre? Cela me paraît trop fort, et il me semble qu'il y a un moyen plus court et plus simple.



Quand on n'a pas par soi-même assez de lumières, on profite de celles des autres : c'est justement la règle que j'ai suivie. Depuis que je me connais, j'ai vu qu'on n'osait répondre du bonheur des jeunes personnes qui s'établissaient dans le monde, et qu'au contraire, lorsqu'on parlait d'une demoiselle qui se faisait religieuse, on disait presque toujours : « Elle est bienheureuse. » Voilà, Maman, ce qui m'a fait pencher pour l'état religieux. Il me paraît qu'en l'embrassant, non-seulement je me sauverais plus sûrement, mais encore que je vivrais beaucoup plus tranquillement que si j'entrais dans le monde.

Cependant, Maman, puisque la confiance que j'ai en vous, m'oblige de vous découvrir tout ce qui se passe dans mon cœur, je vous dirai naïvement que, quoique je ne croie pas me tromper, je désirerais cependant être dans l'erreur, et que, s'il m'était libre d'embrasser l'état qui me plairait le plus, je ne songerais seulement pas à celui où vous craignez tant de me voir entrer. Mais vous m'avez dit cent fois que nous ne sommes bien qu'où le ciel nous veut; qu'il n'y a rien de plus

important que de suivre sa vocation; que si l'on s'engage dans une route opposée à celle que Dieu nous a choisie, il est impossible d'arriver au terme où il nous appelle; et c'est ce qui me jette dans la plus terrible perplexité. D'un côté, je voudrais être religieuse, et de l'autre, je ne le voudrais pas. Mon cœur plaide pour vous et pour moi, et mon esprit, pour Dieu : je flotte continuellement entre la crainte de lui désobéir et celle de me séparer de vous. Pour quel parti dois-je enfin me décider? Il n'y a que vous, Maman, qui puissiez me l'apprendre.

Continuez donc, je vous prie, à m'éclairer par vos sages conseils; et, puisque je ne suis pas en état de juger par moi-même des deux états entre lesquels j'ai à choisir, ayez la bonté de me les faire connaître, afin qu'étant bien instruite, je puisse, comme vous me le dites, faire un choix prudent et raisonné. Ce nouveau service que je vous demande, mettra le comble aux témoignages de tendresse que vous m'avez donnés jusqu'ici, et je pourrai dire, avec vérité, que je vous dois tout.

## LETTRE CXX.

La fille à sa mère.

Votre demande est trop juste, ma fille, pour que je puisse m'y refuser. Je vais donc vous dire avec impartialité ce que les réflexions et l'expérience m'ont appris sur les deux états que vous cherchez à connaître.

Il est d'abord certain qu'il n'y a aucune condition qui soit entièrement exempte de chagrins et de peines. Soit qu'on s'engage dans les liens du mariage, soit qu'on s'ensevelisse dans les ombres de la solitude, on ne peut manquer d'avoir bien des amertumes à dévorer. Il n'est donc question que d'examiner quelle est celle de ces deux situations où l'on a le moins à souffrir, et où l'on trouve le plus de ressources pour adoucir ses souffrances. Vous croyez que c'est la seconde, parce que vous avez vu, dites-vous, qu'on vantait presque toujours le bonheur des jeunes personnes qui entraient en religion, et qu'on n'osait répondre du sort de celles

qui s'établissaient dans le monde. Il est bien vrai, ma fille, qu'un pareil établissement est sujet à bien des inconvéniens; qu'on peut se tromper dans le choix que l'on fait, et qu'à la place des bonnes qualités qu'on s'était figurées, on ne trouve souvent dans l'époux avec qui l'on s'unit, que des vices et des défauts, surtout lorsqu'en se mariant, on ne suit, comme votre cousine Caroline, que ses idées et son inclination. Mais les jeunes demoiselles qui, en se faisant religieuses, ne consultent que leur imagination, que leur caprice, que leur attachement pour une tante ou pour une amie, ne peuvent-elles pas aussi se tromper? et si, en conséquence de leur erreur, le cloître, qu'elles s'étaient représenté comme un séjour de délices, se change pour elles en un lieu de tristesse et d'ennui, leur sort n'est-il pas plus à plaindre que celui de bien des personnes du monde?

Vous me direz peut-être qu'il y a peu de religieuses qui éprouvent un sort aussi triste que celui que je viens de vous dépeindre : je veux bien le croire; mais il est aussi peu de femmes dans le monde

qui aient aussi mal rencontré que votre cousine. Mettons donc à part ces cas particuliers, qui sont comme une exception à la règle générale; et, en supposant qu'on ne se méprend pas dans le choix que l'on fait, tenons-nous en aux peines inséparables des deux états entre lesquels vous avez à choisir.

Quand on est établi dans le monde, on a un ménage à gouverner, des affaires à traiter, des enfans à élever, un mari à ménager, des parens à supporter; et tout cela ne se fait pas, sans qu'il en coûte beaucoup; il faut nécessairement se gêner, se contraindre, se dévouer à un travail pénible, s'assujettir à une vigilance continuelle, et sacrifier à tout moment ses plaisirs à son devoir. Mais, quand on est engagé dans l'état religieux, n'a-t-on pas à peu près les mêmes sacrifices à faire? ne faut-il pas qu'on remplisse son emploi, qu'on observe sa règle, qu'on prie, qu'on travaille, qu'on se conforme aux volontés d'une supérieure, qu'on ménage tous les esprits, qu'on se plie à tous les caractères? et tout cela peut-il se faire sans gêne, sans contrainte, sans violence?

Je sais que les religieuses peuvent trouver de grandes ressources dans leur piété, et que l'amour divin, dont elles sont sans doute animées, est capable de leur adoucir tout ce que leur état semble offrir de pénible et de rigoureux; mais cet amour sacré n'est pas tellement concentré dans la solitude, qu'il ne puisse faire sentir ailleurs ses vives ardeurs. Comme nous sommes tous obligés d'aimer Dieu, nous pouvons tous l'aimer; et la piété n'est pas moins propre à répandre l'onction sur les croix qu'on rencontre dans le monde, que sur celles qu'on trouve dans la religion.

Vous voyez donc, mon enfant, que tout est à peu près égal de part et d'autre, par rapport au bonheur temporel. En est-il de même pour ce qui concerne le salut éternel, qui est comme le terme où doivent tendre toutes nos démarches? J'avoue qu'ici les apparences sont contre nous. Notre état nous expose à mille tempêtes qui nous menacent de toutes parts; et l'âme religieuse semble être dans un port tranquille, où elle n'a rien à craindre. Ne croyez pourtant pas qu'elle soit dans une parfaite sécurité. Ce n'est point l'état, mais

la vocation et la fidélité à y répondre, qui décide du salut. Quoique la solitude paraisse n'offrir aucun écueil, cependant une personne qui y entrerait sans y être appelée, trouverait un piége dans l'absence même de tous les dangers. La privation des amusemens et des plaisirs dont elle serait éloignée, ne ferait qu'en irriter le désir dans son cœur; son imagination la transporterait continuellement au milieu du monde; elle s'y figurerait un bonheur d'autant plus séduisant, qu'elle n'en jugerait que par les apparences; elle comparerait à tout moment ce prétendu bonheur avec les peines qu'elle aurait à endurer; et quel regret cette comparaison n'exciterait-elle pas dans son cœur! Elle se verrait attachée sans retour à ce qu'elle n'aimerait pas, et privée pour toujours de ce qu'elle serait le plus portée à aimer. Pourrait-elle, dans cette situation, profiter des moyens de salut que présente la religion? Ne serait-il pas à craindre, au contraire, qu'elle ne regardât sa solitude que comme une prison, le silence et la prière que comme une source d'ennui, les divers exercices de sa profession que comme autant d'assu-

jétissemens pénibles, qu'elle secouerait tant qu'elle pourrait, et auxquels elle ne se soumettrait que par force ou par respect humain?

Oui, ma fille, je suis persuadée que ce sont là souvent les suites d'une mauvaise vocation; et c'est pour cela que je me crois obligée de vous exhorter à examiner la vôtre avec tout le soin possible. Car, quelque prévenue que vous soyiez en faveur de la facilité avec laquelle on peut faire son salut dans l'état religieux, si vous aviez le malheur de l'embrasser, sans y être appelée, vous vous y sauveriez beaucoup plus difficilement que si vous entriez dans le monde, où Dieu vous voudrait. On a beau dire que ce monde pervers offre des écueils à tous les pas; quelque multipliés que soient les dangers que l'on y rencontre, ils ne sont pourtant pas inévitables, et on ne s'y expose qu'autant qu'on le veut. Une femme qui a de la piété, peut se ménager une solitude jusqu'au milieu du tumulte du siècle. Il ne dépend que d'elle de s'interdire les spectacles, de fuir les amusemens profanes, de se tenir dans sa maison, de s'y

occuper de ses devoirs, de partager son temps entre le travail et la prière; et je pourrais vous nommer ici plusieurs dames chrétiennes dont la vie est peut-être aussi édifiante et aussi régulière que celle de la religieuse la plus fervente.

A la vérité, tout cela exige beaucoup de vertu, et on ne peut être vertueux dans le monde, sans se faire beaucoup de violence. Mais pensez-vous qu'on puisse l'être dans la retraite, sans qu'il en coûte rien? Ah! détrompez-vous, mon enfant. Dans quelque lieu que nous allions, nous nous portons toujours nous-mêmes; et c'est dans notre cœur que nous trouvons les ennemis les plus redoutables. Supposez donc la religieuse la mieux appelée: la bonté de sa vocation ne la délivrera pas des attaques de la tentation, qui pénètre jusque dans les asiles les plus reculés; et ce ne sera qu'en combattant sans relâche, qu'elle pourra venir à bout de remporter la victoire. Si elle se dément de sa première ferveur, si elle néglige ses devoirs, si elle abandonne ses exercices, si elle veut ouvrir les yeux sur le monde qu'elle a quitté, et porter ses désirs vers les objets aux-

quels elle a fait vœu de renoncer, elle éprouvera bientôt que l'état le plus saint n'est pas à l'abri des plus grandes chutes, et que la vigilance et la piété ne sont pas moins nécessaires dans le cloître que dans le monde.

Ne vous y trompez donc pas, ma chère : le royaume des cieux souffre partout violence ; et, quelque parti que vous preniez, il faut vous attendre à avoir bien des combats à livrer. Quant à moi, ma fille, si je pouvais lire dans l'avenir ; si je prévoyais que vous dussiez jouir du repos et de la paix qu'on goûte dans la solitude, lorsque l'on n'y entre que pour obéir à la voix du Ciel, je serais la première à vous y exhorter; je sacrifierais volontiers mon bonheur au vôtre; mais, comme j'ignore si ce serait là votre sort, et qu'au lieu d'un bonheur solide, vous ne trouveriez dans la retraite qu'un cruel martyre, si vous y entriez sans vocation, je me contenterai de joindre mes prières aux vôtres; et je dirai sans cesse au Seigneur : « Vous savez, ô mon Dieu! quelle est ma tendresse pour ma fille, et je sais aussi quels sont les droits que vous avez sur elle : disposez

donc de son sort, selon votre sainte volonté; je suis prête à faire céder mes désirs aux vôtres; mais, si je suis condamnée à vivre loin d'elle, que j'aie au moins la consolation de savoir qu'elle vit pour vous, et qu'elle ne m'a abandonnée que pour s'attacher plus étroitement à vous. »

Je sens, ma chère, que mon cœur voudrait désavouer cette prière; mais je vous l'ai déjà dit : le titre de chrétienne l'emportera toujours en moi sur celui de mère; et, quoi qu'il puisse m'en coûter, je sacrifierai en toute occasion ma tendresse à mon devoir et à votre salut.

Au reste, comme ce que je vous ai dit sur la vie religieuse pourrait vous paraître suspect ou exagéré, je consens que vous ne vous en rapportiez pas à ma décision, et que vous la soumettiez au jugement de votre tante, qui, par la longue expérience qu'elle a acquise, doit être plus au fait que moi de tout ce qui se passe dans les couvens. Montrez-lui donc ma lettre; et, si elle y trouve quelque chose de répréhensible, priez-la, de ma part, de vous faire apercevoir mes erreurs, et de me les indiquer à moi-même, afin que je les rétracte;

car je ne prétends pas vous tromper; je ne veux que vous instruire et vous éclairer.

## LETTRE CXXI.

La fille à sa mère.

Je vous dois bien des remercîmens, ma bonne Maman, pour la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire sur ma vocation; mais je ne puis pas encore vous marquer l'effet qu'elle a produit sur moi. Vous me dites que je ne dois me décider qu'après de mûres réflexions : je suivrai ce sage conseil; je prendrai du temps pour les faire. En attendant, pour me conformer à vos intentions, j'ai communiqué votre lettre à ma tante; elle l'a lue; et comme je l'ai priée de me dire ce qu'elle en pensait : « Vous le verrez, m'a-t-elle répondu, dans les observations que je me propose d'envoyer à votre maman. » Le lendemain, elle me remit, sous cachet volant, le papier que vous trouverez joint à ma lettre. J'ai fait la lecture de ce qu'il contient, et j'ai vu qu'il fournit matière à bien de nouvelles réflexions. Si mon papa voit cet écrit, il

se convaincra toujours mieux que ma tante ne cherche point à éblouir les jeunes personnes par de belles promesses. J'ai été fort contente qu'il lui ait fait des excuses; et il me semble qu'elle en a été satisfaite. J'espère que vous le serez aussi de ma docilité à suivre vos avis.

---

## LETTRE CXXII.

La mère Rosalie à madame de ***.

La lettre que vous avez écrite à Emilie, sur sa vocation, est à mes yeux, Madame, une nouvelle preuve de votre sagesse; cependant, puisque vous exigez que je vous dise ce que j'en pense, je crains que, faute de bien connaître l'état religieux, vous n'ayez pas bien saisi le point de vue sous lequel il faut le faire envisager aux jeunes personnes qui songent à l'embrasser.

Vous comparez le bonheur qu'on doit y chercher, avec celui qu'on peut goûter dans le monde; et c'est en partie sur cette comparaison que vous voulez qu'elles se décident. Il y a pourtant bien de la diffé-

rence entre ces deux espèces de bonheur. Notre règne, ainsi que celui de notre divin Maître, n'est pas de ce monde; et nous pouvons dire avec un apôtre : « Que si nous ne fondions nos espérances que sur les avantages de la vie présente, nous serions les plus infortunés de tous les mortels. » Obligées, par les engagemens de notre profession, de nous priver de tout ce qui peut flatter les sens, il n'y a plus rien ici-bas qui puisse nous satisfaire : nous ne pouvons trouver notre félicité qu'en Dieu; mais, comme ce Dieu jaloux ne se communique qu'aux âmes qui renoncent à elles-mêmes, pour s'attacher entierement à lui, ce n'est que par la mortification et l'abnégation qu'on peut s'attirer les consolations qu'il a coutume de leur prodiguer; et, pour vivre heureusement dans la solitude, il faut nécessairement y mourir au monde et à l'amour-propre.

Aussi, si une jeune personne venait me demander ce qu'elle peut se promettre de l'état religieux, je ne lui dirais pas : « Vous y serez dégagée de tous soins, et exempte de toute peine; rien ne vous

manquera; vous trouverez autant de sœurs que de compagnes, autant de mères que de supérieures; et, sous leur empire, vous coulerez vos jours dans un doux repos et dans une parfaite tranquillité. » Outre que ces espérances seraient trop humaines, il est bien des circonstances où elle pourrait s'en voir frustrée; puisque, comme vous l'observez fort bien, il y a des chagrins dans la religion, ainsi que dans le monde. Je lui dirais, au contraire : « Ne vous attendez pas à jouir parmi nous des douceurs d'une vie agréable et commode; ne vous figurez pas la solitude comme un Thabor où l'on ne goûte que des consolations; c'est plutôt un calvaire où il faut sans cesse porter sa croix à la suite de Jésus-Christ; et ce n'est qu'en se chargeant de ce joug sacré, qu'une religieuse peut procurer le repos à son âme.

» Quand, peu contente d'avoir quitté le monde, elle l'oubliera, et ne pensera plus à ses proches que pour attirer sur eux les grâces du Ciel par la ferveur de ses prières; quand, fidèle à observer le vœu d'obéissance qu'elle a fait au pied des autels, elle n'aura d'autre désir que celui de

se conformer à la volonté de ses supérieures; quand, pleine de zèle pour la perfection où elle est obligée de tendre, elle se fera une étude continuelle d'accomplir tous les points de sa règle, qui est comme le chemin qui doit l'y conduire; quand enfin, sévère envers elle-même, elle ne se ménagera en rien, et ne s'appliquera qu'à mortifier ses sens par la pratique de la pauvreté et par l'exercice de la pénitence, qu'on peut regarder comme le fondement et la base de l'état qu'elle a embrassé; alors elle jouira de cette liberté d'esprit, de ce dégagement de cœur, de ce calme intérieur, de cette paix de Dieu, qui est le fruit d'une bonne conscience, et qui l'emporte autant sur les plaisirs des sens, que le ciel est au-dessus de la terre. Alors, bien loin de craindre de ne pas obtenir la précieuse récompense que Jésus-Christ a promise à ceux qui auront tout quitté pour le suivre, elle sentira que tout l'autorise à l'espérer, et cette douce espérance lui fera trouver le bonheur jusque dans le sein des souffrances et des tribulations.

» Mais si, au lieu de porter avec ardeur

le joug du Seigneur, elle cherche à le secouer, ou ne le traîne qu'avec nonchalance et avec tiédeur, chaque pas qu'elle fera lui coûtera un nouvel effort, tout la lassera, tout la dégoûtera; et, ne jouissant ni des douceurs du monde ni des consolations de la religion, elle tombera dans un état de langueur et d'ennui qui, en rendant sa vie dure et pénible, l'exposera à se perdre et à faire naufrage jusque dans le port. Voulez-vous donc vous procurer le bonheur et la sûreté que semble promettre l'état religieux? N'y entrez que dans l'intention de vous sanctifier, et ne croyez pas en goûter les douceurs, si vous n'êtes pas sincèrement déterminée à en supporter les austérités. Dieu n'est libéral qu'envers les âmes qui le sont envers lui; et, quand on veut ne le servir qu'avec lâcheté, on doit s'attendre à ne le servir qu'avec dégoût. »

Voila, Madame, le langage que je croirais devoir tenir à une jeune demoiselle qui viendrait me consulter sur sa vocation. Si ces maximes l'effrayaient et la rebutaient, ce serait une preuve que sa vocation ne viendrait pas du Ciel, puis-

qu'elle ne serait pas animée par le principal motif qui doit porter une âme à embrasser l'état religieux. Si, au contraire, elle goûtait ce plan de conduite, et se sentait déterminée à ne prendre le parti de la retraite, que pour y vivre entièrement pour Dieu et en Dieu, non-seulement j'augurerais bien de sa vocation, j'oserais encore lui répondre de son bonheur; puisque nous voyons ordinairement que les religieuses les plus austères et les plus ferventes sont aussi les plus heureuses.

J'aurais cru, Madame, me rendre indigne de la confiance dont vous m'honorez, si je ne vous avais pas communiqué ces réflexions. Mais j'abandonne à votre prudence le soin d'en faire l'application que vous jugerez convenable, pour le bien de notre chère Émilie. Dès qu'elle vous a prise pour guide, je suis tranquille sur sa conduite. Si le Ciel la destinait à couler ses jours parmi nous, ce serait une faveur de plus qu'il nous accorderait, et personne n'en sentirait mieux le prix que moi. Mais, si nous sommes privées de cet avantage, je sacrifierai volontiers, comme vous, ma

satisfaction à son bonheur et à son salut, que je désire par-dessus tout. Je suis, etc.

## LETTRE CXXIII.

La mère à sa fille.

NOTRE procès fut enfin jugé hier. Le succès en a été tel que nous l'espérions. Nous l'avons gagné tout d'une voix, notre adversaire a été condamné à tous les dépens. Votre père est transporté de joie : je le suis pour le moins autant que lui. Hé! comment ne le serions-nous pas? Nous n'avons plus rien à craindre pour le sort de nos enfans : nous sommes assurés de leur laisser une fortune honnête; peut-il y avoir rien de plus doux pour le cœur d'un père et d'une mère? Ce qui met le comble à notre satisfaction, c'est l'espoir de vous revoir bientôt. Nous ne resterons plus ici que le moins qu'il nous sera possible. Mais, avant que d'en partir, il faut faire lever l'arrêt, recevoir le paiement de ce qui nous est dû; et de plus, j'ai le projet d'obtenir un congé pour votre frère, qui est ici depuis quelques jours, et que

j'aurais grande envie de mener avec nous. Tout cèla exige du temps, et m'empêchera peut-être de vous écrire avant notre départ. Ainsi ne soyez point en peine, si vous ne recevez pas sitôt de mes nouvelles : il pourra bien se faire que je ne vous en donne que lorsque nous serons rendus chez nous. Alors vous en aurez sûrement.

J'ai reçu la lettre de votre tante : elle est bien conforme à l'idée que j'avais de sa sagesse et de sa piété. Les circonstances ne ne permettent pas d'y répondre; mais faites-lui agréer mes remercîmens.

## LETTRE CXXIV.

La mère à sa fille.

Ce que j'avais prévu est arrivé : il ne m'a pas été possible, ma fille, de vous écrire avant notre départ de Paris. Nous avons enfin quitté cette grande ville, et nous sommes de retour dans notre patrie. On a bien raison de dire que, pour trouver le repos agréable, il faut qu'il ait été précédé par la peine. Jamais je n'ai mieux senti la satisfaction qu'il y a à être tranquille chez

soi, et à se trouver au milieu de ses connaissances et de ses amis.

Cependant, ma fille, il manque encore quelque chose à mon bonheur : vous n'êtes point ici, et votre absence empoisonnerait tous mes plaisirs, si elle devait durer encore long-temps. Mais non, je n'ai plus la force de la supporter ; il faut que vous veniez mettre le comble à notre allégresse, en vous réunissant à nous. Votre père, votre frère et moi, nous sommes tous de cet avis ; je crois que vous en serez aussi, et que vous ne nous alléguerez pas votre vocation, vraie ou prétendue, pour vous refuser à nos vœux. Bien loin que l'idée que vous avez de vous faire religieuse, doive vous empêcher de reparaître dans la maison paternelle, je la regarde comme un motif de plus pour vous y appeler; parce que, pendant le séjour que vous y ferez, vous aurez plus de moyens pour connaître le monde et pour vous éprouver.

Ne craignez pourtant pas que, pour vous mettre à portée de faire cette épreuve, nous adoptions la méthode que suivent bien des parens en pareilles occasions. Dès

qu'ils aperçoivent dans leurs enfans des dispositions et des vues qui ne sont pas conformes à leurs désirs, ils les jettent au milieu du tourbillon du monde, ils les exposent à tous les dangers de la dissipation; et, à force de leur inspirer le goût du plaisir, ils leur font perdre celui de la piété. Nous croirions nous rendre coupables aux yeux de Dieu, si nous contrariions ainsi les desseins qu'il peut avoir sur vous. Soyez donc tranquille, ma chère; vous ne verrez ici qu'un petit nombre de personnes sages et vertueuses; vous n'y fréquenterez que le monde que l'on peut et qu'on doit fréquenter. Vous y aurez même pour compagne ordinaire votre bonne amie Julie, que sa mère est toute décidée à retirer du couvent, lorsque vous en sortirez. Il n'y a certainement rien en tout cela qui puisse contrarier votre vocation.

Mais, en évitant de la combattre, je n'oublierai rien pour l'examiner. Ce sera là le sujet ordinaire des conversations que j'aurai avec vous. Je sonderai vos goûts, j'épierai vos penchans; et si, après avoir pris toutes les précautions

que peut inspirer la prudence chrétienne, je viens à bout de découvrir que vous êtes réellement appelée à l'état religieux; je vous l'ai déjà dit, et vous le répète encore; bien loin de vous en détourner, je serai la première à vous y porter. Vous étiez à Dieu avant que d'être à moi; et, s'il faut faire un sacrifice, j'aime mieux vous perdre pour le temps, que pour l'éternité.

Mais que fais-je, ma fille, et pourquoi me livrer à des idées qui ne se réaliseront peut-être jamais? Ne songeons, pour le présent, qu'à jouir de la douce satisfaction que le Ciel nous permet. Faites les préparatifs nécessaires pour le voyage. De mon côté, je vais tout disposer pour accélérer le départ de votre frère, qui se charge de vous aller prendre. La seule espérance de vous revoir remplit déjà mon cœur de consolation. Jugez ce que ce sera, lorsque je vous serrerai dans mes bras: c'est alors que je serai parfaitement heureuse, et que le plaisir que j'aurai d'être réunie à mes deux enfans, me fera oublier toute la peine que j'ai eue à m'en voir séparée pendant si long-temps.

*P. S.* Pour délasser votre esprit par

quelque chose d'un peu moins sérieux que ce que je viens de vous dire dans ma lettre, j'y joins une petite pièce de poésie qu'on vient de me communiquer, et qui m'a paru aussi propre à vous instruire qu'à vous amuser.

La voici mot pour mot telle qu'on me l'a donnée.

### LA GOUVERNANTE ET SON ÉLÈVE.

Quoi donc! toujours la même faute?
Disait sa gouvernante à la jeune Mion,
Vous ferez tous les jours la mutine, la sotte,
Et vous n'étudierez jamais votre leçon?
Oh! la chose est enfin trop forte;
Je ne puis plus souffrir cette obstination;
Et puisqu'en vain je vous exhorte,
Que vous n'entendez pas raison,
Je vais m'y prendre d'autre sorte,
Et devenir sévère envers vous forcément.
D'abord, dans votre appartement,
Pendant toute la matinée,
Vous aurez la bonté de rester confinée.
Si, pour vous corriger, cela ne suffit pas,
Vous n'aurez à tous vos repas,
Que du pain pour toute pitance.
M'entendez-vous?..... Mais quoi! vous gardez le silence?
Vous me regardez froidement.
Sans doute que ce châtiment

A vos yeux n'a rien de terrible.
Eh bien! s'il ne produit en vous nul changement,
Il en est un auquel vous serez plus sensible,
Et que vous craindrez sûrement.
Vous aimez beaucoup la parure,
Et jamais rien pour vous n'est assez élégant,
Mais si vous négligez toujours obstinément
Et le travail et la lecture,
Désormais, pour tout ornement,
Vous n'aurez qu'une robe ou de toile ou de bure;
Et sous ce bel accoutrement,
Dieu sait comme chacun va vous trouver jolie!
Ah! ma bonne; je vous en prie,
Dit alors la mutine avec émotion :
De grâce, épargnez-moi cette punition.
Je serai toute différente;
Je travaillerai, je lirai;
Je saurai ma leçon, je vous obéirai,
Et de moi vous serez contente.
Je le crois, dit alors la sage gouvernante;
Mais de ce bon propos, bien loin d'être flatté,
Mon cœur, qui pour vous s'intéresse,
Souffre beaucoup de voir que c'est la vanité,
Et non l'amour de la sagesse,
Qui semble vous l'avoir dicté.
Par-là vous me portez à croire,
Que vous voulez surtout briller par la beauté;
Et c'est dans la vertu, la douceur, la bonté,
Que nous devons chercher le bonheur et la gloire.

## LETTRE CXXV.

Mademoiselle Émilie à la mère Rosalie.

Mes vœux sont enfin accomplis, ma très-respectable et très-chère tante : je suis dans le sein de ma famille, je me vois réunie à ce que j'aime le plus. Mon cœur en est transporté de joie : il n'est cependant pas satisfait entièrement; et j'éprouve, comme je l'ai ouï dire cent fois, qu'il n'est point ici-bas de parfait bonheur. Je ne suis plus auprès de vous, et la douleur que j'ai de vous avoir quittée, vient souvent m'attrister au milieu de ce qu'il y a de plus propre à me satisfaire.

Je tâche bien de suppléer à votre présence, en pensant à vous, en me rappelant ce que vous avez fait pour moi. Mais le souvenir même de vos bontés ne sert qu'à me les faire toujours plus regretter. Oui, ma très-respectable et très-chère tante, malgré les agrémens et les douceurs que je trouve dans le sein d'une famille qui m'aime et que je chéris, je voudrais,

s'il était possible, être encore dans votre communauté; je voudrais du moins que mon domicile et le vôtre se trouvassent si rapprochés, que je pusse être à portée de vous voir, de vous entendre, et de profiter de vos bons conseils. Mais, puisque l'espace immense qui nous sépare, me prive de ce précieux avantage, dédommagez-moi, je vous prie, de cette dure privation, et continuez à me donner par écrit les sages leçons que vous me donniez de vive voix. Elles seront à mes yeux une nouvelle preuve du vif intérêt que vous prenez à mon bonheur; et, en achevant de m'instruire et de me former à la vertu, elles augmenteront toujours plus la vive reconnaissance et l'attachement respectueux avec lesquels je suis, etc.

## LETTRE CXXVI.

La mère Rosalie à mademoiselle Émilie.

Je reconnais bien, ma chère Émilie, la bonté de votre cœur dans le regret que vous me témoignez de nous avoir quittées;

mais je voudrais en même temps que vous pussiez découvrir ce qui se passe dans le mien. Vous verriez que le chagrin que m'a causé votre départ, égale l'attachement que j'ai toujours eu pour vous; vous me plaindriez autant que vous semblez m'aimer. La seule chose qui me console, c'est que notre séparation ne sera peut-être pas de longue durée : je le souhaite du moins bien ardemment, sans prétendre pourtant que ce souhait influe sur vos résolutions. Vous connaissez assez mes principes, pour savoir que je n'approuve d'autres vocations que celles qui viennent de Dieu. Ainsi, ma chère, point de considérations humaines, point d'égard pour qui que ce soit. Consultez seulement Dieu, votre directeur, vos penchans, vos inclinations, et décidez-vous d'après ce qu'ils vous inspireront.

Mais, quelque parti que vous deviez prendre, n'oubliez rien pour entretenir en vous cette délicatesse de conscience, cette ferveur de piété que vous avez fait paraître pendant tout le temps que nous avons eu la satisfaction de vous posséder. Si votre situation a changé, vos devoirs

sont toujours les mêmes, et vous n'êtes pas moins obligée de servir Dieu dans le monde, que dans la retraite : j'ose même dire que vous devez y vivre avec plus de recueillement et de vigilance, parce que vous y serez exposée à plus de dangers.

Gardez-vous donc d'imiter la conduite de la plupart des jeunes personnes qui sortent de nos maisons pour rentrer dans le siècle. Elles ne sont pas plus tôt délivrées de la salutaire contrainte où nous les retenions, qu'elles changent entièrement d'idées et de conduite. Elles s'imaginent que les saintes pratiques que nous leur avions inspirées, sont des minuties qui ne conviennent qu'aux cloîtres; elles pensent que tout ce que nous leur avions dit contre les dangers du monde, n'est qu'une pieuse exagération, ou qu'un scrupule de religieuses. Sur ce principe, elles négligent la prière, elles cessent de fréquenter les sacremens, elles ne songent plus à nourrir leur âme par de bonnes lectures, elles prennent le goût de la dissipation, de la parure, des amusemens; et, sous prétexte qu'il leur suffit d'être bonnes chrétiennes, elles se feraient une espèce de honte de

paraître pieuses. Mais elles éprouvent bientôt qu'on ne peut abandonner les exercices de piété, sans violer peu à peu les devoirs les plus essentiels du christianisme ; et elles n'ont pas passé six mois dans le monde, qu'oubliant tous les bons sentimens dont elles étaient animées, elles se laissent entraîner par le torrent des mauvais exemples, et tombent même quelquefois dans les plus grands désordres.

Je vous en conjure donc par le vif intérêt que je prends à votre bonheur et à votre salut, faites-vous une loi inviolable de suivre exactement le plan de vie que vous vous êtes tracé, et n'omettez jamais aucun des exercices que vous vous y êtes prescrits. Si vous êtes attentive à vous en acquitter, je vous réponds de votre persévérance dans le bien. Mais si, vous relâchant peu à peu, vous venez insensiblement à les abandonner, non-seulement je crains tout pour votre vertu, j'ose encore vous prédire que vous vous laisserez subjuguer par le vice, qui ne manque jamais d'entrer dans nos cœurs, dès que la piété n'y habite plus.

Quel malheur pour vous et pour moi,

ma chère Émilie, si cette prédiction venait à s'accomplir! Hélas! j'aurais la douleur de vous voir perdre tout le fruit d'une éducation qui a été l'objet de mon zèle le plus empressé; et ce qui est maintenant le sujet de ma joie, deviendrait celui de mes pleurs. Mais je ne redoute point ce funeste accomplissement, et si je pouvais douter de la bonté de vos sentimens, je trouverais de quoi me rassurer dans ceux de votre sage maman. Je ne pousserai donc pas plus loin les conseils que l'amitié m'a portée à vous donner dans cette lettre. Je vous dirai seulement en finissant : imitez votre tendre et respectable mère. Cette seule leçon renferme toutes les autres; et, si vous la mettez en pratique, l'unique souhait qu'il me restera à former, ce sera que vous m'aimiez toujours autant que vous m'êtes chère.

---

*P. S.* Je suis enfin venue à bout de me procurer le règlement de vie que s'était tracé la jeune pensionnaire dont je vous annonçai, il y a quelque temps, la sainte mort; et je crois vous faire plaisir

en vous l'envoyant, parce que je sais que tout ce qui édifie, ne peut manquer de vous plaire.

## RÈGLEMENT DE VIE QUE JE ME SUIS PRESCRIT A MOI-MÊME.

Pourquoi Dieu m'a-t-il mise au monde? La religion me l'a appris dès ma plus tendre enfance. C'est pour le connaître, pour le servir, pour l'aimer, et pour mériter, par ce moyen, de vivre éternellement avec lui.

La vie éternelle est donc le seul but où je dois tendre; et la connaissance, le service et l'amour de Dieu sont les seuls moyens que je dois employer pour y parvenir. Tout le reste n'est que néant et que vanité.

Voilà les grands principes qui doivent me diriger; voilà ce qui doit être, pendant toute ma vie, la règle de ma conduite.

Pour ne pas m'en écarter, il faut que j'évite tout ce qui pourrait m'éloigner de Dieu, et que je m'attache à tout ce qui peut m'unir toujours plus à lui.

Or, comme, d'après les maximes de l'Évangile, confirmées par l'expérience, rien n'est plus propre à m'éloigner de Dieu, que le commerce et l'amour du monde, qui est son ennemi; et comme c'est dans ses spectacles, dans ses assemblées, dans ses bals, dans ses parties de plaisir, qu'on trouve les plus grands dangers, ce seront

là, pour moi, comme autant d'écueils que j'éviterai avec le plus grand soin.

Si la Providence me destine à vivre au milieu de ce monde pervers, je ne le fréquenterai que lorsque la nécessité ou la bienséance m'y obligeront. Si j'y forme quelque liaison, je ne m'y lierai qu'avec les personnes qui penseront comme moi, et dont les exemples pourront m'animer toujours plus à la pratique de la vertu. Si je viens à m'y établir, je ne m'y unirai par les liens du mariage qu'à un homme qui ait de la religion et de la piété, parce que les sentimens et la conduite de tout autre feraient le malheur de ma vie, et seraient un obstacle pour mon salut.

Mais comme, pour parvenir à la fin que je dois me proposer, il ne suffit pas d'éviter le mal, et qu'il faut encore pratiquer le bien, en m'interdisant tout ce qui peut offenser Dieu, je m'attacherai à tout ce qui peut lui plaire; et, peu contente de fuir le vice, je m'appliquerai à pratiquer la vertu et à mener une vie chrétienne.

Pour y réussir, je mettrai toute mon étude à sanctifier toutes mes journées; et voici le plan de conduite que j'ai résolu de suivre.

Mon premier soin, en m'éveillant, sera d'élever mon cœur à Dieu; et ma première occupation, après que je serai levée, sera de me prosterner devant lui, pour l'adorer, pour le remercier, pour lui offrir mes actions, et pour lui demander la grâce de ne vivre que pour l'aimer et pour le servir. Après avoir ainsi imploré son secours, j'aurai soin de prévoir toutes les bonnes

œuvres que je pourrai faire, tous les dangers que je pourrai rencontrer pendant la journée; je prendrai la ferme résolution de fuir les uns, de pratiquer les autres, et je prierai le Seigneur de m'accorder la force qui me sera nécessaire pour l'exécuter.

Persuadée que si Dieu est toujours prêt à nous accorder sa grâce, il veut aussi que nous la secondions, en faisant tout ce qui dépend de nous, je partagerai la journée entre les exercices de piété, le travail et les honnêtes délassemens qui me seront nécessaires.

Quant aux exercices de piété, voici quels sont ceux auxquels je me propose de ne jamais manquer : 1°. Je ferai, après la prière du matin, au moins un quart d'heure de méditation ou de réflexion sur quelque vérité de la religion, ou quelque point de morale que j'aurai eu soin de prévoir la veille; 2°. j'assisterai, autant qu'il me sera possible, au saint sacrifice de la messe, avec toute la ferveur et les sentimens de piété qu'exige une si grande et si sainte action; 3°. j'emploierai au moins un quart d'heure à lire quelque livre qui puisse me rappeler les vérités du christianisme, et entretenir en moi l'esprit de piété dont tout chrétien doit être animé; 4°. j'offrirai chaque jour à la sainte Vierge le juste tribut de mon respect, de mon amour et de ma confiance, en récitant en son honneur, la prière qu'on appelle *le Chapelet*, avec toute la dévotion dont je serai capable; 5°. enfin, en commençant la prière du soir, j'aurai soin d'examiner ma conscience, pour connaître

les fautes que j'aurai commises pendant la journée, pour en demander pardon à Dieu, et pour former le ferme propos de ne plus les commettre.

Pour exécuter cette résolution, je serai attentive à recourir souvent aux remèdes salutaires que nous offre la religion, soit pour guérir les maux de notre âme, soit pour suppléer à la faiblesse de notre nature; et je ne passerai aucun mois sans m'approcher du tribunal de la pénitence et de la sainte table.

Le dernier jour de chaque mois, je ferai une revue de ma conduite passée, pour voir si j'ai avancé ou reculé dans les voies du salut; et si je m'aperçois que ma ferveur ait diminué au lieu d'augmenter, je prendrai les moyens nécessaires pour la ranimer.

Après la piété, le travail, qui est un préservatif assuré contre l'oisiveté, source funeste de tous les vices, sera le principal objet de mon occupation, et remplira le vide de mes journées. Mais, afin qu'il soit méritoire aux yeux du Seigneur, j'aurai soin de le lui offrir avant que de le commencer; et, pour y joindre le mérite de l'obéissance, je ne m'occuperai que de ce qui me sera prescrit par mon institutrice, ou par ma mère, lorsque j'aurai le bonheur de vivre auprès d'elle.

Comme, après le travail, on a besoin de quelques délassemens, je me permettrai, quand il en sera temps, tous ceux qui n'ont rien que d'honnête, comme la conversation, la promenade, les visites, la lecture, et même le jeu;

mais je ne me promènerai et je ne converserai qu'avec des personnes dont la fréquentation et les entretiens ne puissent rien avoir de dangereux pour moi; et, de mon côté, sans affecter un air sombre et sévère, j'aurai soin de ne jamais rien dire qui blesse la charité, ou qui soit contraire aux règles de la décence la plus rigoureuse. Pour qu'en amusant mon imagination, les lectures que je ferai ne puissent pas gâter mon esprit et mon cœur, je m'interdirai absolument celle de tout mauvais livre, et je ne lirai aucun ouvrage sans avoir demandé à mon directeur si je puis le lire sans danger. Je ne ferai d'autres visites que celles que le devoir, l'amitié ou la bienséance me prescriront, et je ne les ferai jamais que lorsque ma mère, que je prendrai toujours pour guide, m'y autorisera, ou m'y accompagnera. Je ne me permettrai jamais d'autres jeux que ceux où l'intérêt n'entre presque pour rien, et qui délassent l'esprit, sans exciter les passions. Par ce moyen, les différens amusemens auxquels je me livrerai, ne pourront causer aucun préjudice à mon âme, et me feront goûter des plaisirs d'autant plus doux, qu'ils n'auront rien que d'innocent.

Voilà le plan de vie que je me suis tracé, et dont je suis bien résolue de ne jamais m'écarter, parce que je vois qu'en m'en écartant je perdrais peu à peu l'esprit de piété qui est nécessaire pour résister aux dangers du monde, et je m'égarerais dans les routes de la perdition.

FIN.

